



HAL
open science

Le vieux sage et les femmes : Merlin et la transmission du savoir aux femmes dans la littérature arthurienne et ses réécritures contemporaines

Chloé Castella

► **To cite this version:**

Chloé Castella. Le vieux sage et les femmes : Merlin et la transmission du savoir aux femmes dans la littérature arthurienne et ses réécritures contemporaines. *Littératures*. 2018. dumas-01799132

HAL Id: dumas-01799132

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01799132>

Submitted on 24 May 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Université Grenoble-Alpes

**UFR LLASIC – Langues, Lettres, Arts du Spectacle, Information et
Communication**

Le vieux sage et les femmes :

**Merlin et la transmission du savoir aux femmes dans la littérature
arthurienne et ses réécritures contemporaines**

Par Chloé CASTELLA

Sous la direction de Mme Corinne DENOYELLE

Mémoire de recherche de Master 2 Arts, Lettres, Civilisations

Spécialité Littérature, Critique et Création – 27 crédits

Année universitaire 2017-2018



Université Grenoble-Alpes

**UFR LLASIC – Langues, Lettres, Arts du Spectacle, Information et
Communication**

Le vieux sage et les femmes :

**Merlin et la transmission du savoir aux femmes dans la littérature
arthurienne et ses réécritures contemporaines**

Chloé CASTELLA

Sous la direction de Mme Corinne DENOYELLE


Mémoire de recherche de Master 2 Arts, Lettres, Civilisations

Spécialité Littérature, Critique et Création – 27 crédits

Année universitaire 2017-2018

DECLARATION

1. Ce travail est le fruit d'un travail personnel et constitue un document original.
2. Je sais que prétendre être l'auteur d'un travail écrit par une autre personne est une pratique sévèrement sanctionnée par la loi.
3. Personne d'autre que moi n'a le droit de faire valoir ce travail, en totalité ou en partie, comme le sien.
4. Les propos repris mot à mot à d'autres auteurs figurent entre guillemets (citations).
5. Les écrits sur lesquels je m'appuie dans ce mémoire sont systématiquement référencés selon un système de renvoi bibliographique clair et précis.

NOM : CASTELLA PRENOM : CHLOÉ
DATE : 29/04/2018 SIGNATURE : 

Remerciements

Je souhaite adresser mes remerciements les plus sincères à Corinne Denoyelle, qui m'a accompagnée pendant ces deux ans de projet avec une bienveillance et une implication à toute épreuve qui m'ont évité de me sentir submergée par la quantité de travail qui m'attendait. Ses relectures rigoureuses, ses conseils avisés ainsi que ses réponses fréquentes à mes questions continuelles m'ont véritablement permis d'achever ce mémoire.

Je remercie également Fleur Vigneron pour les nouvelles perspectives qu'elle m'a apportées grâce à ses remarques et questions en tant que co-jury lors de ma soutenance de Master 1.

Merci enfin à ma famille et à mes amis pour leur soutien précieux durant ces premiers pas dans le monde de la recherche.

Table des matières

Remerciements.....	7
Table des matières.....	8
Introduction.....	10
I. Merlin enseignant : des savoirs multiples pour des élèves nombreux.....	17
1. Entre tradition et originalité : l'invention des élèves de Merlin.....	17
a) Les amours maudites de Merlin.....	17
b) Les « filles » de Merlin : de l'éducation à l'amour filial.....	24
c) La formation des hommes, échec de l'enseignant ?.....	29
2. La diversité des savoirs et des apprentissages.....	37
a) Définition de la magie.....	38
b) Le triangle magie/science/religion.....	43
c) Qualifier les autres savoirs transmis par Merlin.....	47
d) La transmission du savoir.....	50
3. Le partage du savoir.....	57
a) Le savoir spirituel.....	58
b) Savoir social.....	66
c) Deux poids, deux mesures.....	71
II. Le savoir face à la société, les sociétés face au savoir.....	77
1. Le savoir et le pouvoir : un imaginaire commun.....	77
a) La connaissance, un prérequis qui influence l'exercice du pouvoir ?.....	77
b) L'ascension de la femme et de l'être humain par le savoir.....	92
c) Enjeux narratifs.....	108
2. Différentes représentations des femmes dotées de savoir.....	112
a) De la guerre ouverte à l'amour : rôles et relations des élèves de Merlin entre elles.....	113
b) La femme idéale : évolution d'un stéréotype.....	118

c) Savoir et morale	127
Conclusion générale	131
Bibliographie critique	133
1. Œuvres littéraires	133
a) Corpus majeur.....	133
b) Œuvres citées	134
2. Ouvrages théoriques généraux	135
a) Dictionnaires	135
b) Œuvres théoriques sur la littérature	136
c) Œuvres théoriques sur le Moyen-Âge.....	136
d) Autres ouvrages théoriques.....	137
3. Ouvrages théoriques sur la littérature arthurienne	138
a) A propos de la littérature arthurienne médiévale	138
b) A propos des réécritures contemporaines de la littérature arthurienne	139
4. Autres œuvres artistiques citées	140

Introduction

Parmi tous les personnages de la littérature arthurienne, il en est un qui a pris tellement d'importance que ni Arthur, ni la Table Ronde n'existeraient sans lui, et qui se démarque des autres par un rôle atypique et ambigu : Merlin. En effet, d'un point de vue narratif, il est le ressort nécessaire à l'émergence des situations narratives sans lesquelles la légende d'Arthur n'existerait pas telle qu'on la connaît aujourd'hui, et sur le plan de l'imaginaire, il a imprimé la figure du vieux sage dans l'imaginaire occidental. Merlin est donc, sur ces deux tableaux, indispensable et indissociable de la littérature arthurienne. Son origine et son évolution au cours des siècles en ont fait un personnage construit sur différents réseaux de dualités qu'a parfaitement analysés Yves Vadé : il se démarque notamment par la « place singulière qu'il occupe entre le bien et le mal » et « entre la vie et la mort¹ ». Nous pourrions ajouter, puisque c'est son savoir qui va nous intéresser ici, qu'il se situe également souvent au carrefour de la folie et de la sagesse.

Les traces que Merlin a laissées dans notre imaginaire en font, avec le Graal, l'un des grands mythes médiévaux et il est crucial de commencer par s'interroger sur la qualification de Merlin en tant que mythe à part entière. Pour cela, je prendrais comme point de départ la définition du mythe littéraire donnée par André Dabezies :

Si nous passons à la littérature, sera réputé « mythe » un récit (ou un personnage impliqué dans un récit) symbolique, qui prend valeur fascinante (idéale ou répulsive) et plus ou moins totalisante pour une communauté humaine plus ou moins étendue à laquelle il propose en fait l'explication d'une situation ou bien d'un appel à l'action².

Il est assez aisé de démontrer que Merlin répond à la définition donnée ici en observant la quantité d'œuvres prenant ce personnage comme point central : rien qu'au Moyen-Âge, remarque Yves Vadé, son histoire « reprise, résumée ou traduite » s'exporte dans toute l'Europe (France et Angleterre, évidemment, mais également Allemagne, Italie, Espagne, Pays-Bas)³. Il semble donc effectivement avoir une valeur « fascinante » pour toute l'Europe occidentale, qui continue de reprendre et de développer ce personnage durant la Renaissance, la période Romantique et jusqu'à aujourd'hui. Comme dans tous les mythes, il est d'autant plus difficile de cerner entièrement la valeur « symbolique » attribuée à Merlin que ce personnage est devenu particulièrement complexe au fil du temps⁴. De plus, ce personnage prend une importance tellement particulière dans la pensée populaire

¹ Yves Vadé, article « Merlin » (p.1010 à 1023) in Pierre Brunel (dir.). *Dictionnaire des mythes littéraires*. Paris : Editions du Rocher, 1988, p.1010.

² André Dabezies, « Des mythes primitifs aux mythes littéraires » (p. 1129 à 1137) in Pierre Brunel (dir.) *Dictionnaire des mythes littéraires*. Paris : Editions du Rocher, 1988. p. 1131

³ Yves Vadé, *op.cit.* p. 1015

⁴ Yves Vadé, *op.cit.* p.1010 propose néanmoins l'hypothèse que Merlin incarne « dans les temps modernes l'énigme de l'Histoire et du devenir »

qu'il devient un « type » littéraire à part entière, celui du « vieux sage », de l'initiateur qui permet au héros d'apprendre les connaissances qui lui sont nécessaires pour accomplir sa destinée⁵. Nous sommes cependant obligés de nuancer ces propos, car un point essentiel sépare Merlin de ses homologues modernes : la sexualité. Si Merlin, comme nous allons le voir, lie la transmission de son savoir à la sexualité – ou au moins à l'amour – celle de ses avatars modernes est souvent inexistante. Cela justifie donc que nous nous concentrons exclusivement sur le Merlin qui a conservé cette part essentielle de sa personnalité.

Les origines littéraires de Merlin restent dans l'ensemble assez obscures. La plupart des chercheurs s'accordent en effet à dire que, si l'on retrouve les premiers écrits donnant son nom au personnage dans les œuvres de Geoffroy de Monmouth (*l'Historia Regum Britanniae* puis la *Vita Merlini*, toutes deux datant du milieu du XII^e siècle), il est fort probable que ces écrits s'appuient sur une tradition orale plus ancienne, dont on retrouve les fragments dans quelques poèmes gallois, dont trois présents dans le *Livre Noir de Camarthen* – le plus ancien manuscrit gallois retrouvé, qui date de 1250 mais contient des poèmes composés entre le VI^e et le XII^e siècle. Philippe Walter⁶ fait remonter l'origine de Merlin (en gallois Myrddhin) à l'un de ces poèmes, *Afallenau* (Les pommiers) qui raconte l'histoire de Myrddhin, un roi devenu fou après une défaite qui se réfugie auprès d'un pommier⁷. Le personnage introduit par Geoffroy de Monmouth est déjà double. Dans *l'Historia Regum Britanniae*, il apparaît comme l'enfant sans père qui sera plus tard développé par Robert de Boron, et dans la *Vita Merlini*, on le retrouve comme celui qu'on appellera le Merlin « sylvestre », un roi-devin ayant perdu la raison à la suite d'une défaite militaire, qui se réfugie ensuite dans la forêt. Comme je le disais, les origines du Merlin comme enfant sans père sont développées ensuite par Robert de Boron, qui fera le lien entre Merlin et le Graal au XIII^e siècle – celui-ci n'ayant pas encore été inventé à l'époque de Geoffroy de Monmouth. Robert de Boron reprend l'idée de *l'Historia Regum Britanniae*, en faisant de Merlin un enfant sans père, mais précise le projet démoniaque là où Geoffroy de Monmouth ne parlait que d'un jeune homme entré chez sa mère on ne sait comment, et où Wace, dans *Le Roman de Brut*, parlait de l'intervention d'incubes sans préciser leur projet :

Incubi demones unt nun ; [...]
Issi puet Merlin estre nez
E issi puet estre engendrez⁸.

⁵Pour ne citer que les deux personnages les plus connus aujourd'hui s'inspirant entièrement du personnage-type basé sur Merlin, je renverrai à Gandalf du *Seigneur des Anneaux* de J.R.R. Tolkien et à Dumbledore dans *Harry Potter* de J.K. Rowling.

⁶Dans Philippe Walter, *Dictionnaire de Mythologie arthurienne*. Paris : Imago, 2014, p. 263

⁷Voir Léon Fleuriot, Jean-Claude Lozac'hmeur, Louis Prat (éd. et trad.). *Récits et poèmes celtiques : domaine brittonique VI^e-XV^e siècles*. Paris : Stock, 1981, p. 218-219.

⁸Robert Wace. *Le roman de Brut* [1150-1155]. Paris : Société des anciens textes français, 1934, p. 394-395

La mention d'incubes reste toutefois chez lui du domaine de la supposition puisque la mère de Merlin ne sait pas ce qui est venu la trouver. Dans le *Merlin*, beaucoup plus clair à ce sujet-là, il serait le fils d'une vierge et d'un démon, et tiendrait à la fois ses pouvoirs de son père incube, qui formait le projet de faire de lui l'antéchrist, et de Dieu qui, touché par le repentir de sa mère, lui aurait confié les moyens d'œuvrer pour le bien.

De ses origines diaboliques, Merlin tiendrait en effet la faculté de connaître toutes les choses passées, et, grâce au don divin, il a également celle de connaître le présent et l'avenir. À ces pouvoirs de prophétie s'ajoutent diverses capacités pour la magie – dons de métamorphose notamment – dont il fait démonstration à plusieurs reprises chez Robert de Boron et ses continuateurs. Merlin devient rapidement l'un des personnages les plus indispensables à la légende arthurienne : sans son intervention, le roi Uterpendragon n'aurait pu s'introduire dans le lit d'Ygerne pour concevoir le roi Arthur. Il devient également l'instigateur de la Table Ronde et surtout le prophète des aventures du Graal, ainsi que le protecteur et le conseiller d'Arthur.

Mais il serait réducteur de limiter Merlin à ces rôles-là, car, aussi indispensable et mystérieux qu'il ait été dans sa vie, c'est surtout sa mort – ou sa neutralisation – qui frappe l'imagination. Les deux premiers auteurs de la légende, Geoffroy de Monmouth puis Wace, l'avaient fait sortir de l'histoire sans préciser comment ni pourquoi. Ce nœud narratif, aussitôt exploité par les auteurs suivants, a enrichi la légende lorsqu'ils ont décidé de l'éclairer. En effet, Merlin, tombé amoureux de Viviane⁹, lui enseigne la magie, et donc les moyens de lui nuire, en échange de son amour. Sans vraiment se donner à lui – dans les *Premiers faits du roi Arthur* elle l'enchanter pour qu'il croie coucher avec elle dans son sommeil – elle apprend de lui tout ce qu'il sait. Selon les versions, la belle finit ensuite par l'« entomber » vivant ou par l'enfermer dans une prison d'air dont il ne ressort plus. La *Suite du Roman de Merlin*¹⁰ introduit également une nouvelle histoire d'amour, entre Merlin et la sœur d'Arthur, Morgane, qui devient, elle aussi, son élève, et plusieurs autres œuvres reprendront l'idée des deux élèves de Merlin¹¹.

Il n'a pas échappé aux chercheurs que Merlin, en fournissant son enseignement à Morgane et à Viviane, leur avait donné à toutes deux les armes pour précipiter sa chute et celle de la Table Ronde : plusieurs chercheurs en font mention, et la question de l'*enserrement* de Merlin a été le sujet de nombreuses études. Francis Gingras, par exemple, réfléchit aux différents symbolismes associés à Morgane et à Viviane, en tant que fées, dans leur relation avec Merlin et avec les chevaliers de la

⁹Appelée Nivienne ou Niniane, selon les textes. Dans un souci de clarté, je préfère employer le prénom connu par tous les lecteurs modernes lorsque je ne me réfère pas à un ouvrage en particulier.

¹⁰Egalement connue sous le nom de *Merlin-Huth* ou de *Suite post-vulgate*, mais, encore une fois pour la clarté, j'emploie ici le nom sous lequel est parue l'édition que j'utilise.

¹¹*Les Prophetes de Merlin* feront même monter ce nombre à quatre, toutes des femmes.

Table Ronde, en montrant que Viviane représente « l'obsession de la virginité » tandis que Morgane, archétype de la fée-amante¹², rappelle la « menace d'enfermement qui pèse sur le chevalier-amant »¹³. Francis Dubost insiste, lui, sur la séparation des pouvoirs qui s'effectue entre les deux élèves de Merlin, Morgane et Viviane, dans la *Suite du Roman de Merlin*, Viviane héritant de la partie divine de Merlin tandis qu'il transmet à Morgane sa partie démoniaque¹⁴. Pour Huguette Legros, le destin de Merlin est fondamentalement lié à sa nature à moitié démoniaque et aux fautes sexuelles – celle de sa mère puis celle qu'il commet avec Viviane – qui encadrent sa vie, de la naissance à la mort. Elle explique que :

Merlin est impuissant, malgré ses dons prophétiques, à résister à la tentation de la chair ; il se montre incapable de maîtriser sa libido dont la violence confine à la folie. Les fins de Merlin relèvent du schéma de la chute et cette incapacité à dominer ses instincts charnels peut se comprendre comme une conséquence de ses origines diaboliques¹⁵.

La malchance en amour de Merlin, toujours rejeté par ses élèves, s'expliquerait donc par les fautes sexuelles commises, ce qui renvoie implicitement à la condamnation du péché originel, très présente dans l'esprit des auteurs médiévaux.

Cependant, et sans doute parce que les passages concernant l'apprentissage des élèves de Merlin sont très courts et souvent anecdotiques dans la plupart des romans médiévaux, la recherche sur le savoir transmis par Merlin en lui-même est, elle, restée presque inexistante¹⁶. Pourtant, la caractéristique première de Merlin est d'être détenteur d'un savoir inaccessible aux autres mortels, et il est légitime de se demander ce qu'il advient de ce savoir, puisqu'il ne se perd pas avec lui. Cette caractéristique n'a pas non plus échappé aux écrivains modernes qui se sont réapproprié la littérature arthurienne, et qui contribuent à la perpétuation du mythe de Merlin en développant notamment cet aspect du sage qui transmet ses connaissances aux femmes qu'il aime, Michel Rio en faisant même le point central de son œuvre.

Dans le monde médiéval dominé par les hommes, ce sont pourtant des femmes qui deviennent les réceptacles des immenses connaissances de Merlin, ce qui nous amène à nous demander comment, à travers le mythe de Merlin et ses actualisations modernes, une société représente la question de l'accès des femmes au savoir.

¹²Ce qui a déjà été brillamment démontré par Laurence Harf-Lancner dans *Les Fées au Moyen-Âge ; Morgane et Mélusine : la naissance des fées*. Paris : H. Champion, 1984

¹³Francis Gingras, *Érotisme et merveilles dans le récit français des XII^e et XIII^e siècles*. Paris : Honoré Champion, 2002, p. 149-150.

¹⁴Francis Dubost, *Aspects fantastiques de la littérature médiévale (XII^e – XIII^e siècle) ; L'Autre, l'Ailleurs, l'Autrefois*. Paris : Honoré Champion, 1991

¹⁵Huguette Legros, « Merlin et les fautes sexuelles, in Société Internationale des Amis de Merlin, *L'Esplumeoir*, n°11, 2012, p.63

¹⁶A l'exception des quelques études que nous avons déjà résumées et auxquelles il faudrait ajouter d'autres travaux qui seront cités plus loin dans ce travail. Mais malgré la pertinence de ces réflexions, celles-ci ne sont pas l'objet principal des études de leurs auteurs et ne représentent toutes qu'un petit paragraphe, parfois un peu plus, dans leurs ouvrages. D'où l'importance d'une étude beaucoup plus approfondie sur la question.

Cette question englobe en effet divers aspects du problème : non seulement le type de connaissances transmises aux femmes, notamment en comparaison avec ce qui est enseigné aux hommes, mais également le prix à payer pour cet enseignement. Celui-ci n'est presque jamais offert gratuitement par Merlin, qui attend une contrepartie pour la transmission de son savoir. Il conviendra de réfléchir aux objectifs que remplit l'enseignement de Merlin, à la fois du point de vue de l'histoire en elle-même et d'un point de vue plus symbolique, notamment à la place qui est dévolue ensuite à ses anciennes élèves. Cela implique naturellement de réfléchir aux questions de la représentation littéraire des femmes savantes de notre corpus, comparées entre elles mais également avec les autres femmes qui n'ont pas bénéficié de l'enseignement de Merlin.

Afin d'analyser la représentation du savoir des femmes et de leur pouvoir dans la société, nous observerons donc d'abord tous les aspects liés au personnage de Merlin en tant qu'enseignant et à son rapport avec ses élèves dans les œuvres de notre corpus, puis nous nous attarderons sur les aspects plus symboliques de la question du savoir, qui fait appel à différents imaginaires et implique des représentations variées des femmes auxquelles il est transmis.

Avant d'entamer toute réflexion sur tous les points que nous avons définis ici, il est essentiel de distinguer les différents types de savoirs que transmet Merlin : dans le cas de ce qu'il enseigne à Viviane et à Morgane, il s'agit principalement de connaissances magiques, un savoir-faire qui leur permet d'agir sur le monde. Mais nous verrons que, dans certains textes du corpus, il s'agit également de connaissances scientifiques ou philosophiques, ainsi qu'une partie de ses connaissances du passé, du présent et de l'avenir. Aux hommes qui seront également ses élèves – Arthur, Perceval dans une de nos œuvres – il enseigne plutôt des connaissances politiques et militaires. Cela introduit d'emblée une distinction qu'il nous faudra creuser entre ce qu'il propose aux hommes et ce qu'il enseigne aux femmes, pour laquelle nous nous servons entre autres du livre de Didier Lett, *Hommes et Femmes au Moyen-Âge*¹⁷, qui s'intéresse, dans la perspective des études de genres, aux différences fondamentales existant entre les hommes et les femmes au Moyen-Âge, qu'il tente de synthétiser dans cet ouvrage. Il s'agit également de bien comprendre qu'au Moyen-Âge, et plus particulièrement aux XII^e et XIII^e siècles, le savoir au sens où nous l'entendons aujourd'hui est réservé à une certaine élite : ceux qui ont accès à des connaissances notamment par le biais des livres sont principalement des clercs ainsi que quelques nobles, mais la plupart des femmes ne sont pas censées avoir accès à la clergie. Pour développer ce point plus tard, j'utiliserai notamment l'ouvrage de Jean Verdon, *La Femme au Moyen-Âge*¹⁸, qui offre un point de vue très complet sur tous les aspects de la vie féminine

¹⁷Didier Lett, *Hommes et femmes au Moyen-Âge : histoire du genre, XIIe-XVe siècles*. Paris : Armand Colin, 2013

¹⁸Jean Verdon. *La femme au Moyen-Âge*. Paris : éditions Jean-Paul Gisserot, 1999. Il nous servira également comme autre point de perspective sur la crainte des femmes.

au Moyen-Âge, et notamment sur leur rapport au savoir. Il paraît paradoxal que ce soient des femmes qui accèdent aux immenses connaissances de Merlin, surtout lorsque l'on se penche sur la peur qu'inspirent souvent les femmes « savantes » dans cette période – voire même les femmes tout court, comme l'explique Georges Duby à propos des relations conjugales : « Crainte devant la femme, crainte en particulier devant *sa* femme, crainte d'être impuissant à satisfaire cet être que l'on suppose dévorateur mais aussi porteur de mort, usant comme les êtres faibles d'armes perverses, du poison, du sortilège.¹⁹ » Cette analyse nous montre que les craintes des hommes au Moyen-Âge concernent toutes les femmes. Ces peurs s'incarnent souvent, dans la littérature arthurienne, dans le personnage de Morgane, qui correspond bien à la description qui est donnée ici de cet être « porteur de mort » et qui, éduquée par Merlin dans plusieurs romans, est devenue une femme savante, renforçant ainsi les craintes.

Pour résoudre les nombreuses questions que nous avons soulevées tout au long de cette introduction, nous travaillerons principalement sur les trois œuvres du Moyen-Âge qui ont façonné notre vision du personnage de Merlin aujourd'hui : le début du *Lancelot en prose*, qui présente Merlin sous un jour défavorable, la *Suite du Roman de Merlin* et les *Premiers faits du roi Arthur*²⁰, qui sont les deux principales continuations du *Merlin* de Robert de Boron et qui offrent toutes les deux des visions très différentes des relations entre Merlin et les femmes. Ces trois œuvres seront mises en regard avec des réécritures plus contemporaines des légendes arthuriennes dans le but de mesurer le regard porté sur les femmes et leur savoir. Les représentations de ces œuvres contemporaines sont en effet dépendantes de nouvelles données de société : l'accès universel au savoir, les revendications féministes, la perte d'importance du christianisme, pour ne citer que cela. La question de l'accès des femmes au savoir, toujours bien présente dans ces œuvres, est vue à travers le prisme des nouvelles questions que ces changements de société ont pu soulever, ce qui rend essentielle une comparaison entre les œuvres du Moyen-Âge et leurs réécritures modernes. Je travaillerai donc sur trois auteurs de la fin du XX^e siècle qui ont repris le personnage de Merlin, deux Français et une Américaine, à savoir Michel Rio dont j'étudierai les romans *Merlin*, (1989) ainsi que *Morgane*, (1999), René Barjavel avec l'*Enchanteur*, (1984), et enfin le roman *The Mists of Avalon*, (1983) de Marion Zimmer Bradley. Ces trois auteurs offrent des perspectives très différentes sur le personnage de Merlin et ses relations avec les femmes. René Barjavel, en choisissant de centrer son œuvre sur l'histoire d'amour entre Merlin et Viviane, pose la question des sacrifices nécessaires à l'accès au pouvoir et au savoir. Michel Rio,

¹⁹Georges Duby. *Mâle Moyen-Âge : de l'amour et autres essais*. Paris : Flammarion, 1990, p. 120. Nous nous servirons entre autres de ses études dans nos réflexions sur la crainte des femmes et les relations des genres au Moyen-Âge.

²⁰Aussi nommée *Suite-Vulgate*, mais, comme pour la *Suite du Roman de Merlin*, j'emploierai le nom donné à cette œuvre dans l'édition que j'utilise.

qui fait d'Arthur et de Morgane les deux élèves privilégiés de Merlin – Viviane n'arrivant que bien plus tard, réfléchit à ce qu'il est utile de savoir pour gouverner et offre également une justification aux mauvaises actions de Morgane par les implications philosophiques des connaissances dont elle est dépositaire . Quant à Marion Zimmer Bradley, féministe, elle a fait le choix de réécrire la légende arthurienne en prenant le point de vue de Morgane : celle-ci met son savoir en œuvre pour tenter de protéger l'ancien monde païen, respectueux de l'égalité entre les hommes et les femmes, face au nouveau monde chrétien, imposant sa vision patriarcale de la société et reprenant aux femmes à la fois leur savoir, leur pouvoir et leur libre arbitre. Merlin se dédouble en deux personnages ambigus, à la fois héritiers de l'ancienne religion que protège Morgane et protecteurs du monde chrétien dont le représentant est Arthur.

I. Merlin enseignant : des savoirs multiples pour des élèves nombreux

Pour commencer à répondre à la question de la représentation du savoir des femmes, il est essentiel de commencer par cerner toutes les spécificités des relations entre Merlin et ses élèves, et de réfléchir sur les particularités de Merlin l'enseignant. Les différents élèves qui lui sont attribués par nos auteurs sont autant de révélateurs des multiples facettes du personnage, et leurs relations nous en disent beaucoup sur la représentation du savoir dans les époques que nous étudions. Si la plupart des élèves de Merlin dans le corpus médiéval sont des femmes qui ont eu à échanger de l'amour ou des relations charnelles contre des connaissances, le corpus moderne a tendance à élargir le type d'échange nécessaire, ainsi que le nombre d'élèves à qui Merlin enseigne, surtout *Mists of Avalon*, qui multiplie les avatars de Merlin et de Viviane, et donc les différents types de relations qu'ils entretiennent²¹.

1. Entre tradition et originalité : l'invention des élèves de Merlin

Les élèves de Merlin sont nombreux. Chaque auteur du corpus s'empare du personnage de Merlin-enseignant pour lui confier différents apprentis, ce qui participe toujours à l'originalité de la réécriture. Cependant, les romans médiévaux ont rendu certaines règles presque incontournables lorsqu'il s'agit de Merlin, et la première d'entre elles est qu'il doit avoir une ou plusieurs élèves féminines, avec lesquelles se tisse la trame d'une histoire d'amour. Cet amour est cependant souvent bien éloigné de la *fin'amor*, réservée aux chevaliers. Le lot de Merlin en amour est en effet la trahison et la chute.

a) Les amours maudites de Merlin

Les femmes qui offrent à Merlin leur amour en échange de son savoir représentent le type le plus fréquent de ses élèves. Mais cet amour est toujours synonyme de conséquences désastreuses pour Merlin, car le seul résultat qui découle de cet échange est une transmission de connaissances suivie d'une trahison de l'élève, qui n'honore pas souvent sa part du marché. Dans *La Suite du Roman de Merlin*, Merlin est d'abord séduit par Morgane alors que tous les deux séjournent à la cour d'Arthur. Il lui offre son savoir, mais celle-ci le repousse lorsqu'elle en a appris suffisamment. Il rencontre ensuite Niviane lorsqu'elle arrive à la cour et déclenche les premières aventures de la Table Ronde et,

²¹Merlin est dédoublé. Le nom de « Merlin » devient chez Marion Zimmer Bradley un titre accordé au messager des dieux. Le premier Merlin du roman est Taliesin et c'est celui qui correspond le plus à la représentation que l'on se fait du « vieux sage ». Le second, Kevin, est celui qui sera trahi par l'un des avatars de Viviane. En utilisant les divers noms qui ont été donnés à cette dernière, Marion Zimmer Bradley fait d'elle trois personnages distincts : Viviane est la première Dame du Lac, la mère de Lancelot et l'amie, ainsi que l'égale politiquement, de Taliesin. Niniane prend sa succession comme Dame du Lac mais n'est qu'un pâle reflet de la première et ne reprend presque aucun élément du mythe à son sujet. Elle tombe amoureuse de Mordred et l'aide malgré elle à détruire le royaume du roi Arthur. La dernière, Nimue, est envoyée par Morgane pour manipuler Kevin et remporter son amour, qui lui permettra grâce à un sortilège de le conduire en Avalon où il est jugé pour trahison et condamné à être *enserré* vivant dans un chêne.

fou amoureux d'elle, conclut le même marché qu'avec Morgane, mais là encore, il lui offre son savoir pour qu'elle le repousse ensuite, car elle a peur qu'il veuille lui prendre sa virginité. Elle profite donc de la faiblesse de Merlin pour l'entomber vivant, le retirant définitivement de l'histoire. *Le Lancelot en prose* est encore plus dur avec Merlin. Son histoire avec Viviane ne fait l'objet que d'un simple chapitre, une digression dans le roman, et il est présenté comme un être mauvais dont Niniene s'est débarrassé après avoir tiré son savoir de lui en l'enfermant à jamais, endormi dans une caverne. *Les Premiers faits du roi Arthur* est un peu plus optimiste. Il ne donne à Merlin qu'une seule histoire d'amour, avec Viviane – il enseigne également à Morgane « maintes merveilles [...] d'astrenomie et d'ingremance²² » mais si histoire d'amour il y a eu avec elle, elle reste implicite – qui se déroule un peu comme dans les autres romans, avec une différence essentielle cependant : Viviane, après avoir encore une fois tout appris de lui, l'enferme dans une prison d'air, mais vient souvent le visiter et lui offre son amour, remplissant sa part du marché. Les romans médiévaux ont déjà fait l'objet de nombreuses études au sujet des amours de Merlin, et nous ne jugeons pas utile de revenir dessus plus que nécessaire. Nous observons tout de même que, que l'élève de Merlin soit Viviane ou Morgane, le schéma originel utilisé dans la littérature médiévale est toujours le même :

1. *Merlin tombe amoureux d'une femme*
1. *Il lui offre ses connaissances en échange de son amour*
2. *La femme accepte et il lui enseigne en attendant de recevoir son « paiement »*
3. *Lorsqu'elle en a appris suffisamment, la femme se débarrasse de lui*

Francis Dubost a remarquablement analysé cette malédiction qui semble peser sur le personnage de Merlin :

Des femmes qu'il rencontre et qu'il aime, il sait faire des magiciennes, mais aucune n'est disposée à le transformer en Prince Charmant. À son contact, les femmes deviennent « sages » et l'abandonnent ensuite à son destin paradoxal. Amoureux d'un mirage, il reste l'acteur lucide et le spectateur impuissant de sa propre dissolution qu'il a prophétisée sans rire ni larmes. Les solutions du merveilleux lui sont refusées. La voie de l'humaine nature lui est également barrée. Il connaît le secret de toutes les *muances*, mais il ignore celle qui ferait de lui un homme. Être de savoir, il est voué à savoir sans être²³.

Celui qui prophétise tout n'a donc pas la moindre prise sur son propre destin, qu'il connaît sans pouvoir le changer. Dubost insiste là sur le fait que l'amour pourrait faire de lui un humain à part entière, mais que cela lui est refusé. C'est la nature humaine de Merlin qui est mise en cause : s'il ne peut être aimé, peut-il véritablement être considéré comme un humain ? L'humanité du personnage fait en effet l'objet de nombreuses interrogations, que ce soit dans la littérature médiévale ou dans le

²² *Les Premiers Faits du roi Arthur [XIII^e s.]* in POIRION, Daniel (éd. sc.). *Le Livre du Graal. I, Joseph d'Armathie ; Merlin ; Les Premiers Faits du roi Arthur*, Paris : Gallimard, 2001, p. 1162

²³ Francis Dubost, *Aspects fantastiques de la littérature médiévale (XII^e – XIII^e siècle) ; L'Autre, l'Ailleurs, l'Autrefois*. Paris : Honoré Champion, 1991, p. 751

corpus moderne, nous le verrons avec l'œuvre de René Barjavel. Francis Dubost remarque que Merlin semble surtout partagé entre le divin et le démoniaque. Il explique les déboires amoureux du personnage par le fait que les femmes « aiment la part divine de son être²⁴. Mais le corps, qui reste l'œuvre du diable, leur fait horreur²⁵. » Ce refus d'avoir un commerce charnel avec le fils du diable expliquerait donc la malédiction qui semble peser sur Merlin et l'amour qu'il porte à celles qui ne veulent être que ses élèves et qui sont prêtes à le trahir pour avoir accès à cette « part divine ». Ce propos est cependant à nuancer : dans *Les Premiers faits du roi Arthur*, plus optimiste, Viviane remplit sa part du marché après avoir *enserré* Merlin dans une prison d'air : elle vient le visiter souvent et lui offre son amour, comme elle le lui a promis :

Et lors si dist a la demoisele : « Dame, deceü m'avés se vous ne demourés avoc moi, car nus n'en a pooir fors vous de ceste tour desfaire. » Et ele li dist : « Biau dous amis, je i serai souvent et m'i tenrés entre vos bras et je vous. Si ferés des ore mais tout a vostre plaisir. » Et ele li tint molt bien couvent, car poi fu de jours ne de nuis que ele ne fust avoc lui. Ne onques puis Merlins n'en issi de cele forteresse ou s'amie l'avoit mis. Mais ele en issoit et entroit quant ele voloit²⁶.

L'enserrement de Merlin est ici présenté comme la conclusion d'une véritable histoire d'amour, que n'entachait jusqu'alors que les origines démoniaques de Merlin. Mais une fois enserré, Merlin ne se trouve plus sur le plan terrestre mais dans sa prison d'air, une sorte d'Autre Monde où il n'est plus tout à fait diabolique parce qu'il n'est plus tout à fait terrestre, elle peut donc lui offrir son amour sans commercer avec le diable. Merlin, qui accède enfin à l'amour, n'atteint donc son humanité que lorsqu'il en sort définitivement et est également écarté de la narration, comme s'il n'avait d'intérêt pour l'auteur que comme personnage à mi-chemin entre le diabolique et le divin, et aucun comme humain à part entière.

Du côté des romans modernes, Isabelle Cani distingue deux écoles – les Français et les Anglo-Saxons – qui s'opposent selon le roman qu'elles prennent pour référence et donc l'optimisme ou le pessimisme qui en découle. Les Français auraient ainsi tendance à privilégier les *Premiers faits du roi Arthur* et ainsi à considérer l'enserrement de Merlin comme « l'apogée d'une belle histoire de couple²⁷ ». Au contraire, les Anglo-saxons, influencés par *Le Morte d'Arthur* de Sir Thomas Malory, qui lui-même s'inspire de *La Suite du Roman de Merlin* pour « produire une version encore moins favorable à l'émergence d'un couple²⁸ », auraient ainsi une vision bien plus pessimiste des amours de Merlin. Cette idée peut aisément se vérifier dans les textes modernes de notre corpus, où les deux Français, René Barjavel et Michel Rio, permettent à Merlin la construction d'une véritable histoire

²⁴C'est-à-dire son savoir

²⁵*Ibid.* p. 748

²⁶*Les Premiers faits du Roi Arthur, op.cit.* p. 1632

²⁷Isabelle Cani, « Viviane ou l'invention de la difficulté d'aimer. Réinterprétation de la figure de Viviane dans la littérature du XXe siècle. » in *Revue de littérature comparée* n°300, 2001, p.497-510 [En ligne]

<http://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2001-4-page-497.htm> (article consulté le 03/03/2017), p.501

²⁸*Ibid.* p. 502-503

d'amour avec Viviane – surtout René Barjavel, pour qui cet amour est le point central de son roman – tandis que les couples auquel accède le Merlin – Kevin – de Marion Zimmer Bradley sont condamnés dès le départ : celui qu'il forme avec Morgane est balayé par la trahison de Kevin envers l'ancienne religion, et celui qu'il forme avec Nimue n'est que l'instrument de la vengeance de Morgane face à cette même trahison, et causera sa mort :

“You... Nimue,” she said, looking straight into the girl’s frightened eyes, “you will seduce him to your bed. You will bind him to you with such spells that he is your slave, body and soul.” [...]

“Such death as you could give would be all too swift for such a traitor. You must bring him, enchanted, to Avalon, Nimue. And there he shall die a traitor’s cursed death within the oak grove.”²⁹

Cet ordre donné à Nimue permet de résumer tout ce qui renvoie à la Viviane de la légende. On y retrouve tous les éléments classiques du mythe : Merlin-Kevin enchanté par son amour au point d'en perdre ses pouvoirs, la trahison de Nimue et l'*enserrement*, non pas dans une tombe de pierre ou dans une prison d'air mais dans l'écorce d'un chêne, ce qui le relie au Merlin sylvestre, uni aux arbres par un lien indéfectible. Cependant, contrairement à la légende, et à cause de regrets tardifs de Morgane, Kevin ne sera pas mis vivant dans l'arbre, mais tué avant, pour abréger ses souffrances. Nimue, prise à son propre piège, se suicide peu de temps après en se jetant dans le lac: « *They found her at high noon, just as the sun came out after the storm, floating among the reeds of the Lake. Her long hair was spread out on the surface like water weeds*³⁰ ». Cette dernière image que l'on a d'elle n'est pas sans rappeler celle de la mort d'Ophelia dans *Hamlet* de Shakespeare³¹ et la peinture très célèbre qu'en a fait John Everett Millais³². En reliant l'histoire de Viviane/Nimue et de Merlin/Kevin à la tragédie bien connue, Marion Zimmer Bradley insiste sur la fatalité qui pèse sur ce couple que rien n'aurait pu sauver, parce qu'il était voué à l'échec dès le départ, dans la pure mouvance anglo-saxonne inspirée de Thomas Mallory. Il est assez étonnant, d'ailleurs, de constater qu'une auteure féministe, qui s'inscrit donc dans une démarche inverse à celle de Thomas Mallory – qui, dans la perspective misogyne médiévale, fait des femmes les instruments de perdition des hommes – reprend l'image de la femme fatale et lui en fait porter la culpabilité qui la pousse à se suicider à son tour. Il me semble d'abord que ce qui explique cet étonnant renversement est d'une part le poids très important de Thomas Mallory dans le point de vue anglo-saxon sur le mythe de Merlin. Sa version de l'histoire est véritablement le pilier sur lequel se basent les réécritures modernes anglo-saxonnes, et même les œuvres qui prétendent se libérer de la vision qu'il a imposée doivent le prendre en compte pour se positionner pour ou contre sa démarche. Marion Zimmer Bradley aurait cependant pu décider de

²⁹Marion Zimmer Bradley. *The Mists of Avalon*. New-York : The Random House Publishing Group, 1982, p. 764

³⁰*Ibid.* p. 802

³¹Par rapport aux textes médiévaux, l'intertextualité des œuvres contemporaines est en effet souvent enrichie d'un grand nombre de nouvelles références.

³²Cette peinture est conservée à la Tate Britain de Londres. Pour la voir : Sir John, Everett Millais, *Ophelia*, 1851-1852, <http://www.tate.org.uk/art/artworks/millais-ophelia-n01506>, site consulté le 07/04/2017

prendre un point de vue contraire et ne pas faire porter à Nimue le poids de cette étonnante culpabilité, pour une féministe. Pour comprendre ce choix, il faut modifier la question : ce n'est pas le personnage de Nimue que Marion Zimmer Bradley remet en question, mais l'île d'Avalon, qui depuis le début du roman est vouée à disparaître petit à petit. La mort de Kevin et celle de Nimue sont le coup fatal porté à l'île légendaire et marquent la véritable fin de l'île, comme l'analyse très justement Isabelle Cani :

Le suicide de Nimue, qui s'est prise à aimer celui qu'elle a séduit délibérément, vient seulement s'ajouter à cette mort programmée, rendant vaine la victoire de Morgane : à quoi bon faire appliquer dans toute leur rigueur les lois d'Avalon, puisqu'il n'y aura plus de grande prêtresse mais que le monde du lac est voué à disparaître ? La subdivision des personnages permet d'incarner toute l'ambivalence de Viviane. Morgane, la Dame du Lac qui manigance, représente l'aspect ruse, calcul, prise de pouvoir qu'on ne peut pas évacuer mais qui n'est pas l'essentiel. Nimue au contraire est celle qui aime mais qui n'a pas la force de faire en sorte que l'amour ne soit pas un piège ; elle peut seulement s'y noyer à son tour dans l'eau du lac³³.

Cette réflexion permet de véritablement comprendre les enjeux qui tournent autour de la trahison et de la culpabilité de Nimue : il est essentiel de la faire disparaître du roman parce qu'elle doit devenir la future Dame du Lac et qu'Avalon est condamné. Marion Zimmer Bradley ne condamne pas Nimue en tant que femme fatale, mais comme celle qui fait semblant d'en être une. En effet, la véritable femme fatale conduit les hommes à leur perte sans se perdre elle-même ; Nimue, elle, est prise dans son propre piège : fidèle jusqu'au bout à ses engagements envers Avalon, elle n'est pas fidèle à elle-même en prétendant être quelqu'un qu'elle n'est pas, et c'est pour cela qu'elle se perd.

A l'inverse, parmi nos auteurs français, l'un d'eux au moins tente de faire du couple de Merlin et de Viviane une histoire d'amour exemplaire, où l'élève cesserait de trahir le maître pour simplement attendre avec lui de pouvoir se retirer de l'histoire et, enfin, d'accomplir cet amour qui semble toujours se dérober à eux : René Barjavel, dans *L'Enchanteur*. La seule malédiction qui pèse sur le couple, dans ce livre, c'est que les magiciens tirent leur pouvoir de leur virginité, comme l'explique Merlin à Viviane : « Ecoute : plus nous serons ensemble, plus nous nous aimerons, plus nous serons malheureux... Pour une raison simple et terrible : tu es vierge, je le suis aussi, et nous devons le rester, sous peine de perdre nos pouvoirs...³⁴ ». C'est probablement l'une des citations qui peut nous rapprocher le plus de la compréhension des paramètres de représentation contemporains, comparés à ceux du Moyen-Âge. Si la sexualité n'est en aucun cas critiquée par René Barjavel, contrairement aux clercs du Moyen-Âge qui condamnaient par exemple Morgane sur le seul motif qu'elle était « luxurieuse », et elle devient même au contraire le but à atteindre pour l'accomplissement complet de l'amour entre Merlin et Viviane. L'impossibilité de réaliser l'acte charnel devient l'obstacle au bonheur du couple, alors que les œuvres médiévales – surtout la *Suite du roman de Merlin* – faisaient du désir de Viviane de préserver sa virginité la raison pour laquelle elle voulait éliminer Merlin. La

³³Isabelle Cani, *op.cit.* p. 506

³⁴René Barjavel. *L'Enchanteur*. Paris : Editions Denoël, collection folio, 1984, p.81

malédiction change de camp. Mais cela permet également de donner un épilogue heureux après la chute du royaume d'Arthur : ni Merlin, ni Viviane ne sont plus forcés d'avoir des pouvoirs pour aider leurs protégés, ils peuvent donc accomplir leur amour et se retirer tous deux hors du temps :

A mesure qu'ils avançaient, leurs vêtements fondaient dans l'air, et lorsqu'ils furent l'un près de l'autre, rien ne les séparait plus, aucun interdit, aucun regret, aucune honte, aucune peur. Ils étaient ensemble, dans la nudité parfaite de la première jeunesse du monde. [...] L'air a tourné lentement et s'est refermé autour d'eux, les dérochant aux regards du monde. Ils vivent depuis ce jour dans la chambre invisible, la chambre d'air, la chambre d'amour, que le temps promène. Elle est là-bas, elle est ailleurs, elle est ici... Un jour elle s'ouvrira. Comme une graine³⁵...

René Barjavel reprend ici l'idée de la prison d'air évoquée dans *Les Premiers faits du roi Arthur*. Mais ce n'est plus une prison, c'est une « chambre d'amour » où ils ne sont d'ailleurs pas enfermés pour l'éternité : elle contient la promesse d'un futur, d'une descendance, « une graine ». Les temps qu'il utilise ici lui permettent d'ailleurs de promener la chambre dans le temps pour la ramener à notre époque. Les deux premières phrases de l'extrait, à l'imparfait et au passé simple, situent encore la chambre au Moyen-Âge, au moment où elle se referme. La phrase suivante, « l'air a tourné », commence à rapprocher la chambre de nous : en passant des temps du récit aux temps du discours, dans ce cas le passé composé, il amène la chambre d'un passé révolu et presque oublié à un passé proche, dont on peut encore se souvenir. Les phrases suivantes, au présent, font complètement sortir la chambre du temps, donnant tout son sens à l'expression « que le temps promène ». L'auteur promène lui aussi la chambre dans le temps et la ramène à l'époque où son livre est lu, donnant aux lecteurs l'indice que Merlin et Viviane s'y trouvent toujours. Il conclut par un futur, la promesse qu'elle « s'ouvrira » et nous rendra Merlin, dont son prologue nous disait que : « Nous ne savons plus qui est celui qui nous manque et que nous attendons sans cesse, mais nous savons bien qu'il y a une place vide dans notre cœur³⁶. » René Barjavel, en utilisant l'expression « première jeunesse du monde », rappelle implicitement le jardin d'Eden de la Genèse et fait de l'amour le seul moyen pour les hommes de reconquérir le paradis : cette escapade hors du temps ne peut être offerte que par l'amour le plus véritable. La conception de l'amour qu'offre ici Barjavel rappelle celle qu'il utilise également dans *La Nuit des temps* : selon lui l'amour ne peut exister que dans l'éternité, hors du temps de l'histoire humaine, qui ne peut que le corrompre, comme le rappelle ce passage de *La Nuit des temps* :

Amour. Ce mot, que la Traductrice utilise parce qu'elle ne trouve pas l'équivalent du vôtre, n'existe pas dans votre langue. Depuis que je t'ai vue vivre auprès de Païkan, j'ai compris que c'était un mot insuffisant [...] Tu ne touches pas notre temps. Ton passé t'a suivie dans le conscient et le subconscient de ta mémoire. Tu ne penses qu'à t'y replonger, à le retrouver, à le revivre. Le présent pour toi, c'est lui³⁷.

³⁵*Ibid.* p. 470-471

³⁶*Ibid.* p. 10

³⁷René Barjavel, *La nuit des temps*. Paris : Presses de la Cité, 1968, p. 279-280. Le texte est en italique dans l'édition.

L'impossibilité de traduire le concept de l'amour comme il est vécu par l'héroïne, originaire d'une époque lointaine, est induite par le fait que le passage du temps a corrompu la pureté de ce sentiment qui n'est plus à notre époque qu'un pâle reflet de ce qu'il était autrefois. Cependant, les sentiments d'Eléa pour Païkan sont toujours inscrits dans l'éternité, grâce à sa mémoire. *L'Enchanteur* va encore plus loin en reprenant ce même concept mais en offrant cette fois aux deux amants, Viviane et Merlin, la possibilité de vivre leur amour dans l'éternité. C'est ainsi qu'il abolit la malédiction qui pèse sur les amours de Merlin, en lui offrant un amour éternel et un futur auprès de Viviane. Son œuvre est indéniablement la plus optimiste de toutes celles de notre corpus.

En effet, si l'on compare le travail de René Barjavel à celui de Michel Rio, il n'y a aucun doute que ce dernier offre une perspective bien plus sombre sur le destin des amours de Merlin, même s'il ne va pas jusqu'au fatalisme de Marion Zimmer Bradley. Dans ses deux œuvres, Viviane apparaît bien pâle face à Morgane qui remporte tout l'amour de Merlin – nous y reviendrons dans la prochaine partie – et, si Viviane apparaît en amoureuse désespérée du vieux sage, lui semble se contenter des relations sexuelles qu'il a avec elle, sans avoir pour elle cet amour fou. La tentative d'*enserrement* faite par Viviane apparaît alors comme une tentative désespérée de s'attacher Merlin :

Elle s'avança jusqu'à l'entrée de la caverne et commença une étrange incantation où je reconnus la science ambiguë de Cardeu imprégnée de la superstition des anciens druides. Elle invoquait le dieu gaulois Ogmios, lui demandant, si elle ne pouvait m'attacher à elle par la passion, de me retenir captif par les liens de l'enchantement. Et cette naïveté désespérée au milieu de l'intelligence, cette preuve d'amour donnée par la malédiction firent qu'elle parvint à son but³⁸.

La marque la plus sensible du désespoir amoureux de Viviane est qu'elle a ici recours à la magie, or, dans le *Merlin* de Michel Rio, la magie n'apparaît à aucun moment, si ce n'est dans ce passage, ce qui souligne toutes les extrémités auxquelles Viviane est prête à avoir recours pour s'attacher Merlin. Toutefois, le résultat de cette tentative d'enchantement reste dans un certain flou : on ne sait pas si c'est la magie qui permet à Viviane de s'attacher Merlin, ou si c'est la pitié qu'il éprouve pour elle alors qu'il est témoin de cette prière désespérée. Il semble que ce soit moins sa compétence de magicienne que sa sincérité et sa naïveté qui soient facteur de succès. Chez Michel Rio, les rares traces de magie sont toujours mises en doute et le choix du rationnel ou de l'irrationnel est laissé au lecteur. En tout cas c'est dans l'œuvre de Michel Rio que l'histoire d'amour entre ces deux personnages est la plus ambiguë, car elle semble être à sens unique, non plus dans le sens de Merlin à Viviane, comme c'est le cas dans la *Suite du roman de Merlin*, mais dans le sens de Viviane à Merlin. La malédiction des amours de Merlin est ici inversée. D'ailleurs, l'enserrement de Merlin ne durera pas suffisamment : Viviane le laisse quitter son palais, le palais du Lac, afin qu'il puisse assister à la

³⁸Michel Rio. *Merlin*. Paris : Editions du Seuil, collection Points, 1989, p. 123

dernière bataille entre Arthur et Mordred. Lorsqu'il y retourne, c'est pour y trouver le corps de Viviane :

Au palais du Lac déserté, dans la grande salle, un corps gît sur la pierre froide. J'ai effacé les signes qui griffaient la paroi de ma caverne. En vain, car ils se sont gravés à jamais dans ma mémoire : « Lancelot est mort et toi disparu. Ogmios était impuissant. Si tu reviens, menteur aimé, sache que j'ai mis fin à mes jours dépeuplés et sans attrait. Laisse-moi telle que tu me trouves. Que ce palais entier soit mon tombeau ouvert. Car ayant vécu libre, je veux, morte, demeurer libre, craignant la claustration jusque dans le néant.³⁹ »

La malédiction s'est donc bien retournée contre Viviane, qui, si elle a échoué à lier Merlin par son amour, conserve la réussite d'être restée libre jusque dans la mort : pas de prison d'air, ni pour lui, ni pour elle, dans l'œuvre de Michel Rio, mais pas suffisamment d'amour non plus. Merlin est lié ici uniquement par son amour pour Morgane, qui reste sa seule préoccupation jusqu'à la fin du roman : « Je suis dans le rêve de Morgane et j'habite, solitaire, une planète errante se chauffant en vain aux rayons d'un centre sans vie et sans motifs.⁴⁰ »

Chaque auteur contemporain réoriente, à sa manière, les histoires des amours entre Merlin et ses élèves pour renouveler la légende grâce à un nouveau paramètre : Marion Zimmer Bradley fait de la mort de Merlin, trahi par Nimue, puis du suicide de cette dernière, le facteur déterminant de la disparition d'Avalon tandis que René Barjavel, lui, fait de l'amour de Merlin et de Viviane la représentation de l'amour véritable, qui les conduit hors du temps et leur permet de créer un nouvel Eden. Michel Rio, quant à lui, inverse la malédiction et fait de Viviane l'amoureuse à sens unique qui finit par se suicider, au désespoir d'avoir été abandonnée par Merlin. Mais aucun d'entre eux ne perd complètement la trame initiée dans les romans médiévaux, la malédiction qui pèse sur les amours de Merlin, son incapacité à devenir complètement humain par le biais de l'amour. La compréhension de la relation entre Merlin et ses élèves semble nécessaire pour étudier la représentation que les sociétés ont de ce mythe et commencer à répondre à la question de l'accès des femmes au savoir. Toutefois les amantes de Merlin ne sont pas ses seules élèves, et les auteurs contemporains refusent de se limiter à cet amour maudit pour parler de la transmission du savoir.

b) Les « filles » de Merlin : de l'éducation à l'amour filial

Parmi les nouvelles données introduites par les romans modernes au schéma classique d'apprentissage des élèves de Merlin, la plus remarquable est sans doute que Merlin n'est plus seulement le professeur de jeunes adultes mais qu'il enseigne également ses connaissances à de très jeunes enfants, qui deviennent *ses* enfants par procuration, voire même qu'il transmet, par son sang,

³⁹*Ibid.* p. 151

⁴⁰*Ibid.* p. 152

certaines de ses capacités. Cela est assez révélateur de la différence de représentation de l'enseignement entre les romans médiévaux et la littérature du XXe siècle.

En effet, dans *Merlin* ainsi que dans *Morgane* de Michel Rio⁴¹, Morgane n'est âgée que de quatre ans lorsque Merlin commence à lui enseigner son savoir, en tant que précepteur. Le cas particulier de ce roman est bien qu'aucun marché n'est conclu : il lui transmet ses connaissances pour la former en tant qu'adulte, sans rien attendre d'elle en retour, et a envers elle le même amour inconditionnel que celui d'un père, car c'est bien ce qu'il devient pour elle, et ce, dès le tout début de son éducation :

Lorsque j'ai mis ta main sur ma tête, dit-elle, j'ai décidé que tu serais plus important que mon père, mon vrai père mort ou le roi qui m'a adoptée, plus important même que ma mère Ygerne. Car ma soif d'apprendre, dont je t'ai dit que tu ne pourrais l'étancher, est aussi une soif d'amour. Pourras-tu étancher cette soif-là ? Je suis solitaire dans un monde que je ne comprends pas, et je suis venue te demander de guérir mon ignorance et ma solitude. Le peux-tu, Merlin⁴² ?

Leur relation est dès le début construite sur un rapport père-fille avoué, et sur un double don de la part de Merlin : le don du savoir et celui de l'amour, un amour inconditionnel qui ne demande donc rien en échange et ne cessera pas lorsque Morgane se tournera vers le mal et détruira l'utopie de la Table Ronde que Merlin a voulu construire. Selon Arlette Bouloumié : « Sa compassion pour Morgane, l'instrument du mal, vient de ce qu'il comprend le désespoir métaphysique qui suscite sa révolte. Sa démarche humaniste se heurte au retour inéluctable du chaos et du néant.⁴³ » et en effet dans ce roman Merlin est avant tout un philosophe. Il serait donc aisé de résumer la relation entre Merlin et Morgane comme celle d'une profonde compréhension philosophique, mais il me paraît impossible d'envisager la compassion de Merlin sans rendre compte également de l'amour inconditionnel qu'il a pour Morgane du début à la fin du roman. Cet amour paternel est toutefois mêlé d'une attirance sexuelle sous-jacente, que mettent en lumière les allusions à la beauté insoutenable de Morgane dans *Merlin*, qui est écrit du point de vue de Merlin. Cette superposition des liens parentaux et sexuels est toujours présente, d'abord entre Merlin et sa mère, avec qui il a explicitement des relations, puis avec Morgane, qui cependant ne devient pas son amante mais reste sa fille. Ce rapport structure les relations de maître à élève, il permet en effet de définir ce que Morgane va apprendre :

J'ai déjà eu deux enfants et deux élèves [Arthur et Morgane], les meilleurs qu'un père et qu'un maître puisse souhaiter. A l'un j'ai appris la nature des êtres, c'est-à-dire le pouvoir et le devoir, parce que son destin était de dominer le monde. A l'autre [Morgane] j'ai appris la nature des choses, c'est-à-dire le vrai savoir, parce que je l'aimais.⁴⁴

⁴¹Qui relatent tous deux la même histoire, l'un en prenant le point de vue de Merlin et l'autre en prenant celui de Morgane.

⁴²Michel Rio, *Morgane*, Paris : Editions du Seuil, 1999, p. 25

⁴³Arlette Bouloumié. « Le mythe de Merlin dans la littérature française du XXe siècle » in *Cahiers de recherches médiévales* [en ligne], 11. Classiques Garnier, 2004, mis en ligne le 10/10/2007 (article consulté le 06/03/2017). <http://crm.revues.org/1833>, p. 10

⁴⁴*Ibid.* *Merlin, op.cit.* p. 115

L'amour est ici mis en opposition avec le destin et oriente le type de savoir transmis par Merlin – mais nous aurons l'occasion d'y revenir dans une prochaine partie. Nous dirons simplement que l'amour de Merlin a permis à Morgane d'avoir la connaissance des structures de l'univers et d'accéder à la compréhension de tout ce qui fait la vie et la mort. Elle finit cependant, comme dans le schéma classique que nous avons défini, par repousser Merlin. Cependant ce rejet n'est pas un rejet du « diable » comme c'était le cas pour les romans médiévaux. Il n'est en réalité même pas destiné à Merlin en tant que personne : Morgane, dans ce roman, rejette tout le monde, même les deux personnes qu'elle aime le plus au monde, Merlin et Arthur, parce qu'elle est hantée par la connaissance terrible – transmise par Merlin – de son impuissance face à sa mortalité :

Et moi, Morgane, victime de cette cruauté, haïssant ce Dieu-monstre et cet homme stupide ou menteur que tu défends, je veux être cruelle à mon tour et répondre par le mal personnel au mal universel, parce que je suis condamnée au savoir, à la peur, à la souffrance et à la mort⁴⁵.

La souffrance de Morgane face à sa propre impuissance la conduit à la haine et au rejet de tous ceux qu'elle aime. Elle finira néanmoins, à l'article de la mort, par accepter de nouveau Merlin et mourir dans ses bras, lui permettant ainsi de ne pas la laisser dans la « solitude », comme elle l'avait demandé au tout début de son enseignement. Merlin apparaît toujours lié à la réflexion sur la condition humaine et à sa temporalité : chez Michel Rio, la mortalité de Morgane et des autres personnages sont toujours à mettre en parallèle avec la propre immortalité de Merlin, qui survit à tous ceux qu'il connaît. Le roman de Michel Rio s'ouvre en effet sur les réflexions de Merlin après les événements de la légende : « J'ai cent ans. Un siècle est une *éternité* à vivre et, après qu'on l'a vécu, une pensée fugitive où tout, les commencements, la conscience, l'invention et l'échec, se ramasse en une expérience *sans durée*⁴⁶. » La réflexion sur le temps de la vie apparaît d'emblée comme primordiale dans ce roman et c'est la connaissance, offerte par Merlin, de la fugacité de la vie humaine qui fait l'amertume de Morgane et la pousse à tenter de détruire, avec succès, toute l'utopie que le seul immortel⁴⁷ du roman a construite.

L'autre roman moderne qui fait de Merlin un professeur pour ses propres filles – qu'il en soit conscient ou non – est celui de Marion Zimmer Bradley. Taliesin, le Merlin, est en effet le père d'au moins deux filles, qui ont de nombreuses années d'écart et une relation fort différente avec lui. À toutes deux, il a cependant transmis le sang royal d'Avalon, qui permet entre autres d'accéder plus facilement aux dons de double vue (« sight »). La première est Ygerne, la mère d'Arthur, qui est

⁴⁵Michel Rio. *Morgane. op.cit* p. 33

⁴⁶Michel Rio. *Merlin, op.cit.* p. 9. Je souligne.

⁴⁷Le terme « immortel » serait à relativiser dans le cadre de la trilogie de Michel Rio : Merlin dit seulement qu'il a cent ans, ce qui nous paraît aujourd'hui une durée de vie presque normale pour un être humain. Cependant, le personnage que Michel Rio construit va au-delà de cette trilogie, et dans le roman *La Terre Gaste*, Merlin réapparaît à la fin des temps, plus de huit mille ans après la destruction du dernier organisme humain. En considérant l'ensemble des textes du même auteur, Merlin est donc bien immortel.

également la fille d'une des précédentes Dames du Lac et la demi-sœur de Viviane, ce qui est en soi une innovation par rapport à tous les autres romans. Merlin n'est pas à proprement parler son professeur, mais comme c'est lui qui la pousse à rencontrer sa destinée⁴⁸ il a cependant bien pour elle le rôle conféré au « vieux sage » moderne, ce qui la place donc parmi ses élèves. D'ailleurs dans *The Mists of Avalon*, le savoir transmis par Merlin est essentiellement constitué d'informations qui permettent de remettre ses élèves sur le chemin que les dieux leur ont tracé⁴⁹. Une fois de plus, sans l'intervention de Merlin, il n'y aurait pas eu d'Arthur ni de Table Ronde. Contrairement aux textes médiévaux, Merlin est plus lié à Ygerne qu'à Uther⁵⁰. Il pousse cette dernière à accepter le roi comme son véritable amour puis aide Uther à entrer déguisé dans Tintagel. La relation entre Merlin et sa fille – est donc nécessaire à la narration du mythe tel qu'on le connaît. Elle est toutefois à nuancer car le fait que Merlin soit le père d'Ygerne ne lui donne pas de droits sur elle, selon les règles de l'ancienne religion. Il explique en effet au tout début du roman les règles qui régissent les relations entre les parents et leurs enfants selon l'ancienne religion :

“Listen to me, Igraine,” said the Merlin. “I fathered you, though that gives me no rights; it is the blood of the Lady which confers royalty, and you are of the oldest royal blood of the Lady which confers royalty. [...] Would you let the Goddess and her work fade from this world, Igraine, you who were born of the Lady of the Holy Isle, and the Merlin of Britain?”⁵¹

D'après l'ancienne religion, la transmission lignagère se fait de manière matrilineaire, ce qui explique pourquoi Ygerne n'apprend que très tard que Merlin est son père. Cela le pousse également à lui dire qu'il n'a aucune autorité sur elle, mais il utilise néanmoins cette information sur sa paternité pour tenter d'influencer ses choix et la pousser à accepter de porter le fils du roi. Toute la relation entre Merlin et Ygerne est orientée dans ce seul but, et après être parvenu à ses fins, en emmenant, comme dans les romans médiévaux, Uther déguisé en Gorlois auprès d'elle pour qu'il engendre Arthur, il cessera de vouloir orienter les choix de vie de sa fille et leurs relations ne seront plus importantes pour la narration.

Le cas de la seconde fille de Merlin est un peu plus complexe. Sur l'île d'Avalon de Marion Zimmer Bradley, la Dame du Lac est à la fois la prêtresse qui a le pouvoir le plus puissant et la détentrice du sang royal d'Avalon. Lorsque Niniane, la fille de Merlin, est mentionnée pour la première fois, c'est après que Morgane – promise au statut de Dame du Lac par son sang et ses pouvoirs – se soit enfuie⁵². Ce personnage n'est jamais vu en compagnie de son père mais c'est la

⁴⁸A savoir épouser Uther Pendragon et engendrer Arthur

⁴⁹Nous rappelons que le rôle du Merlin de Marion Zimmer Bradley est celui de « messenger des dieux »

⁵⁰Dans les romans médiévaux, le père d'Arthur se nomme Uterpendragon en un seul mot, mais Marion Zimmer Bradley fait d'Uther son prénom et de Pendragon son nom de famille

⁵¹Marion Zimmer Bradley, *op.cit.* p. 16

⁵²A cause des plans de Viviane qui s'est arrangée pour que Morgane couche avec Arthur dans la cérémonie du « kingsmaking », engendrant ainsi le futur Mordred. Découvrant l'inceste, Morgane renie Viviane et Avalon et fuit en Orcadie pour accoucher auprès de sa tante Morgause.

seule personne – Morgane mise à part – dont les origines l’autorisent à remplacer Viviane lorsqu’elle devra abandonner sa charge. Mais c’est là que nous touchons le fond du problème : alors que dans tout le roman la lignée royale d’Avalon est présentée comme la plus pure qui soit, la seule digne de régner et naturellement dotée de pouvoirs magiques, Niniane n’a rien de cela. Elle avoue elle-même qu’elle n’est pas digne de régner et tout le monde se rend rapidement compte que, chez elle, le « sight » est extrêmement faible :

Niniane could hear, with a detached surprise, the bitterness in her own voice. “Kevin, not for one day since Viviane died and they came to me to set me here, have I been allowed to forget that I am not Viviane, that after Viviane I am nothing. Even Raven follows me with her great silent eyes that say always, *You are not Viviane, you cannot do the work Viviane spent her life to do*. I know it well – that I was chosen only because I am the last of Taliesin’s blood and there was no other, that I am not of the royal line of the Queen of Avalon! No, I am not Viviane, and I am not Morgaine, but I have served faithfully here in this place when I sought it never and when it was thrust upon me because of Taliesin’s blood. I have been faithful to my vows – is this nothing to anyone⁵³?

Dans cet extrait, Niniane le dit elle-même : la seule raison pour laquelle elle est Dame du Lac est sa parenté avec Merlin-Taliesin. Et dans une perspective métalittéraire, on peut sourire de ces paroles qui disent au lecteur que non, Niniane n’est pas le véritable avatar de la Viviane légendaire. Elle représente donc l’échec de Merlin et l’aveu implicite que la génétique ne peut pas suffire pour créer quelqu’un de puissant. Sa seule réussite est d’avoir réussi à contenir la haine de Mordred durant un certain temps, grâce à l’amour qu’il lui porte. Mais la haine qu’il éprouve pour ses deux parents et ce qu’ils ont construit reprend le dessus et il la tue avant qu’elle ne révèle ses projets à tout le monde, horrifiée par ses projets. Fille de Merlin, elle est en quelque sorte à la fois le double de la Viviane originelle et son opposée : son double, parce qu’elle aussi, après avoir acquis le *savoir*, dans ce cas-ci la totalité des plans de Mordred, repousse son amant en rompant le pacte qu’ils avaient conclu⁵⁴ ; et son opposé parce qu’elle ne parvient pas à empêcher Mordred de réaliser ses sombres desseins et est vaincue, comme le Merlin mythique, par la personne qu’elle aimait⁵⁵.

Les relations de Merlin en tant que père avec ses filles sont une invention des auteurs modernes, ne se basant sur aucun texte médiéval, ce qui explique qu’il n’y ait aucune harmonie entre les auteurs qui donnent des enfants à Merlin. Ces relations sont dans l’ensemble toujours liées à la démarche profonde de l’auteur qui reprend la légende : chez Marion Zimmer Bradley, la relation de Merlin à Ygerne et à Niniane est dépendante de la conception de l’auteure sur l’ancienne religion dont Merlin est l’un des représentants : il n’est pas proche d’elles car cette religion est matrilineaire. Du côté de Michel Rio, Merlin n’est pas un géniteur, mais il est toutefois considéré comme le père d’adoption de Morgane et l’amour qu’il éprouve pour elle ainsi que la proximité de leurs convictions

⁵³*Ibid.* p. 593

⁵⁴Elle devait l’aider à monter sur le trône à la place d’Arthur

⁵⁵Dans le cas de Niniane, le meurtre est réel, et accidentel : en la frappant pour la forcer à ne pas parler, Mordred la fait tomber et elle se cogne la tempe contre une pierre.

philosophiques le conduit à une grande compassion envers ses mauvaises actions. Morgane n'est cependant pas la seule enfant d'adoption de Merlin : c'est également le cas d'Arthur, qui est aussi son élève, mais avec lequel il n'a pas les mêmes rapports. Michel Rio n'est pas le seul à donner aussi des élèves masculins à Merlin, ce qui nous conduit à présent à nous interroger sur ses autres apprentis et sur leurs spécificités.

c) La formation des hommes, échec de l'enseignant ?

Les femmes ne sont pas les seules à bénéficier des connaissances immenses de Merlin. Quel que soit le texte du corpus que l'on étudie, certains hommes ont aussi accès à son savoir. Cependant, ils n'en apprennent pas la magie mais ont accès à des connaissances bien différentes, que nous analyserons plus tard. Pour l'instant nous nous attarderons surtout sur les spécificités de ces élèves masculins dans les textes médiévaux et contemporains.

Il existe une seule exception au cas général des élèves masculins de Merlin, un seul élève qui apprend de lui la magie et qui apparaît dans les *Premiers Faits du Roi Arthur*. Chose étonnante, ce personnage ou ses caractéristiques n'ont été repris dans aucun roman ultérieur et il fait véritablement figure d'alien dans le paysage de la littérature arthurienne. Son importance dans le cours du récit des *Premiers faits du roi Arthur* est en elle-même extrêmement négligeable et il ne semble être qu'un élément digressif du récit. Cependant, dans une tentative d'exhaustivité et de compréhension de l'ensemble des élèves, il me semblait important de commencer par le mentionner ici. Il s'agit du personnage de Guinebaut :

Et Guinebaut li Clers se traist avant et li demande de pluisors choses, car molt estoit fondés de haute clergie. Et Merlins li respondi de toutes les choses qu'il enquerroit. Si dura assés le desputisons d'aus .II. et Merlins li dist en la fin que pour noiens se traveilleroit que quant il plus i chercheroit et plus i trouveroit. Et Merlin dist a ciaux qui entour lui estoient qu'il n'avoit onques mais nul clerc trouvé qui si hautement eust parlé a lui, neis Blaises qui molt estoit sages et sains hom ne le sot onques tant en cherchier qu'il ne li respondi bien a tout ce qu'il li demandoit⁵⁶.

Guinebaut a déjà un statut de clerc lorsqu'il rencontre Merlin. Il ressemble ainsi beaucoup aux élèves féminines Morgane et Viviane qui ont, elles aussi, de grandes connaissances scientifiques au moment de leur rencontre avec lui, mais celui-ci intéresse Merlin pour ses grandes connaissances, puisqu'il est dit plus savant que Blaise. Merlin lui enseigne donc par intérêt pour son savoir, non par amour, et s'il s'agit d'une relation de maître à élève, c'est uniquement parce qu'il s'agit de combler les quelques lacunes de Guinebaut, qui fait preuve de curiosité. L'inégalité de savoir entre les deux hommes est ainsi beaucoup moins marquée qu'avec Morgane ou Viviane, mais c'est bien de la magie que Merlin lui enseigne pendant quelques heures (contrairement aux élèves féminines avec qui l'enseignement

⁵⁶Les *Premiers faits du roi Arthur*, *op.cit.* p. 819-820

dure beaucoup plus longtemps) : « Et Merlins et Guinebaus si s'entr'acoiterent molt, et Merlins li aprist maint bel gieu⁵⁷, et cil les retint bien qui molt estoit sages clers tant que puis en ovra maintes fois en la Bloie Bertaigne dont on tint puis grant parole lonc tans après si com li contes devisera⁵⁸. » Plus tard, Guinebaut utilise effectivement les tours appris de Merlin et disparaît ensuite du récit, ce qui laisse deviner que sa place reste effectivement très mineure. Même si l'apparition de ce personnage reste très marginale – puisqu'il n'est présent que dans *Les Premiers faits du roi Arthur* et qu'il n'a pas eu d'impact sur les œuvres ultérieures - cette exception mérite que l'on s'attarde dessus et nous en reparlerons donc dans une prochaine partie.

D'autres personnages en revanche, dans la littérature médiévale, ont eu plus d'importance en tant qu'élèves de Merlin, mais, contrairement aux élèves féminines de Merlin, la tradition médiévale n'a pas imposé de personnage masculin particulier comme disciple de l'enchanteur, ce qui permet aux auteurs modernes de s'approprier cette partie de la légende avec plus de liberté. Deux hommes cependant, dans la *Suite du roman de Merlin* et dans les *Premiers faits du roi Arthur*, ont une importance particulière pour Merlin et bénéficient jusqu'à un certain point de ses enseignements : il s'agit de Blaise et du roi Arthur. Le personnage de Blaise, déjà présent dans le *Merlin* de Robert de Boron, a été repris par ses deux continuateurs : c'est à lui que Merlin confie les faits dont il est témoin et tous les éléments de la légende afin qu'il les mette par écrit. L'on pourrait m'objecter que Blaise a plus le rôle de scribe que celui d'élève auprès de Merlin, cependant le *Merlin* de Robert de Boron me permet d'affirmer que c'est bien une place d'élève que Blaise occupe :

Et Blaise respont : « Or me di tout ce que tu vauras car je ferai des ore mais tout ce que tu me conmanderas de bien. » Et Merlins li dist : « Or quier enque et parchemin adés que te dirai molt de choses, ce que tu quideroies que nus hom ne te peüst dire.⁵⁹ »

Ce passage, qui intervient au moment où Merlin, après avoir sauvé sa mère de la justice, discute avec Blaise de ce qu'il convient de faire ensuite, scelle une sorte de contrat d'apprentissage entre les deux hommes. Merlin promet de dire à Blaise « tel chose que nus hom fors Dix nel te porroit dire⁶⁰ » et Blaise doit réaliser un livre sur tout ce que Merlin va lui dire. L'apprentissage des hommes est, comme celui des femmes, basé sur un échange : Blaise apprend tous les faits dont Merlin est le témoin et l'instigateur, et en échange, il assure la perpétuation du mythe après la mort du prophète. Il est ainsi initié aux secrets de la volonté de Dieu, connue par Merlin. C'est une sorte de doublet de la Bible que l'auteur assume pleinement en faisant dire à Merlin :

⁵⁷Nous le verrons dans la partie suivante, le mot « gieu » est souvent utilisé pour parler de la magie dans *Les Premiers faits du roi Arthur*

⁵⁸*Ibid.* p. 821

⁵⁹Robert de Boron. *Merlin in* POIRION, Daniel (éd. sc.). *Le Livre du Graal. I, Joseph d'Armathie ; Merlin ; Les Premiers Faits du roi Arthur*, Paris : Gallimard, 2001, p. 610

⁶⁰*Ibid.* p. 610

Si sera li livres Joseph avoec le tien, et quant tu auras ta painne achievee et tu seras teus com tu dois estre en la compaignie del Saint Graal, lors sera tes livres ajoins au livre Joseph [...] Et quant li doi livre seront ensamble, si i aura un biau livre et li doi seront une meïsmes chose⁶¹.

Merlin est ici présenté comme le nouveau prophète de la volonté de Dieu, et Blaise devient son disciple, comme les apôtres écrivaient la parole de Jésus-Christ, fait que Philippe Walter souligne dans *Merlin ou le savoir du monde* :

Comme le Christ et comme un certain nombre de maîtres inspirés (Pythagore, Socrate), Merlin n'écrit pas. Ses rapports avec Blaise s'apparentent à la relation que le Christ entretient avec les évangélistes. Véritable doublure profane du Christ, Merlin est aussi en un certain sens une figure du Verbe incarné. Comme celle du Christ, sa parole est sacrée. Elle attend son accomplissement grâce à un scribe témoin des propos du maître⁶².

Merlin est bien une sorte de « doublure » du Christ, un prophète inspiré qui transmet son savoir par la parole, qui est ensuite transmise par son disciple. Cependant, Blaise continue souvent d'être appelé son « maître », dans les deux suites du *Merlin*, ce qui peut paraître paradoxal. Cela pourrait être simplement le fait de la différence d'âge – Blaise étant déjà un adulte et un clerc « molt soutis⁶³ » lorsqu'il rencontre Merlin qui n'est alors âgé que de deux ans – cela ne serait alors qu'un simple titre donné par politesse et parce qu'il a, contrairement à Merlin, un statut officiel dans la clergie. L'on touche ici aux ambiguïtés de la clergie où le rôle du scribe n'est pas tant de raisonner sur le savoir que de le conserver : Blaise est aussi appelé maître parce qu'il écrit le savoir pour les générations futures, mais c'est un savoir qu'il ne comprend pas, contrairement à Merlin qui l'enseigne. Les scribes d'Arthur viendront remplacer Blaise dans cette tâche après l'*enserrement* de Merlin, cependant ils n'auront, eux, pas accès au savoir immense de Merlin, seulement aux récits faits par les chevaliers de leurs aventures.

Arthur, lui, bénéficie après Uter des connaissances militaires, politiques et prophétiques de Merlin qui, dans les deux continuations du *Merlin*, est l'instigateur de la Table Ronde et offre à plusieurs reprises au roi ses grande connaissances stratégiques. En échange de cette instruction, Arthur doit assurer le commandement et devenir la figure centrale des aventures des chevaliers de la Table Ronde et de la quête du Graal. Il ne s'agit pas véritablement d'un échange, cependant puisque, d'un point de vue narratif, le roi Arthur n'aurait pas de raison d'être sans ce rôle qui lui est dévolu, mais Merlin s'assure qu'il se montre capable de l'assumer, tout en lui prédisant par avance la chute de son royaume, punition divine pour l'inceste qu'Arthur a commis avec sa sœur. Dans *La Suite du Roman de Merlin*, le prophète métamorphosé en enfant se présente devant Arthur pour lui annoncer la colère divine :

⁶¹*Ibid.* p. 612

⁶²Philippe Walter, *Merlin ou le savoir du monde*. Paris : Imago, 2000, p.169.

⁶³Robert de Boron. *Merlin in* Daniel Poirion (éd. sc.) *op.cit.* p. 608

Artus, tu as fait si tres grant desloiauté que tu as geu carnement a ta serour germainne que tes peres engendra et ta mere portas, si as engené un fil qui iert teuls coume Diex set bien, car par lui verra moult de grant mal en terre⁶⁴.

En annonçant à Arthur que sa punition viendra par son propre fils, qui détruira le royaume, le destin que Merlin indique à Arthur pour lui-même et son royaume semble irrévocable, pourtant le roi tente d'y faire échec, essayant de retrouver un semblant de libre-arbitre. Il pose de nombreuses questions : si Arthur voulait d'abord savoir exactement où et quand l'enfant naîtra, Merlin refuse de répondre précisément de peur d'y perdre son âme. Il affirme ainsi l'impossibilité de modifier le destin, et déclare que : « Por chou le quides tu trouver, mais non feras, car a Nostre Seigneur ne plaist mie.⁶⁵ » Il accepte toutefois de révéler le jour où l'enfant naîtra dans le royaume de Logres, ce qui donne à Arthur l'occasion de tenter de contrarier le destin : le jour prévu de la naissance, il demande que tous les nouveau-nés du royaume lui soient envoyés. A la suite d'un rêve, il les fait tous mettre dans un navire sans capitaine pour que Dieu décide de lui-même si les enfants devaient vivre ou mourir, mais la nef arrive sans peine sur une île. Toutefois, son propre fils, Mordred, ne fait pas partie des enfants car le navire dans lequel lui-même était envoyé au roi avait sombré quelques jours plus tôt. Sauvé de la mort grâce aux prières des hommes qui l'accompagnaient, il est recueilli par le seigneur Nabur, père de Sagremor. La tentative d'Arthur de contrecarrer le destin que Merlin lui a prédit est ainsi contrariée par la tempête sur la mer, signe que le roi ne peut pas s'interposer face aux forces divines. Nous pouvons ici faire un parallèle entre la sagesse de Merlin, qui, connaissant le destin funeste qui l'attend avec Viviane, ne cherche pas à le modifier et va au-devant de lui avec calme et acceptation, et Arthur qui refuse le destin qui lui a été prédit et qui s'empresse jusqu'à chercher à tuer des nouveau-nés innocents, ce qui fait de lui un nouvel Hérode. Dans les deux cas, le destin est de toute manière accompli, mais Merlin démontre sa supériorité spirituelle sur le roi qu'il avait tenté d'avertir. Arthur se montre bien comme un élève – parfois désobéissant – de Merlin : par la suite, il suit toujours ses conseils et ne cherche plus à s'opposer à la volonté divine, dont il comprend que le prophète lui fait part.

Plusieurs écrivains contemporains ont saisi la caractéristique d'Arthur qui suit les conseils de Merlin comme son élève et en ont fait un point important de la relation entre Merlin et Arthur. Ainsi, dans l'œuvre de Michel Rio, Arthur est l'élève de Merlin au même titre que Morgane et il apprend la nature des êtres⁶⁶, ce qui doit l'aider à régner. Contrairement à Morgane, Arthur ne remporte toutefois pas l'amour inconditionnel de Merlin, qui, conscient du destin qui pèse sur les épaules du garçon, fait passer l'utopie du royaume avant son bonheur :

⁶⁴ *La Suite du Roman de Merlin* [XIII^e] Edition critique par Gilles Roussineau. Genève ; Droz, 2006, p.8

⁶⁵ *Ibid.* p. 13

⁶⁶ Voir à ce sujet le passage que nous avons cité à propos de Morgane

Car si on veut dominer un esprit de telle sorte qu'ensuite il se domine lui-même, il ne faut pas l'éduquer au milieu des passions. Ton père est un grand roi, mais chez lui on ne peut dissocier la générosité de la violence, la sagesse de la folie, le calcul de l'impulsion, et je ne pouvais prendre une part de lui pour te l'offrir en exemple, et rejeter l'autre, qui a son attrait sauvage, pour la cacher à tes yeux. A cause de cela, quoique grand, il n'est pas le roi qui convient au monde futur, ce qui précisément est ton destin. Un roi actif et songeur, car sans l'action le songe est creux, et sans le songe, frère de l'idéal, l'action est vaine. Un roi qui pourra susciter les passions sans jamais en éprouver lui-même, car dans passion, il y a soumission, et un roi ne se soumet qu'à sa propre conscience⁶⁷.

C'est en expliquant cela à Arthur que Merlin justifie de l'avoir enlevé dès sa naissance pour le confier à Auctor, alors que le jeune garçon se plaint de ne pas avoir droit à l'amour de son père et de sa mère. En voulant forger le plus grand des rois, Merlin le prive d'un amour essentiel : celui de ses parents. Cependant, sa tentative échouera à cause de Morgane, qui, aussitôt après sa rencontre avec Arthur, remporte son amour passionné : cet amour conduit à la naissance de leur fils, Mordred, dont Morgane étouffe toutes les passions pour en faire un fanatique au service de la Table Ronde. C'est cet idéal poussé à l'extrême qui causera la perte du royaume. Merlin échoue à créer un roi qui n'ait pas de passions mais, paradoxalement, c'est l'absence de passions de Mordred qui détruit l'utopie de Merlin. Michel Rio réfléchit ainsi à ces deux extrêmes qui peuvent empêcher un gouvernement parfait, alors même qu'Arthur comme Mordred pensaient œuvrer pour le bien de ce même gouvernement.

René Barjavel choisit également de faire d'Arthur l'un des élèves de Merlin, mais il est loin d'être le seul. Dans son livre, l'enchanteur a pour but de trouver celui qui parviendra à accomplir la quête du Graal. Cependant, après l'inceste avec sa sœur, la reine d'Orcanie, qui disqualifie Arthur comme chevalier parfait, Merlin tente de trouver quelqu'un d'autre :

Mais pour Merlin, tout était à recommencer. Il lui fallait trouver ou susciter un autre chevalier qui pût devenir le meilleur chevalier du monde, sans la moindre faiblesse. C'est à ce moment que lui vint l'idée de créer la Table Ronde, qui susciterait l'émulation entre les meilleurs chevaliers de Bretagne et ferait surgir le meilleur des chevaliers⁶⁸.

L'idée de la Table Ronde vient donc de la disqualification d'Arthur. Tous les efforts du Merlin de Barjavel sont en effet tendus vers l'accomplissement des aventures du Graal. Il se comporte néanmoins avec Arthur comme un maître et un père : « Il avait voulu, sans se faire connaître, donner une leçon à Arthur, comme un père sévère et droit corrige son fils dont la conduite s'est égarée⁶⁹ ». Il tentera d'abord de former Perceval pour cette tâche, qui se trouve malheureusement disqualifié dans le château du roi Pellès, d'abord parce qu'une de ses étapes précédentes l'a conduit dans les bras d'une femme, et ensuite parce qu'il se tient aux recommandations de sa mère, ne jamais poser de questions indiscrettes : « Beau neveu, dit le roi Pellès, vous avez eu tort de ne pas poser de question [...] Vous n'auriez pas connu toute la réponse, à cause de l'étape où vous vous êtes attardé, mais vous

⁶⁷Michel Rio, *Merlin*, *op.cit.* p. 63-64

⁶⁸René Barjavel, *op.cit.* p. 77

⁶⁹*Ibid.* p. 77

auriez reçu le commencement du savoir... Il fallait demander ! Il fallait demander ! ⁷⁰». Cette attitude qui disqualifie Perceval est très importante pour comprendre la posture attendue aujourd'hui de l'élève. Ce qui lui est reproché, c'est son absence de curiosité. S'il ne pose pas de questions, il ne peut pas apprendre, car l'idéal de l'apprentissage est un échange entre le maître et l'élève. Si l'élève n'a pas de posture active en réclamant les connaissances qui doivent lui être transmises, il ne peut pas recevoir « le commencement du savoir » car il ne s'en montre pas digne. Ce passage nous révèle beaucoup sur la représentation du savoir chez René Barjavel : dans une posture qui rappelle celle des pédagogues latins et grecs et qui est également utilisée dans l'enseignement au Moyen-Âge, où l'élève se doit d'interroger son maître, comme le souligne Denis Hüe :

Dès lors, deux chemins sont possibles, le premier étant celui d'un dialogue entre le non sachant et le sachant, l'un demandant des lumières à l'autre ; c'est le cas, par exemple du texte d'Alcuin connu sous le nom de *Disputatio de rhetorica*, où ce n'est pas moins que Charlemagne qui va interroger le maître : situation d'excellence, où le quémandeur de savoir est un puissant et que, justement, il lui manque la puissance du savoir⁷¹.

C'est cette posture de « quémandeur de savoir » qui est attendue de Perceval, et qui n'est pas naturelle dans l'imaginaire de l'enseignement aujourd'hui, où l'on considère plutôt que c'est au maître d'interroger son élève.

Le deuxième élève de Merlin est donc incapable, lui aussi, d'accomplir la quête pour laquelle Merlin l'a formé, mais l'enchanteur ne s'arrête pas à Perceval. Viviane se charge en effet, avec ses conseils, de former Lancelot pour la quête du Graal. Cependant, Merlin doit se rendre compte de ce nouvel échec alors qu'il assiste à l'arrivée de Lancelot à la Table Ronde :

Mais dans la tête du corbeau résonnait la voix grinçante du père noir de l'Enchanteur :
- Tu as perdu Arthur pour le Graal, tu as perdu Gauvain, tu as perdu Perceval ! Crois-tu que tu vas garder celui-là ? Regarde la reine⁷²...

La prophétie du diable se réalise effectivement, malgré l'espoir de Merlin qu'il n'en soit rien : Lancelot et Guenièvre finissent par succomber à l'amour qu'ils éprouvent l'un pour l'autre, et Merlin échoue une fois de plus. Cependant, il reste suffisamment proche de la réussite pour parvenir à donner naissance à Galaad. Lui aussi sera l'élève de Merlin, mais avec lui, l'enchanteur refuse de prendre le moindre risque. Il refuse de le confier à Viviane :

- [...] Aucun être humain ne pourrait éduquer Galaad sans lui communiquer ses propres faiblesses. Comme tu as imbibé Lancelot de tout l'amour qui t'habite. Et il a échoué...
- Alors, qui sera le maître de Galaad ?
- La forêt... C'est elle qui lui donnera les forces essentielles : le besoin absolu de lumière et l'élan vers le ciel⁷³.

⁷⁰*Ibid.* p. 209

⁷¹Denis Hüe. *Alcuin et Merlin, ou le sage imaginaire : le dialogue dans quelques textes didactiques médiévaux* In : *Le dialogue : ou les enjeux d'un choix d'écriture (pays de langues romanes)* [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2006, [en ligne] <http://books.openedition.org/pur/30116>, article consulté le 30 avril 2017

⁷²*Ibid.* p. 244

⁷³*Ibid.* p. 385

La forêt, avec laquelle Merlin a lui-même un lien privilégié – il est capable de se fondre en elle jusqu’à ne faire qu’un avec – remplace donc l’éducateur humain. Cependant, comme elle a ce lien avec Merlin lui-même, il reste indirectement le maître de Galaad, qui réussira, enfin, à soulever le voile cachant le Graal. Il est donc le seul des élèves masculins de Merlin à réussir ce pour quoi il a été formé, cependant cette réussite a lieu en même temps que la grande guerre qui détruit le royaume d’Arthur. Ce jeu sur la chronologie, original car la tradition sépare la destruction du royaume de la réussite de la quête du Graal, est également révélateur de l’état d’esprit que souhaite faire passer René Barjavel à la fin de son roman. En effet, comme nous l’avons précisé en parlant de la relation entre Merlin et Viviane dans *L’Enchanteur*, Barjavel souhaite conclure sur un état d’esprit très optimiste. Le fait d’avoir placé en même temps la réussite de la quête du Graal et l’accomplissement de l’histoire d’amour de Merlin et Viviane lui permet de contrebalancer le fatalisme inhérent à la chute du royaume d’Arthur. Il achève son roman sur ces deux notes d’espoir, complètement inédites dans les œuvres de la littérature arthurienne.

Le roman de Marion Zimmer Bradley se situe à part sur ce plan : le seul véritable élève du premier Merlin est Kevin – le second Merlin. Formé à Avalon parmi les druides, il assiste ensuite Taliesin alors que celui-ci se fait vieux, en attendant de prendre sa place :

“Because,” said the Merlin, “I am old, and the events we set in motion this night may not come into their full flower for another generation. And when that time comes, I shall be gone [...] And as you brought Morgaine here, so I brought Kevin the Bard, so that there may be one younger than myself to follow what may happen when I am gone.”⁷⁴

L’objectif avoué de Taliesin, le premier Merlin est de faire de Kevin son élève pour qu’il devienne le Merlin à sa place. Ils passeront en effet un assez long temps ensemble, le premier formant le deuxième, avant que Taliesin ne devienne véritablement trop vieux et ne passe le flambeau. Nous nous retrouvons face à une situation inédite, l’un des avatars de Merlin formant le second. Les relations de l’un avec l’autre ne sont pas véritablement développées dans le roman : tout se passe comme s’il n’y avait en réalité qu’un seul Merlin, qui se dédoublait en deux figures. Ils ont néanmoins quelques différences : alors que Taliesin est réputé pour sa grande sagesse et sa gentillesse, Kevin, lui, est surtout qualifié par sa faiblesse physique – il est infirme – et par sa grande naïveté lorsqu’il s’agit des femmes.

S’ils sont tous les deux les conseillers d’Arthur, ils ne parviennent pas à prendre suffisamment d’ascendant sur lui pour véritablement devenir ses maîtres, excepté lorsqu’il est encore enfant et que Taliesin veille à ce qu’il lui soit enseigné ce qu’il doit savoir, par son père adoptif Ectorius, et ensuite par le petit peuple (*little people*). Il garde un certain ascendant sur lui, suffisamment pour pouvoir le

⁷⁴Marion Zimmer Bradley, *op.cit.* p. 188

conduire à la cérémonie du *kingsmaking* où le roi est marié avec la terre, une cérémonie pourtant réprouvée par les chrétiens, où Arthur et Morgane seront unis à leur insu :

“He will meet the Mother when he is triumphant,” she said, “and from her hand he will take the sword of victory. But first he must prove his own, and must meet first with the Maiden Huntress...” A flicker of a smile crossed her face. “And no matter what happens after that,” she said, “we will take no such chance as we did with Uther and Igraine. We shall make certain of the royal blood, whatever comes of it later.”⁷⁵

Viviane, qui prononce ces mots, et Merlin, choisissent donc de pousser le frère et la sœur dans les bras l’un de l’autre, ignorant que les conséquences de ce choix seront la fuite de Morgane du royaume d’Avalon, la naissance de Mordred qui provoquera la chute du royaume, et indirectement la perte d’influence de l’ancienne religion – et donc de Merlin – sur Arthur.

Le roi s’entoure en effet, dès sa montée sur le trône, de deux conseillers, Merlin et l’évêque Patricius – un fanatique chrétien. Ce dernier n’a de cesse de miner l’influence de l’ancienne religion et de Merlin sur Arthur, aidé en cela par la reine Guenièvre, elle aussi bien souvent présentée comme une chrétienne fanatique. La première fois où ils tentent de détrôner Merlin comme maître et conseiller d’Arthur est très symbolique : après une fausse couche dont elle est certaine qu’elle a été provoquée par la présence de Kevin, Guenièvre persuade le roi qu’il s’agit d’une punition divine parce qu’il accorde encore trop d’importance à la religion païenne et réussit à lui faire mettre de côté la bannière de Pendragon – un dragon crachant du feu, comme la bannière à laquelle Merlin donne vie dans les textes médiévaux – pour la remplacer par une image de la Vierge. Cette modification précède la perte d’influence de Merlin au profit de l’évêque Patricius et de l’ancienne religion au profit de la nouvelle.

La seconde fois où Guenièvre parvient à saper l’influence de l’ancienne religion a des conséquences autrement plus graves : enfin mise au fait de l’inceste qu’a commis Arthur avec Morgane, elle lui demande d’avouer ce péché aux prêtres et de faire pénitence. La connaissance que Patricius a désormais de cet inceste place définitivement Arthur dans les mains des prêtres, comme Morgane le sait très bien : “Gwenhwyfar would give him no peace until he had given himself into the hands of the priests. And what of his vow to Avalon? And yet if it should be Gwydion’s fate that one day he should sit on his father’s throne, if *that* was what the Merlin planned... no man could escape fate”⁷⁶.

Les deux Merlins de Marion Zimmer Bradley perdent donc toute influence sur Arthur au fur et à mesure du roman, ce qui conduira à la colère d’Avalon envers lui. Kevin parvient néanmoins, en devenant lui-même chrétien, à conserver son rôle de conseiller d’Arthur, ce qui lui permettra

⁷⁵ *Ibid.* p. 164

⁷⁶ *Ibid.* p. 555

d'amener les trois objets sacrés du culte de l'ancienne religion lors de la messe de la Pentecôte, il n'a toutefois pas le rôle du professeur d'Arthur.

La plupart des relations entre Merlin et ses élèves masculins sont, dans la littérature contemporaine, les images des échecs successifs de l'enchanteur, que ce soit dans l'œuvre de Michel Rio, de René Barjavel ou chez Marion Zimmer Bradley. La seule réussite de Merlin est visible dans *L'Enchanteur* de René Barjavel, et c'est l'éducation de Galaad. La littérature médiévale, en revanche, ne fait pas des hommes les élèves privilégiés de Merlin, et ils ont surtout un rôle narratif important : Blaise devient la justification pour la connaissance que l'on a de la légende, Arthur est l'élément à partir duquel s'articule la quête du Graal.

Nous l'avons vu, les relations de Merlin avec ses élèves sont, le plus souvent, placées sous le signe de la déception. Que ce soit la malédiction de ses amours – que René Barjavel est le seul à supprimer – les relations au mieux distantes avec ses filles dans la littérature contemporaines ou les formations successives d'élèves masculins qui ne conduisent qu'à des échecs, la caractéristique principale des relations de Merlin avec ses élèves semble être la difficulté de Merlin à avoir des contacts normaux avec les autres êtres humains. Cela pose, de nouveau, la question de l'humanité du vieux sage. Cependant, si sur le plan affectif ses relations échouent souvent, il parvient cependant à transmettre des connaissances. Les caractéristiques de celles-ci nous en disent beaucoup sur la transmission du savoir, mais il est important également de comprendre de quel savoir il est question, et comment celui-ci est transmis aux élèves de Merlin.

2. La diversité des savoirs et des apprentissages

C'est une tâche ardue, lorsque l'on étudie deux époques aussi différentes que le Moyen-Âge et le XX^e siècle, que de réaliser une définition complète et exhaustive des types de savoirs transmis par Merlin à ses élèves, d'autant plus que, nous allons le voir, ces connaissances sont nombreuses et variées, et que, même lorsqu'ils ont vécu à la même époque, les auteurs ont des visions très différentes des savoirs transmis par Merlin. Compte-tenu de tous les paramètres qui entrent en compte, il est impossible de proposer une définition qui soit totalement satisfaisante, ou des catégories dans lesquelles placer les savoirs qui ne soient pas plus ou moins artificielles. Je m'emploierai néanmoins à définir les concepts importants pour saisir les spécificités des savoirs transmis par Merlin dans les textes de notre corpus et la manière dont ils sont transmis.

a) Définition de la magie

L'association d'idées la plus fréquente, à notre époque, lorsque l'on évoque le nom de Merlin est celle qui le rapproche de la magie, et c'est en effet l'un des savoirs qu'il transmet à ses élèves, mais si chacun d'entre nous connaît le mot « magie », si nous savons tous ce qu'il signifie, ou au moins pensons tous avoir des exemples de ce qui est magique et de ce qui ne l'est pas, la définition de ce savoir n'est pourtant pas si évidente. Le dictionnaire de l'Académie Française définit la magie comme un « Art qui est censé donner le pouvoir de faire intervenir des puissances occultes afin de modifier le cours de la nature ou d'agir sur la destinée des hommes⁷⁷. » tandis que le Littré la définit comme un « Art prétendu de produire des effets contre l'ordre de la nature⁷⁸. » et que le Larousse parle plutôt d'un « Ensemble des pratiques visant à s'assurer la maîtrise de forces invisibles, immanentes à la nature ou surnaturelles⁷⁹, et à les faire servir aux fins que l'on se propose, sorcellerie⁸⁰. »

Si les deux premières définitions peuvent assez facilement être recoupées entre elles, notamment par l'idée qu'il s'agit d'agir contre le cours naturel des choses, la définition du Larousse, elle, prend en compte les « puissances occultes » évoquées par l'Académie Française, mais ne reprend pas du tout l'idée d'aller contre le cours de la nature. Nous le voyons avec ces trois définitions différentes, définir la magie à notre époque est assez complexe et fait appel à beaucoup de subjectivité, avec le champ lexical du doute que nous retrouvons – excepté pour la définition du Larousse⁸¹ – : « censé » ; « prétendu » , ce qui est compréhensible puisque la magie est considérée comme faisant partie du domaine de l'irréel. Selon la perspective adoptée – qu'elle soit du point de vue de la science, de la littérature ou des croyances – la définition de la magie n'est jamais consensuelle. Par exemple dans le domaine de la littérature *fantasy* il y a autant de différentes pratiques de la magie que d'auteurs, ce qui en implique différentes définitions, allant de sortilèges en latin lancés à l'aide d'une baguette magique dans *Harry Potter* de J.K. Rowling jusqu'au dessin mental transposé dans la réalité pour Pierre Bottero en passant par l'utilisation de runes et de forces telluriques chez Erik L'Homme. Jean Servier, dans *La Magie*, cherche à donner une définition scientifique et plus consensuelle de la magie en disant que :

Selon les Anciens mais, semble-t-il selon les « Modernes » et probablement jusqu'à ces temps qui sont les nôtres, la magie serait un ensemble de pratiques ayant pour but de modifier l'ordre prévu,

⁷⁷« MAGIE » in Académie Française. *Dictionnaire de l'académie française, Tome 2 Eoc-Map (9e édition)*. Paris : A. Fayard : Imprimerie nationale, 2000, p. 568

⁷⁸« MAGIE » in (coll.) *Le nouveau Littré : édition augmentée du Petit Littré*. Paris : Garnier, 2004, p. 802

⁷⁹« On entendra par *surnaturel* une capacité ou un moyen qui « ne s'explique pas par les lois naturelles connues »

(Dictionnaires Le Robert, *Le Robert illustré d'aujourd'hui*. Paris : Editions du Club France Loisirs, Paris, 1996, p. 1376

⁸⁰(coll.) *Le petit Larousse illustré*. Paris : Larousse, 2013, p. 684

⁸¹Qui paraît plus objective mais nécessiterait plus d'éclaircissements...

habituel des choses, d'obtenir des miracles que le suppliant ou l'opérant ne peut pas demander par les actes religieux, propres à sa culture à un moment donné de son histoire⁸².

Cette définition en elle-même prend beaucoup de précautions – avec le terme « probablement » utilisé pour marquer un certain doute vis-à-vis d'une définition qui pourrait faire l'unanimité – mais semble toutefois nous permettre de nous rapprocher de la définition la plus objective possible, qui varie malheureusement selon que l'on se place dans l'étude des pratiques magiques dans l'Histoire de notre monde ou dans l'étude de la littérature qui peut inventer une magie opérante sans se préoccuper des limitations physiques de notre monde. Pour en donner une définition que j'espère la plus large et objective possible, qui pourrait rassembler le plus de cas, je partirais de ces bases pour établir que *la magie, dans les textes modernes, est un art visant à accomplir sa volonté par le biais de capacités ou de moyens surnaturels.*

Cette définition nous permet de mieux comprendre le concept auquel réfèrent les auteurs modernes lorsque la magie est employée ou mentionnée dans leurs textes. Elle a également l'avantage de fonctionner malgré le fait que les magies utilisées par leurs personnages soient très différentes les unes des autres : dans *L'Enchanteur* de René Barjavel, la magie est convoquée par certains gestes et mots dans une langue étrange et dépend de règles strictes tandis que Marion Zimmer Bradley, dans *The Mists of Avalon*, est moins claire sur les gestes qu'accomplissent ses personnages lorsqu'ils font de la magie, mais ils dépendent tous de rituels religieux et d'une intervention de la Grande Déesse. Quant à Michel Rio, son œuvre étant nettement plus ancrée dans la réalité, ses personnages n'invoquent pas la magie, excepté Viviane qui semble l'invoquer elle aussi par une prière, mais qui a plus à voir avec la superstition qu'avec la magie, puisque ses effets sur le réel sont très discutables. Nous pouvons également établir sous forme d'un tableau les différences essentielles à propos de la magie dans les œuvres modernes, qui dépendent principalement de la réalité ou non de la magie dans le monde du récit, de ses conditions d'utilisation et des moyens utilisés, ce qui nous permettra d'affiner notre compréhension de ce savoir-là.

	René Barjavel, <i>L'Enchanteur</i>	Marion Zimmer Bradley, <i>The Mists of Avalon</i>	Michel Rio, <i>Merlin</i>
Mise en doute de la magie	Réalité indiscutable	Magie parfois rationalisée mais le plus souvent admise	Magie vue comme une superstition qui ne fonctionne pas

⁸²Jean Servier, *La Magie*. Paris : Presses Universitaires de France, collection Que sais-je ?, 1993, p. 9-10

Conditions d'utilisation	- Pouvoirs transmis par le sang - Exigence de virginité - Apprentissage des mots et gestes invoquant les pouvoirs	- Pour la vision du passé/présent/avenir, nécessité du « Sight » - Savoir appris par l'ancienne religion et accord de la Déesse	- Connaissances de « la science ambiguë de Cardeu imprégnée de la superstition des anciens druides ⁸³ »
Moyens d'invocation	- Langue ancienne dédiée à la magie - Gestes associés	- Rituels magiques précis et appris, souvent à l'aide d'objets - Gestes associés	- Incantation - Prière au dieu Ogmios

Nous voyons que les œuvres, malgré leurs différences, ont de nombreuses ressemblances dans leur manière de traiter la magie, par exemple on retrouve souvent la nécessité d'associer les paroles aux gestes, un aspect d'invocation divine (même l'exigence de virginité dans *L'Enchanteur* est reliée à une volonté divine) et surtout la nécessité d'un apprentissage plus ou moins poussé. Ces trois conditions semblent au cœur même de la notion de magie, qui nécessite que le magicien se distingue des autres humains, par la virginité par exemple, un savoir secret transmis par un autre connaisseur et un emploi différent du langage – un emploi en tant qu'acte performatif et parfois presque religieux, comme le rappelle Barjavel : « il ne lui donna pas la clé universelle, le mot de trois lettres qui est au commencement de chaque chose, le premier Verbe qui servit à la Création, et qui lui aurait permis de faire dès maintenant tout ce qu'elle aurait voulu⁸⁴. »

Malgré les différences de traitement de la magie, l'usage qui en est fait au XXe siècle garde une certaine cohérence interne qui correspond à l'ensemble des définitions données.

En ce qui concerne le XIII^e siècle, la définition est bien plus complexe, pour la simple raison que le terme n'était pas encore utilisé à l'époque. En effet, comme l'explique le *Dictionnaire historique de la langue française* : « MAGIE n.f. est un emprunt (1535) au latin *magia*, du grec *mageia* “religion des mages perses” et “sorcellerie”⁸⁵ ». Comme le terme de « magie » n'existait pas au XIIIe siècle, il nous reste à observer les termes utilisés dans nos textes en référence à un concept similaire. Dans *Les Premiers faits du roi Arthur*, on relève *yngremance*⁸⁶/*nigremance*⁸⁷ ainsi qu'« *enchantement* » à de

⁸³Michel Rio, *Merlin. op.cit.* p. 123. Il est à noter que cette colonne reflète la tentative d'acte magique de Viviane, et non la réalité de l'acte puisque la magie est considérée comme une simple superstition dans le récit. Contrairement aux deux autres, le résultat obtenu n'est donc pas la conséquence d'un acte magique, mais de ce que cette tentative éveille chez Merlin qui est témoin de la scène.

⁸⁴René Barjavel, *op.cit.* p. 84

⁸⁵Alain Rey (dir.). *Dictionnaire historique de la langue française. Tome 2 : Fo-Pr.* Paris : Le Robert, 2012, p. 1965

⁸⁶*Les Premiers Faits du roi Arthur* [XIII^e s.] in POIRION, Daniel (éd. sc.). *op.cit.* p. 858, 1055, 1162

⁸⁷*Ibid.* p. 1560

très nombreuses reprises⁸⁸ mais aussi « *art*⁸⁹ » ; « *mestier*⁹⁰ » ; « *gix*⁹¹ » ; « *conjurement*⁹² » ainsi qu'un grand nombre de termes liés à la transformation tels que : « *semblance*⁹³ » ; « *mue*⁹⁴ » ou encore « *guise*⁹⁵ ». Il y a également de nombreux termes liés à la divination ; et de nombreuses actions font appel à la magie sans la nommer. Enfin, on relève également que, dans le cadre de l'apprentissage de Morgane, le terme « *astrenomie*⁹⁶ » est très lié au concept de magie, mais nous y reviendrons dans la prochaine partie. De même, dans *La Suite du Roman de Merlin*, on trouve la plupart du temps « *enchantement*⁹⁷ » mais aussi « *la scienche d'ingromancie et l'art*⁹⁸ » ; « *art d'ingromanchie*⁹⁹ » ou plus simplement « *ingromanchie*¹⁰⁰ » ; « *conjurement*¹⁰¹ » qui revient également assez fréquemment. Nous trouvons également une fois « *faerie*¹⁰² » et enfin « *charroies*¹⁰³ ». Comme pour les *Premiers faits du Roi Arthur*, il y a également de nombreux termes plus spécifiquement liés à la métamorphose tels que : « *semblance*¹⁰⁴ » ; « *mué*¹⁰⁵ » et enfin « *atorné*¹⁰⁶ ». Nous remarquons qu'entre ces deux ouvrages, c'est le premier qui fait le plus de place aux manifestations magiques, notamment lorsqu'il s'agit des actes magiques de Merlin ou de ses élèves, tandis que le second a plus tendance à les rationaliser (par exemple dans les *Premiers faits du Roi Arthur*, Merlin est capable de faire apparaître un château par magie, tandis que dans le second, pour faire le château de Viviane, il fait venir des charpentiers et des maçons). Dans le *Lancelot en prose*¹⁰⁷, on trouve aussi « *enchantement*¹⁰⁸ »

⁸⁸*Ibid.* p. 1095, 1124, 1142, 1153, 1179, 1229, 1230, 1521, 1522, 1523, 1524, 1560, 1630, 1632, 1652, 1655 (enchantement et dérivés du verbe enchanter)

⁸⁹*Ibid.* p. 858 (« *art d'yngrance* »), 1048, 1143, 1253, 1559, 1631, 1655

⁹⁰*Ibid.* p. 1058

⁹¹*Ibid.* p. 821, 1058, 1059, 1061, 1062, 1143, 1153

⁹²*Ibid.* p. 1143, 1518, 1520, 1560

⁹³*Ibid.* p. 988, 1014, 1048, 1052, 1057, 1558

⁹⁴*Ibid.* p. 858, 1014, 1229, 1519

⁹⁵*Ibid.* p. 1014, 1165, 1541

⁹⁶*Ibid.* « *d'astrenomie et d'ingrance* » p. 1162 et 1358

⁹⁷ *La Suite du Roman de Merlin [XIII^e] Edition critique par Gilles Roussineau. Genève ; Droz, 2006 op.cit.* p. 19,20, 23, 48, 49, 51, 54, 71, 110, 118, 119, 120, 124, 153, 193, 194, 195, 196, 217, 277, 278, 288, 289, 293, 294, 295, 296, 316, 318, 327, 329, 331, 334, 335, 336, 346, 347, 350, 360, 361, 362, 363, 365, 366, 387, 388, 455, 456, 457, 459, 475, 482, 483, 485, 486, 491, 494, 495, 506, 554, 559, 561 (où l'on trouve « *enchantement* » et les dérivés du verbe « *enchanter* » ainsi que, plus rarement « *enchanteor* » et « *desanchanter* »)

⁹⁸*Ibid.* p. 120

⁹⁹*Ibid.* p. 120

¹⁰⁰*Ibid.* p. 278, 365, 475, 486

¹⁰¹*Ibid.* p. 293, 294, 335, 336

¹⁰²*Ibid.* p. 506

¹⁰³*Ibid.* p. 20

¹⁰⁴*Ibid.* p. 7, 11, 17, 88, 87,

¹⁰⁵*Ibid.* p. 17, 361, 362

¹⁰⁶*Ibid.* p. 285, 361, 388

¹⁰⁷ Etant donné la longueur de cet ouvrage si nous le prenions en entier, nous n'avons ici relevé que le vocabulaire du premier et une partie de celui des passages du quatrième tome qui nous intéressaient plus particulièrement pour notre étude.

¹⁰⁸ *Lancelot du Lac* [début XIII^e], présenté, traduit et annoté par François MOSES d'après l'édition d'Elspeth KENNEDY. Tome 1. Paris : Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, collection Lettres gothiques, 1991, p. 90, 98, 208, 216, 432, 504, 514, 516, 530, 548, 578, 660, 662, 664, 882

fréquemment associé à « *carnins*¹⁰⁹ » dans le tome 4, « *conjurement*¹¹⁰ » et « *nigromance*¹¹¹ » mais, plus étonnant, on trouve également la périphrase « *la [sa]pience que des deiabes puet descendre*¹¹² » et « *tote perverse science*¹¹³ ».

Ces dernières occurrences pour parler du concept de magie nous permettent d'établir un lien fort entre la magie et la science au Moyen-Âge, qui peut être confirmé par le fait que, dans *Les premiers faits du roi Arthur*, le grand savoir de Morgane est mis en évidence et « *l'astrenomie* » est souvent citée, de même que les connaissances de Viviane sont mises en avant, et que la *Suite du Roman de Merlin* parle de la « *scienche d'ingromancie* ». Les liens entre la *nigremance* et l'astronomie sont ainsi souvent soulignés, de même que les liens entre la science et la *nigremance*, mais en dehors de les mentionner ensemble, les romans de notre corpus sont loin d'explicitier ce lien qui semble exister, ni la définition précise qu'ils emploient pour l'un ou l'autre des termes. Selon les auteurs et les époques du Moyen-Âge, en effet, la magie n'avait pas le même statut, selon Jean-Patrice Boudet, qui explique que :

le latin *magica* [...] est le plus souvent employé avec un sens restrictif et négatif dans l'Occident chrétien. À l'instar de saint Augustin et d'Isidore de Séville, la plupart des clercs médiévaux rejettent les « artifices des arts magiques » comme des « superstitions », comme des pratiques issues du paganisme et contraires à la foi chrétienne¹¹⁴.

Cependant, il souligne que, malgré ce sens négatif, certains auteurs établissent des liens très étroits entre la *nigremance*, l'astronomie et les arts libéraux en général. Il donne les exemples de la *Disciplina clericalis* de Pierre Alphonse qui inclue la *nigremance* aux sept arts libéraux, de Jean de Séville ayant traduit un texte de Thebit ben Corat « dans lequel la « science des images » est considérée comme le sommet du savoir astronomico-astrologique » et plusieurs autres exemples encore¹¹⁵ qui nous poussent à penser que la magie a, pour une partie des auteurs de l'époque au moins, sa place parmi les sciences, voire même une place de choix. Ce n'est donc pas un fait uniquement propre à la littérature arthurienne, et cela nous incite à réfléchir sur la nature du lien entre science et magie au Moyen-Âge.

¹⁰⁹*Lancelot du Lac [début XIII^e] Tome IV : Le val des amants infidèles*. Edité par LEPAGE, Yvan G., traduit par OLLIER, Marie-Louise. Paris : Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, collection Lettres gothiques, 2002, p. 302, 398

¹¹⁰*Lancelot du Lac*, tome 1, *op.cit.* p. 96

¹¹¹*Ibid.* p. 90 « *sapience* » serait à traduire par « sagesse », selon Frédéric Godefroy, *Complément du dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle*, tome 10. Paris : Kraus reprint LTD, 1965. [en ligne] <http://micmap.org/dicfro/page/complement-godefroy>, p. 628

¹¹²*Ibid.* p. 90

¹¹³*Ibid.* p. 94

¹¹⁴Jean-Patrice Boudet. *Entre science et nigromance : astrologie, divination et magie dans l'Occident médiéval (XI^e-XV^e siècle)*. Paris : Publications de la Sorbonne, 2006, p. 119-120

¹¹⁵*Ibid.* p. 125-129 pour la totalité des exemples

b) Le triangle magie/science/religion

De nombreux chercheurs ont déjà souligné le lien très étroit qui unissait, au Moyen-Âge, la magie et la science. Michel Stanesco explique par exemple que : « L'idée de rationalisation appliquée à la littérature du Moyen Âge une grille conceptuelle caractéristique du XIXe siècle : elle oppose arbitrairement « magie » et « science », alors que ces deux termes restèrent longtemps connexes¹¹⁶. » A travers les exemples que nous avons cités plus haut, nous voyons bien qu'il semble effectivement exister un lien très fort entre la science et la magie au Moyen-Âge, au point qu'il soit parfaitement admis de la désigner par la proposition « *scienche d'ingromancie* ». En effet, Michel Stanesco ajoute à sa réflexion que : « il est à remarquer que le caractère de *scientia* de la nigromance n'est pas en doute ; ce qu'on lui reproche n'est que son illégitimité¹¹⁷. » La nigromance serait donc bien considérée comme une science, mais l'une de celles que les conventions et la morale chrétienne interdisent de suivre.

Nous pouvons également suivre l'exemple de nombreux autres chercheurs, qui ajoutent au duo science/magie un nouvel élément, la religion, formant ainsi un triptyque à la relation très étroite. Ainsi, Graziella Federico-Vescovini explique que : « La magie a toujours eu des limites incertaines et le triangle magie-religion-science a paru inévitable. On a remarqué, chez les auteurs étudiés, la coïncidence entre les thèmes magiques et des problèmes métaphysiques, religieux, naturels ou physiques, cosmologiques et logiques, voire moraux¹¹⁸. », et précise également que « la magie a [...] comme terme de référence la science : elle concerne des savoirs et des expériences, des croyances et des vérités et, par conséquent, le surnaturel et donc la religion¹¹⁹. ». La compréhension de la magie serait donc, au Moyen-Âge, indissociable de celle de la science et de la religion. Richard Kieckhefer va plus loin en distinguant, dans chacune des deux branches de la magie reconnues au Moyen-Âge (magie « naturelle » et « démonique »), la science ou la religion qui les inspire :

Broadly speaking, intellectuals in medieval Europe recognized two forms of magic : natural and demonic. Natural magic was not distinct from science, but rather a branch of science. It was the science that dealt with « occult virtues » (or hidden powers) within nature. Demonic magic was not distinct from religion, but rather a perversion of religion. It was religion that turned away from God and toward demons for their help in human affairs¹²⁰.

Ainsi, pour lui, la magie naturelle serait une branche dérivée de la science, tandis que la magie démonique serait une branche dérivée de la religion (d'une « perversion de la religion »). Il pourrait

¹¹⁶Michel Stanesco. *D'armes et d'amours : études de littérature arthurienne*. Orléans : Paradigme, 2002, p. 279

¹¹⁷Michel Stanesco, *op.cit.* p. 269

¹¹⁸Graziella Federici Vescovini. *Le Moyen Âge magique : la magie entre religion et science aux XIII^e et XIV^e siècles*, p. 19. On remarque d'ailleurs que même le titre de son ouvrage suggère le lien qui unit ces trois notions.

¹¹⁹*Ibid.* p. 21

¹²⁰Kieckhefer, Richard. *Magic in the Middle Ages*. Cambridge ; New York ; Melbourne : Cambridge University Press, 1990, p. 9

être intéressant d'essayer d'observer, à travers les différences entre les deux élèves originelles de Merlin, Morgane et Viviane, ces différences, en postulant que la première ait hérité de la magie démonique, et donc de la religion pervertie, et que la seconde ait hérité de la magie naturelle et donc de la science, malheureusement cette distinction, bien qu'elle soit cohérente à la fois avec les personnages et avec notre distinction moderne entre magie blanche et magie noire, n'est fondée dans aucun texte, la frontière entre ces deux magies démonique et naturelle étant très mince.

Dans tous les cas, comme nous l'avons vu à travers le vocabulaire lié à la magie dans les textes médiévaux de notre corpus, la science et la magie sont fréquemment associées. Le personnage de Merlin lui-même trahit cette proximité : ses liens à la fois avec la religion et la science sont souvent mis en avant, par exemple dans le premier passage du *Lancelot* où il apparaît : « Et tot fu establi au tans Merlins, la prophete as Anglois, qui sot la [sa]pience que des deiabes puet descendre. Por ce fu il tant redotez de Bretons et tant honorez que tuit l'apeloient la sainte prophete, et tote la menue gent lor deu¹²¹. » . Nous voyons dans ce passage que Merlin est considéré comme un prophète à cause de sa science, qui est une connaissance magique autant que scientifique, et que certains le considèrent même comme un dieu. On retrouve ce lien entre science et magie avec ses élèves et leur rapport à la connaissance. En effet, les arts libéraux apparaissent dès le Moyen-Âge comme fortement liés à la magie, à travers le personnage de Viviane dans *Les Premiers faits du roi Arthur*, où elle est capable d'écrire et de comprendre la magie grâce aux arts libéraux : lors de sa première rencontre avec Merlin, ses connaissances des lettres sont soulignées : « Et je vous dirai de mes gix, fait Merlins, et vous les metrés en escrit, car autresi savés vous assés de letres¹²². » : c'est une construction que l'on trouve également dans le *Lancelot* : « Cil li anseigna et l'un et l'autre ; et ele escrist les paroles en parchemin, car ele savoit assez de letres¹²³. » : les connaissances des lettres semblent donc indispensables pour l'apprentissage de la magie, mais, plus loin dans *Les Premiers faits du Roi Arthur*, c'est la connaissance de Viviane en matière d'arts libéraux en général qui apparaît comme un nécessité pour l'apprentissage de la magie : « Et cele les retint bien et le mist tout en escrit, come cele qui molt estoit bone clergesse des .VII. ars¹²⁴. » : ce passage évoque d'autres phrases appliquées à Viviane ou à Morgane, où l'on retrouve le lien clair entre la clergie et la magie, et permet de renforcer le lien entre les arts libéraux et la magie dans le roman. En effet, les liens de Viviane avec la science sont également mises en avant par le complément « conme cele qui bien estoit endouctrinee de la clergie¹²⁵ » et c'est également le cas de Morgane, dont les grandes connaissances sont souvent soulignées, ce qui lui permet de

¹²¹Lancelot du Lac, *op.cit.* p. 90

¹²²Les Premiers faits du Roi Arthur, *op.cit.* p. 1061

¹²³Lancelot du Lac, *op.cit.* p. 96

¹²⁴Les Premiers faits du Roi Arthur, *op.cit.* p. 1630

¹²⁵*Ibid.* p. 1560

comprendre les enseignements de Merlin. Par exemple dans *Les Premiers faits du Roi Arthur*, le complément « qui molt estoit bone clergesse¹²⁶ » (l'on retrouve ici exactement la même construction que pour la phrase sur Viviane et les arts libéraux) est attaché par deux fois au personnage de Morgane la première fois où elle apparaît dans le récit. C'est implicitement sa science qui lui permet de rencontrer Merlin et d'apprendre ses connaissances :

Et en ce qu'il demourent en la vile s'acointa Morgain de Merlin qui molt estoit bone clergesse.
Et ele li fu si privee et tant li ala environ qu'ele sot qui il fu et que maintes merveilles li aprist
d'astrenomie et d'ingremance, et ele les detint molt bien¹²⁷.

Ici, le parallèle entre la magie et la science est souligné par le complément attribué à Morgane, que nous avons déjà souligné, et qui permet de créer un lien avec Merlin. Les connaissances qu'elle apprend de lui sont également à la frontière entre la magie et la science puisqu'il lui enseigne à la fois l'astronomie et la nigremance : la magie est donc considérée comme un savoir faisant partie du bagage scientifique et qui peut être enseigné à ce titre-là. Le lien entre le savoir scientifique de Morgane et la magie est encore plus mis en avant dans le *Merlin* de Robert de Boron :

Et après le mist en une maison de religion. Et cele aprist tant et si bien qu'ele aprist des ars, et si sot a merveille bien d'une art c'on apele astrenomie, ele en ouvra molt a tous jours et si resot molt de fusique. Et par cele clergie fu ele apelee Morgain la fee¹²⁸.

Le qualificatif de « fee », d'ordinaire qualifiant justement des femmes capables d'utiliser la magie, attribué à Morgane est, selon Robert de Boron, issu justement de ses connaissances scientifiques, plus particulièrement de sa maîtrise de l'astronomie et de la physique. Le lien entre la science et la magie est donc ici explicite jusqu'à la confusion.

Ces liens entre science, religion et magie n'existent clairement plus aujourd'hui. En effet, la magie et la religion sont plus souvent considérées aujourd'hui comme de la superstition tandis que la science, définie comme : « ensemble de connaissances, de travaux d'une valeur universelle, ayant pour objet l'étude des faits et des relations vérifiables, selon des méthodes déterminées¹²⁹ [...] » cherche à s'ancrer dans la réalité du monde, qu'elle prétend analyser et décrire sans la travestir. La magie et la religion, appartenant au domaine des croyances voire souvent, pour la magie, au domaine de l'imagination, sont donc totalement opposées à la science qui s'ancre dans la réalité. Cependant, dans les réécritures de la littérature arthurienne, des relations existent toujours entre la magie, la religion et la science : c'est bien le cas dans notre corpus, où chacun des romans modernes offre une vision du triangle magie-religion-science qui lui est propre, et où la magie a des liens plus ou moins étroits avec les deux autres pôles. Par exemple, chez René Barjavel, la magie est très liée avec la

¹²⁶*Ibid.* p. 1160, 1162

¹²⁷*Ibid.* p. 1162

¹²⁸Robert de Boron, *Merlin*, *op.cit.* p. 740

¹²⁹Dictionnaires Le Robert, *Le Robert illustré d'aujourd'hui*, *op.cit.* p. 1304

religion : les pouvoirs magiques accordés à Merlin et à Viviane sont soumis à la condition, édictée par Dieu, qu'ils restent toujours vierges :

Il avait souvent demandé à Dieu de lui expliquer le pourquoi de ce paradoxe dont Viviane et lui-même souffraient tellement : s'Il avait fait l'homme et la femme différents et complémentaires, pourquoi était-ce un péché pour eux de se compléter ? Pourquoi avait-Il établi entre eux une telle attirance, s'ils devaient user leurs forces à y résister ? Pourquoi un homme ou une femme qui voulaient s'élever sur le plan spirituel devaient-ils sacrifier le plan sexuel ? La joie partagée était-elle condamnable ? La souffrance était-elle le comble de la vertu¹³⁰ ?

Ce passage montre le paradoxe dans lequel réside toute la tension narrative de l'histoire d'amour entre Merlin et Viviane dans le roman, et ce paradoxe naît justement de l'équilibre entre la magie et la religion. La science, en revanche, n'a pas d'importance dans le roman, qui n'a donc pas de prétention au réalisme. Il n'en va pas de même chez les deux autres auteurs : comme nous l'avons mis en évidence plus tôt dans notre tableau, Michel Rio et Marion Zimmer-Bradley sont plus du côté de la rationalisation. Michel Rio, sur notre triangle entre science, religion et magie, se situe du côté de la science, la magie n'étant que l'explication que les gens superstitieux donnent aux faits scientifiques. Marion Zimmer-Bradley, elle, se situe dans une perspective qui n'est pas sans rappeler celle des romans médiévaux : la magie, la religion et la science sont en effet très étroitement liés dans son roman, et, si tout a tendance à se rapprocher du pôle de la religion, les connaissances scientifiques et magiques résultent de l'apprentissage des prêtresses de la Grande Déesse :

How do you write of the making of a priestess ? [...] It was the small magics which came hardest, forcing the mind first to walk in unaccustomed paths. To call the fire and raise it at command, to call the mists, to bring rain – all these were simple, but to know when to bring rain or mist and when to leave it in the hands of the Gods, that was not so simple. Other lessons there where, at which my knowledge of the Sight helped me not at all : the herb lore, and the lore of healing¹³¹ [...]

Ce passage nous montre les liens qu'il existe dans *The Mists of Avalon* entre science, magie et religion : de l'apprentissage des prêtresses naissent les connaissances magiques, mais également des connaissances scientifiques : le savoir des herbes et les connaissances nécessaires pour soigner. C'est une démarche qui semble beaucoup se rapprocher de l'aspect triple de la magie au Moyen-Âge, où la totalité du monde étant considéré comme soumis au contrôle divin, la magie et la science ne sont que deux aspects d'un même savoir du monde.

Ces définitions préalables nous permettent de justifier de l'existence d'un type de savoir, transmis par Merlin à certaines de ses élèves, alliant à la fois magie, religion et science, et qui correspond à une vision du monde au Moyen-Âge dont les romans modernes ont, consciemment ou non, hérité. Mais la magie, la religion et la science ne sont pas les seuls savoirs que Merlin transmet, et nous devons également nous interroger sur ces connaissances-là.

¹³⁰René Barjavel, *L'Enchanteur*, *op.cit.* p. 190

¹³¹Marion Zimmer Bradley, *The Mists of Avalon*, *op.cit.* p. 136-137

c) Qualifier les autres savoirs transmis par Merlin

Nous avons isolé d'un côté les savoirs que l'on pourrait qualifier de connaissances du monde ou de savoirs de l'esprit mais il existe également, d'un autre côté, d'autres connaissances transmises par Merlin. Pour définir ces savoirs-là, il est plus simple de les opposer au triangle magie-religion-science : ces trois disciplines pourraient être considérées comme des disciplines concernant l'individu et essentiellement basées sur l'esprit, lui permettant de comprendre le monde et d'agir en solitaire. D'un autre côté, les autres savoirs transmis par Merlin dans notre corpus seraient plutôt des disciplines ayant trait à la société, essentiellement basées sur le corps, faites pour comprendre les interactions entre les humains et agir par rapport aux autres membres de la société. Nous parlons de l'enseignement de la chevalerie, de la politique, de la stratégie, qui est également transmis par Merlin à certains de ses élèves, et ce, dans tous les livres de notre corpus. Il ne serait pas judicieux de reprendre des exemples de tous les livres de notre corpus pour détailler point par point les savoirs enseignés, puisque nous en avons déjà parlé dans une partie précédente sur les autres élèves de Merlin. Cependant, je voudrais revenir ici, comme je l'ai fait pour la magie, sur la définition de la chevalerie, qui me paraît le seul savoir à nécessiter une définition claire.

Celle-ci comprend tout d'abord une formation militaire, formation qui n'est assumée par Merlin lui-même que dans le roman de René Barjavel où il apprend le combat à son élève Perceval :

- Perceval !... Tu te bas comme une chatte d'amour, la bouche ouverte et le ventre à l'air ! Ferme ta bouche ! Ou je vais l'emplier de fer ! Couvre ton ventre avec l'écu ! Baisse la tête ! Abrite-toi et fonce ! Plus vite ! Plus vite ! Je suis là devant toi, tu dois me pulvériser, m'envoyer de l'autre côté de la rivière ! [...]

A de tels moments, Perceval haïssait le maître qu'il avait trouvé exactement où Merlin le lui avait indiqué, et qui avait accepté de lui enseigner ce qu'il savait.

Ce maître était Merlin lui-même¹³².

Dans *L'Enchanteur*, à l'inverse de tous les autres romans de notre corpus, Merlin s'implique personnellement dans la formation militaire de ses élèves : il combat contre eux lui-même pour les former, prenant l'apparence d'un vieux chevalier et les formant par la pratique. Perceval n'est pas le seul avec lequel Merlin s'implique autant : il combat également une fois contre Arthur, pour lui donner une leçon, mais c'est le seul avec lequel il passe autant de temps à s'entraîner. Dans les autres romans, la formation militaire est assurée par d'autres : dans les romans médiévaux, elle est souvent passée sous silence, mais dans les romans de Michel Rio, l'apprentissage d'Arthur est assuré par son père adoptif Auctor, sous le regard vigilant de Merlin qui supervise la totalité de son enseignement. Mais la chevalerie est très loin de se limiter à la simple formation au combat, et ses valeurs sont enseignées un peu dans tous les livres par l'intermédiaire de Merlin. Selon sa définition, en effet, la

¹³²René Barjavel, *L'Enchanteur*, *op.cit.* p. 136

chevalerie est une « Institution féodale qui, au Moyen Âge, rassemblait les combattants à cheval, puis les nobles [...] L'Eglise, dans la seconde moitié du XI^e s., imposa les règles religieuses et morales du code chevaleresque : protection des pauvres, des orphelins et des veuves, loyauté, fidélité, vaillance¹³³. » Comme nous le voyons, loin d'être un simple rang ou une preuve de valeur militaire, la chevalerie représente surtout un certain nombre de valeurs morales et un code social, qui sont notamment mis en avant par Viviane dans le *Lancelot* dans un discours qu'elle fait, et qui dure près de six pages. Étant donné la longueur de ce discours, je ne le rappellerai pas ici en entier, mais j'en reprendrais une petite partie que j'estime essentielle pour cerner les valeurs et les vertus de la chevalerie :

« Au commencement, qant li ordres de chevalerie commança, fu devisé a celui qui voloit estre chevaliers et qui lo don en avoit par droiture d'eslection, qu'il fust cortois sanz vilenies, deboenneires sanz felenie, piteus vers les soffraiteus, et larges et appareilliez de secorre les besoigneus, prelz et appareilliez de confondre les robeors et les ocianz, droiz jugierres sanz amor et sanz haïne, et sanz amor d'aidier au tort por lo droit grever, et sanz haïne de nuire an droit por traire lo tort avant. Chevaliers ne doit por paor de mort nule chose faire o l'an puisse honte conoistre ne aparcevoir, ainz doit plus doter honteusse chose que mort sossfir¹³⁴. »

Nous voyons ici que ce sont les vertus sociales qui font le chevalier, sa force et son entraînement militaire n'étant que les moyens qu'il a pour faire respecter les valeurs qu'il représente. Ces valeurs sont transmises par Merlin dans les textes de notre corpus, où il prête sa sagesse notamment à Arthur, et son enseignement a essentiellement une valeur sociale. La chevalerie ne se limite donc pas à un savoir militaire, mais celui-ci est également transmis par Merlin et peut être divisé en des connaissances stratégiques de chef de guerre, que l'on retrouve à différents niveaux dans tous les romans du corpus, et en un savoir de combat, qui lui, comme nous l'avons dit, ne se trouve que dans *L'Enchanteur* de René Barjavel. William Blanc souligne, à propos du Perceval de Chrétien de Troyes, la complémentarité qui s'établit entre l'apprentissage des armes et celui des valeurs morales :

Mais cette intégration au sein de l'aristocratie guerrière se double d'une éducation morale qui implique de porter secours aux femmes, d'épargner les adversaires vaincus et de prier dans les églises (vers 1639-1672). La position dominante acquise par Perceval grâce à son adoubement est donc justifiée par un code moral qui le rend supérieur aux habitants des forêts (bergers, charbonniers, auxquels sont assimilés les Gallois), aux paysans et aux marchands qui sont souvent moqués dans les textes de Chrétien de Troyes¹³⁵.

Cette analyse peut également être répétée avec les textes de notre corpus, où l'apprentissage de la chevalerie compte à la fois le combat et les valeurs morales, ces dernières étant souvent essentielles et permettant de faire la différence entre le chevalier et ses ennemis, qui sont défaits justement parce qu'ils ne respectent pas ces valeurs. D'ailleurs, sur le modèle de Chrétien de Troyes, l'apprentissage de Perceval dans *L'Enchanteur* de René Barjavel est également doublé d'un apprentissage des valeurs

¹³³ (coll.) Le petit Larousse illustré. *op.cit.* p. 240

¹³⁴ *Lancelot* du Lac. *op.cit.* p. 401

¹³⁵ William Blanc. *Le roi Arthur, un mythe contemporain*. Paris : Libertalia, 2016, p. 37

morales. Ainsi, l'entraînement au combat que nous avons cité est immédiatement suivi d'autres conseils de Merlin :

« ... Même si ton adversaire est l'homme que tu hais le plus au monde, quand tu l'as jeté à terre, désarmé, ne l'achève pas. Il n'y a aucune gloire, seulement de la honte, à tuer un homme sans arme. Rends-lui son épée et recommence à te battre. [...] S'il se reconnaît vaincu, envoie-le avouer sa défaite et s'incliner devant celui qui t'aura fait chevalier, ou la dame que tu auras choisie¹³⁶... »

Les enseignements de Merlin dans cette catégorie ont tous un point commun : celui d'être caractérisés par les interactions sociales qui en sont le cœur. Au-delà de connaissances purement pratiques, ce sont des valeurs qui sont transmises et une manière de gouverner, ce que Michel Rio retransmet parfaitement à travers l'enseignement de Merlin à Arthur :

« A cause de cela, quoique grand, il n'est pas le roi qui convient au monde futur, ce qui précisément est ton destin. Un roi actif et songeur, car sans l'action le songe est creux, et sans le songe, frère de l'idéal, l'action est vaine. Un roi qui pourra susciter les passions sans jamais en éprouver lui-même, car dans passion il y a soumission, et un roi ne se soumet qu'à sa propre conscience. Pas aux sentiments. [...] La justice n'est pas un sentiment, mais une loi. Et le rôle du roi est de penser la loi, pour l'éternité¹³⁷. »

On retrouve dans le discours de Merlin les idées essentielles transmises par Viviane : le roi, tout comme le chevalier, ne doit pas être esclave des passions, et doit faire de la justice sa priorité absolue. Les savoirs qui sont transmis ici n'ont pas le but de permettre à l'élève de modeler le monde selon sa volonté, mais de lui donner sa place dans la société, d'en assumer les valeurs fondamentales et de les faire respecter à son tour. C'est la fonction primordiale donnée au roi qui est le symbole de la société et celui qui la maintient unie, comme l'explique Dominique Boutet :

Sans roi, la société cesse de fonctionner, car elle cesse d'être un organisme. Il en va de même lorsque le roi cesse d'accomplir sa tâche, rend une mauvaise justice ou refuse obstinément la paix ; là encore, si sa faute initiale est souvent une atteinte au pacte féodal, la suite des événements, au cours desquels sa figure continue le plus souvent de se détériorer, fait apparaître une faute beaucoup plus grave, qui est l'oubli des devoirs qu'il a envers son peuple, et qu'il sacrifie au seul assouvissement de sa haine ou de son orgueil¹³⁸ [...]

Nous l'avons en effet vu à plusieurs reprises : Arthur doit assumer sa fonction de roi et se conduire d'une manière exemplaire, sinon il signe le début d'une révolte ou la fin de son royaume – comme nous l'avons fait remarquer dans le cas de sa relation incestueuse avec sa sœur. Les enseignements de Merlin ont justement, dans tous les textes de notre corpus, pour but de lui apprendre à respecter cet équilibre et à prendre les meilleures décisions possibles. Nous passerons assez rapidement sur les devoirs d'un roi, et d'Arthur en particulier, d'une part parce que ce n'est pas notre sujet, et d'autre part parce que souvent les romans, médiévaux comme modernes, se passent de ces définitions : Dominique Boutet souligne à ce sujet que : « Pour [la littérature], avant toute chose, le roi est. Le

¹³⁶René Barjavel, *L'Enchanteur*, *op.cit.* p. 137

¹³⁷Michel Rio, *Merlin*, *op.cit.* p. 63-64

¹³⁸Dominique Boutet. *Charlemagne et Arthur : ou le roi imaginaire*. Paris. H. Champion, 1992, p. 155

poids de son existence rend moins sensibles les contradictions de son essence, dans la mesure où ce personnage est d'abord, dans les œuvres, au cœur d'une action¹³⁹. »

Nous avons pu voir que l'enseignement de Merlin vise, la plupart du temps, à éduquer tel ou tel élève à occuper la place que la société attend de lui, en lui enseignant les valeurs ou les connaissances qu'il doit apprendre. Ainsi, Merlin transmet avant tout une morale aux individus destinés à devenir des modèles dans leur monde, ce qui peut rappeler les paroles de Dominique Boutet et d'Armand Strubel qui, analysant la place de la politique dans les œuvres du corpus médiéval arthurien, expliquaient que : « la politique apparaît comme une sorte de forme supérieure de la morale individuelle, ce qui lui permet de s'insinuer sans heurt, subrepticement, dans un roman qui s'attache davantage, du point de vue dramatique, à la psychologie des individus qu'à l'évolution des sociétés¹⁴⁰. » Cependant, si nous avons compris pourquoi Merlin enseignait son savoir, et quels étaient les connaissances qu'il transmettait, il nous reste également à réfléchir sur la manière dont ses connaissances sont transmises.

d) La transmission du savoir

Nous l'avons vu, dans tous les romans et à toutes les époques, Merlin multiplie les élèves et leur transmet tous types de savoir. Selon les auteurs, le type de savoir ou l'élève, la manière dont ce savoir est transmis change beaucoup, mais il existe certaines méthodes qui restent communes, et certaines particularités dans l'enseignement de Merlin que nous allons développer ici.

Tout d'abord, il est important de noter la prépondérance de l'oral dans tous les textes du corpus. Merlin n'écrit pas, en tout cas, pas pour ses élèves : au Moyen-Âge, il n'y a que ses prophéties qu'il mette par écrit, par exemple la prédiction de la mort d'Arthur et de Gauvain, confiée à Morgane dans *La Suite du Roman de Merlin* :

Dedens la tombe mist elle un escrit qui estoit en une boïste d'ivoire, et dedens l'escrit estoit devisee la mort le roi Artus et chelui qui le dvoit occire, et s'i estoit la mort de Gavain et le non de chelui qui a mort le devoit metre. Et saichiés que elle ne savoit riens de l'escrit, car Merlins, qui jadis li ot baillié tant coume il repairoit entour li, li dist : « Gardés que vous en l'escrit ne vées, car bien sachiés que ja feme n'i regardera qui maintenant ne muire, car il n'est pas otroiié a feme que elle sace la mort ne del roi ne de Gavain devant qu'il soit avenu¹⁴¹. »

Ainsi, même lorsque Merlin confie un texte écrit à l'une de ses élèves, celle-ci est dans l'incapacité de le lire. Elle est ainsi la détentrice d'une prophétie sans en connaître la teneur. Merlin est également souvent montré en train de graver des pierres pour y noter une prophétie ou une autre, ce qui renforce l'idée qu'il écrit pour parler de l'avenir. Il transmet le reste de son savoir à l'oral, ce qui nous conduit

¹³⁹*Ibid.* p. 19

¹⁴⁰Dominique Boutet, Armand Strubel. *Littérature, politique et société dans la France du Moyen-Âge*. Paris : Presses Universitaires de France, 1979, p. 88

¹⁴¹*La Suite du Roman de Merlin, op.cit.* p. 365-366

à supposer qu'il existe une distinction profonde entre l'écrit, qu'il réserve aux prophéties, et l'oral, qu'il utilise pour transmettre ses enseignements. Philippe Walter soulignait à propos de la distinction qui s'opère entre la parole de Merlin et l'écrit de Blaise que cela pouvait être expliqué par l'héritage druidique de la figure de Merlin :

En outre, ce dédoublement entre Merlin qui parle et Blaise qui écrit peut aussi s'expliquer en tenant compte des réalités druidiques. Comme Merlin n'écrit jamais, il a besoin de Blaise pour mettre ses paroles par écrit. En fait, Merlin le druide est l'héritier de la méfiance druidique vis-à-vis de l'écriture. Les druides cherchaient d'abord et avant tout à cultiver la mémoire. Le scribe Blaise représente au contraire la civilisation de l'écriture introduite par le christianisme¹⁴².

Ainsi il s'opèrerait une distinction entre Merlin, figure mythique venant d'une longue tradition druidique qui transmet essentiellement son savoir par l'oral, et Blaise ainsi que les autres élèves, convertis en figures chrétiennes et donc n'ayant pas cette distance vis-à-vis de l'écriture. Mais il faut cependant prendre en compte un second facteur, que nous avons souligné plus tôt : il arrive à Merlin d'écrire lui-même ses prophéties, alors qu'il n'écrit pas par ailleurs. Cela pourrait alors avoir un lien avec la fonction assez paradoxale de l'écriture chez les druides, soulignée par Françoise Le Roux. Elle explique que les druides privilégient l'oral en raison d'une méfiance envers l'écriture, mais également parce que celle-ci est chargée de significations profondes et différentes de celles de l'oral :

Alors que l'écriture sert à la fixation d'un moment religieux et rend éternellement, statiquement durable les effets d'une formule, d'une mention funéraire, d'une obligation ou d'une malédiction, *defixio* ou *geis*, la pensée réelle, active, dynamique, évoluant comme la vie dont elle est la part la plus subtile, ne peut, ne doit pas se plier à de telles contingences [...] Un usage généralisé de l'écriture eût fixé dans le temps, à un certain moment du temps, eût donc tué en un certain sens ce qui devait ainsi vivre et revivre éternellement¹⁴³.

L'écriture serait donc chargée d'une puissance magique destinée à faire perdurer la parole dans le temps, raison pour laquelle Merlin l'emploierait pour noter ses prédictions et donc s'assurer qu'elles lui survivent et parviennent à leurs destinataires longtemps après son *enserrement*. L'oral, lui, serait chargé de la signification de l'instant présent, et destiné à transmettre un savoir vivant aux élèves de Merlin.

À l'époque moderne, cette distinction entre l'oral et l'écrit se perd car Merlin n'est plus jamais montré en train d'écrire, même dans le cas de Marion Zimmer Bradley où il reste l'un des connaisseurs privilégiés de l'avenir en tant que messenger des dieux. Cependant dans ce roman on ne voit jamais les personnages écrire, ce n'est donc pas forcément une caractéristique attribuée à Merlin seul.

L'enseignement dispensé par Merlin est donc essentiellement un savoir oral, que ses élèves peuvent toutefois mettre par écrit : c'est le cas dans *Les Premiers faits du roi Arthur* où le fait que Viviane mette par écrit les enseignements de Merlin est souvent souligné, comme lors de leur rencontre :

¹⁴²Philippe Walter, *Merlin ou le savoir du monde*, *op.cit.* p. 62

¹⁴³Françoise Le Roux. *Les druides*. Paris : Presses Universitaires de France, 1961, p. 126

Lors li aprist un gieu dont ele puis ouvra maintes fois, car il li aprist a faire venir une grant riviere la ou il li plaira et tant i demourast com il li plairoit, et d'autres gix assés dont ele escrit les mots em parchemin tel com il li devisa, et ele en savoit molt bien venir a chief¹⁴⁴.

Le passage du savoir de l'oral à l'écrit est donc un élément très important dans les romans médiévaux, où les élèves féminines de Merlin mettent par écrit ce qu'il leur apprend, tout comme Blaise qui a justement pour rôle d'écrire le savoir que Merlin lui transmet. Nous pourrions donc légitimement nous interroger sur le lien entre l'écriture de Blaise et celle de Viviane : Merlin insiste souvent pour que ses paroles soient mises par écrit alors que, paradoxalement, lui-même n'écrit pas. L'écriture, dans ce contexte, pourrait avoir deux buts : lorsque Blaise écrit ce que Merlin lui révèle du monde, cela pourrait avoir pour but de fixer ses paroles pour la postérité, de la même manière que Merlin grave ses prophéties dans la pierre pour qu'elles soient révélées aux personnes qui passeraient devant à l'avenir, comme il le fait sur l'île où sont morts Balain et Balaan dans *La Suite du Roman de Merlin*, où il réalise un grand nombre d'enchantements et où on le voit écrire pour la première fois :

Aprés fit el poing de l'espee lettres merveilleuses qui disoient : « Chis qui premiers essaiera ceste espee oster de chi premiers en sera navrés. » [...] Après escrit el perron mesmes unes autres lettres qui disoient « Ja ceste espee ne sera de chi ostee fors par la main le millour chevalier del monde ne ja nus ne s'en haatisse d'oster la s'il ne se sent au millour chevalier de tous, car il li meskerroit¹⁴⁵. »

Le but des écrits de Merlin est ici d'alerter les passants sur l'avenir et de préparer la quête du Graal. La valeur de l'écrit, pour Merlin, serait donc celle de pouvoir conserver ses prophéties après sa propre disparition et d'aiguiller les chevaliers sur ce qu'ils auront à faire.

Mais dans le cas de son enseignement, le fait qu'il demande à ses élèves d'écrire ses paroles peut également révéler deux niveaux de compréhension différentes : Merlin n'a pas besoin d'écrire son savoir, parce qu'il le comprend sans cela. Ses élèves en revanche n'ont pas accès au même niveau de compréhension et donc ont besoin d'écrire ce qu'il leur transmet pour le mémoriser.

Dans les autres cas, Merlin transmet son savoir la plupart du temps à l'aide de dialogues, ou parfois de débats : c'est rare entre Merlin et ses élèves féminines, en tout cas au Moyen-Âge, mais assez courant avec les hommes : nous avons déjà parlé des refus d'Arthur de se plier aux conseils de Merlin, mais il y a également une discussion entre Merlin et Guinebaut qui doit être soulignée dans *Les Premiers faits du roi Arthur* :

Et Guinebaus li Clers se traist avant et li demande de pluisors choses, car molt estoit fondés de haute clergie. Et Merlins li respondi de toutes les choses qu'il enquerroit Si dura assés le desputisons d'aus .II. Et Merlins li dist en la fin que pour noient se traveilleroit que quant il plus i chercheroit et plus i trouveroit. Et Merlins dist a ciaux qui entour lui estoient qu'il n'avoit onques mais nul clerc trouvé qui se hautement eust parlé a lui, neis Blaises qui estoit sages et sains hom ne le sot onques tant en cherchier qu'il ne li respondist bien a tout ce qu'il li demandoit¹⁴⁶.

¹⁴⁴*Les Premiers faits du roi Arthur, op.cit.* p. 1062-1063

¹⁴⁵*La Suite du Roman de Merlin, op.cit.* p. 196

¹⁴⁶*Ibid.* p. 819-820

Ce passage est assez difficile à classer. D'une part, Guinebaut adopte l'attitude de l'élève curieux en posant diverses questions à Merlin, attitude typique du mode d'enseignement privilégié au Moyen-Âge, issu du modèle du Christ enfant posant ses questions, comme le souligne Coleman Viola :

Or, la vérité, c'est le Christ : c'est lui-même qui nous invite à la recherche – « quaerite » - et qui en assure la réussite – « et invenietis » ainsi qu'Il nous en a montré aussi l'exemple lorsqu'Il posa des questions aux docteurs du Temple. Nous voilà ramenés aux fondements théologiques et christologiques du questionner établis par saint Augustin [...] le questionner trouve sa justification aussi bien dans la perspective d'une considération purement philosophique que dans celle de la sagesse personnifiée par le Christ¹⁴⁷.

L'attitude qu'a Guinebaut dans notre extrait relève donc de la curiosité et des questionnements dont le Christ est, au Moyen-Âge, le modèle. Cette attitude de l'apprenti curieux est présente dans la majeure partie des récits de notre corpus et cet exemple d'apprentissage fait donc, encore aujourd'hui – et chez nos auteurs tout du moins – la majorité. La série de questions de Guinebaut devrait donc être louable puisqu'elle relève de la meilleure manière d'apprendre le monde. Cependant, il y a un aspect presque compétitif dans ce dialogue, souligné par le commentaire de Merlin qui précise qu'il n'a pas pu répondre à tout ce qu'il lui demandait, et avoue lui-même son ignorance. Nous pourrions retrouver ici en partie la notion de l'élève qui dépasse le maître, non pas parce qu'il en sait plus que lui, mais parce qu'il pose des questions auxquelles le maître ne peut pas répondre, soit parce qu'elles sont trop pointues, soit parce qu'elles sont trop nombreuses. C'est peut-être pour garder intact le pouvoir de Merlin que Guinebaut n'a pas été repris dans les autres textes et qu'il ne prend pas d'importance dans *Les Premiers faits du roi Arthur*, car ce personnage pourrait détruire ce qui fait l'essence du personnage de Merlin, à savoir son omniscience.

Les débats sont plus fréquents à l'époque moderne, notamment chez Michel Rio où Morgane débat avec Merlin ou avec ses autres élèves, Arthur et Viviane, à plusieurs reprises, comme nous l'avions déjà dit. La fonction des débats chez Michel Rio semble à la fois être d'enseigner, comme c'est le cas dans la scène des *Premiers faits du roi Arthur* dont nous venons de parler, mais également de développer l'esprit critique des élèves, dont l'importance est capitale chez lui, et enfin de mettre en évidence les désaccords inconciliables, raison pour laquelle c'est Morgane, la seule élève qui n'adhère pas au code éthique de Merlin, qui débat avec tous les autres, affirmant elle-même son désaccord avec son maître :

- Pourquoi ? On peut être mauvais élève. Je le suis bien, moi. Merlin n'est jamais parvenu à m'apprendre l'amour de la justice qui fonde sa création et qui est une forme de l'amour de l'homme, ni la simple tolérance, ni même à étouffer en moi la haine [...] J'ai écouté ton discours introduisant la deuxième Table Ronde de Camelot, et, en le comparant à celui de Merlin à la première table de Carduel, j'ai trouvé que toi aussi tu étais mauvais élève¹⁴⁸.

¹⁴⁷ Coleman Viola, « Manières personnelles et impersonnelles d'aborder un problème : Saint Augustin et le XII^e siècle. Contribution à l'histoire de la "quaestio" » in *Les genres littéraires dans les sources théologiques et philosophiques médiévales*. Louvain-la Neuve : Institut d'études médiévales de l'Université Catholique de Louvain, 1982, p. 28

¹⁴⁸ Michel Rio, *Morgane*, op.cit. p. 66-67

Le débat qui s'ensuit entre Morgane et Arthur montre à la fois leurs différentes compréhensions du discours de Merlin, mais également leurs désaccords entre eux et avec lui. L'importance des débats, chez Michel Rio, découle justement de l'importance donnée à l'interprétation des élèves. Dans ce contexte, les dialogues leur servent à progresser mais aussi à affirmer leurs opinions, tout en mettant en évidence l'impossibilité de convaincre Morgane du bien-fondé de l'œuvre de Merlin.

Si l'enseignement de Merlin, dans toutes les œuvres, accorde une importance primordiale à l'oral, les romans de Michel Rio font cependant exception en un sens : ce sont les seuls où la parole de Merlin n'est pas souveraine, et où il se sert d'autres discours pour faire réfléchir ses élèves, surtout Morgane, en les encourageant à lire et à réfléchir sur les pensées des grands philosophes antiques. Il en cite ainsi un très grand nombre lorsqu'il lui présente son programme d'enseignement :

[...] nous aurons à étudier les sommes que constituent les *Eléments* d'Euclide et l'*Arithmetica* de Diophante, tous deux d'Alexandrie, ainsi que l'*Arénaire* d'Archimède de Syracuse [...] le traité *Des coniques* d'Apollonios de Perga, pour ne citer que les ouvrages majeurs. Et en ce qui concerne les fondements de la science, leurs débats ont été non seulement animés par Platon et Aristote d'Athènes, mais aussi par les pythagoriciens et par Héraclite d'Ephèse, Parménide d'Elée, Empédocle d'Agrigente ou Anaxagore de Clazomène¹⁴⁹.

Merlin s'appuie ainsi sur les ouvrages théoriques de différents philosophes – il en cite bien d'autres plus tard – pour construire son cours et sa réflexion. Dans un ouvrage tel que celui de Michel Rio qui cherche à mettre la science et la philosophie à l'honneur, il est en effet impensable que Merlin enseigne sans se baser sur d'autres autorités. L'importance qui est donnée au développement de la réflexion des élèves invite en effet à présenter différentes sources qui peuvent se contredire entre elles, ce qui permet alors à l'élève de choisir les courants qu'il souhaite cautionner ou non, en réfléchissant sur leurs différentes thèses, ce que Morgane réalise à la perfection lorsqu'elle présente à Merlin ses conclusions sur ses études : « J'ai examiné enfin et critiqué l'atomisme de Leucippe de Milet et surtout de Démocrite d'Abdère¹⁵⁰ » ; « postulat logique et affirmé avec raison par Anaxagore de Clazomène ou Parménide d'Elée¹⁵¹ » ; « Mais je peux opposer à Démocrite la même raison logique suffisante que j'ai opposée aux figures de base de Platon¹⁵² » : l'exposé de Morgane démontre sa capacité à réfléchir sur les théories des différents penseurs et à les accepter ou à les rejeter, point par point et avec des arguments logiques à l'appui. Cette posture active de l'élève est accentuée par le fait qu'elle n'a pas un seul point de vue à valider ou à rejeter, comme dans les autres textes, où Merlin enseigne de sa seule autorité, mais un grand nombre, qui lui ont été présentés par son maître lui-même. Chez René Barjavel, l'enseignement prend également une dimension beaucoup plus active, mais d'une manière différente. Viviane est ainsi invitée à répéter les formules magiques données par Merlin,

¹⁴⁹*Ibid.* p. 26

¹⁵⁰*Ibid.* p. 37

¹⁵¹*Ibid.* p. 38

¹⁵²*Ibid.* p. 39

comme nous l'avions déjà vu, mais d'autres élèves sont également impliqués dans l'enseignement, comme Perceval qui reçoit un entraînement aux armes de sa main même ou bien Arthur, vaincu par Merlin transformé en chevalier dans le seul but de lui donner une leçon.

Si l'enseignement est plus actif chez Barjavel que chez les autres, cela se ressent également dans la demande d'implication de l'élève dans son apprentissage : nous avons déjà mentionné que Perceval ne peut accéder au Graal parce qu'il n'a pas posé la question, qu'il n'a pas fait preuve de la curiosité nécessaire à la compréhension du monde. A l'inverse, Viviane fait preuve de curiosité et est active en posant des questions, en allant elle-même vers Merlin pour réclamer son enseignement sans attendre que celui-ci ne le lui offre. C'est une caractéristique qui suit le personnage de Viviane du Moyen-Âge jusqu'à aujourd'hui et qui joue probablement sur le fait que Viviane soit l'élève privilégiée de Merlin dans la plupart des textes. C'est souvent elle qui demande à Merlin de lui enseigner ce qu'il sait : c'est le cas dans *La Suite du Roman de Merlin*, par exemple, où elle lui déclare : « Je ne vous amerai jai se vous ne me fianchiés que vous m'aprenderés des enchantemens que vous savés tout che que je vous demanderai¹⁵³ ». Il en va de même dans le *Lancelot en prose* : « Et ele li dist qu'ele feroit quancqu'il voudroit, mais qu'il li enseignast une partie avant de son grant san¹⁵⁴ » mais également dans les romans plus modernes, comme chez Michel Rio où Viviane va à la rencontre de Merlin et s'offre à lui pour qu'il accepte de lui enseigner ou dans le roman de René Barjavel où elle le supplie de lui apprendre tout ce qu'il sait.

Les romans médiévaux donnent donc également une grande importance à la quête active du savoir, notamment au travers du personnage de Guinebaut, qui n'a accès au savoir de Merlin que parce qu'il prend la peine de le questionner ou de celui de Viviane dont nous avons déjà démontré l'importance de la curiosité.

Cette implication et cette compréhension, souvent nécessaires pour appréhender le savoir de Merlin, a une autre conséquence : parfois, les élèves deviennent maîtres à leur tour et cherchent à retransmettre le savoir appris de Merlin à d'autres personnes. Au Moyen-Âge, ce n'est pas le cas pour les femmes – même Viviane qui éduque Lancelot ne lui enseigne pas la magie qu'elle a appris de Merlin – mais Guinebaut est amené, lui, à enseigner après avoir appris le savoir de Merlin : « Ensi com vous avés oï establi Guinebaus la charole et l'escechier et puis i fist maint gieu et aprist la dame tele chose dont ele ouvra puis maintes fois puis qu'il fu mors¹⁵⁵. » Malheureusement, ce passage où nous apprenons que Guinebaut est devenu maître par la suite en enseignant ce qu'il sait à sa dame est

¹⁵³*La Suite du Roman de Merlin*, op.cit. p. 277

¹⁵⁴*Lancelot du lac*, op.cit. p. 91

¹⁵⁵*Les Premiers faits du roi Arthur*, op.cit. p. 1143

limité à cette seule phrase, et l'enseignement qu'il lui donne n'est absolument pas développé. Il est donc impossible de préciser de quelle manière ni quelle quantité du savoir transmis par Merlin est parvenu à la dame par l'intermédiaire de Guinebaut. Il s'agit, encore une fois, d'une exception dans les romans médiévaux où Merlin semble le seul à être capable de transmettre une telle quantité de savoir à ses élèves.

A l'époque moderne, cette nouvelle génération de maîtres est cependant beaucoup plus fréquente : par exemple dans les romans de Michel Rio, Morgane devient à son tour l'enseignante de son propre fils :

Et ainsi, peu à peu, elle fit de Mordred le disciple glacé d'un idéal abstrait, celui d'un bien aussi impératif que vague, d'une justice fondée non sur la générosité et la compréhension, mais sur le calcul, d'un amour général considéré comme obligation de l'esprit et totalement détaché de l'attraction naturelle, donc de la chair [...] S'inspirant des pires obscurités du christianisme, elle construisait un fanatique de la foi, ennemi déclaré de tout savoir susceptible de mettre celle-ci en question. Elle lui parlait longuement de la Table Ronde, prenant soin d'exploiter dans un certain sens le discours d'Arthur et de taire complètement celui de Merlin¹⁵⁶.

L'éducation donnée par Morgane à Mordred se sert de celle de Merlin pour en faire totalement l'inverse : sous le prétexte d'éduquer une personne aussi proche que possible de l'idéal du royaume de Logres pensé par Merlin, elle crée un fanatique, en prenant soin justement de ne pas le laisser penser par lui-même, sans lui donner les possibilités que la méthode d'enseignement de Merlin lui avaient offertes à elle – celle de développer sa propre éthique – et en ne lui laissant connaître que les discours allant dans le sens du fanatisme qu'elle veut inspirer à Mordred, qu'il s'agisse de vérités ou de mensonges :

Ainsi était-elle, dans son enseignement, toujours entre la vérité et le mensonge. Car elle exposait à Mordred sincèrement ce qui l'avait révoltée elle-même dans le déterminisme de la matière, l'insignifiance et la disparition de l'être, tout en lui offrant un remède illusoire auquel elle ne croyait pas, l'idéal et la foi, en espérant que le fanatisme né de ce leurre positif serait encore plus destructeur que son propre désespoir¹⁵⁷.

Morgane détourne donc l'enseignement que Merlin lui avait donné, en ne présentant à Mordred qu'une version de ce savoir imprégnée de sa propre réaction de peur, de colère et de haine en découvrant la réalité du monde, version suffisamment sincère pour susciter, en retour, la même réaction chez Mordred, à la différence près qu'elle lui offre l'espoir de « l'idéal et la foi », présenté comme seul remède à ce monde pervers et corrompu. C'est grâce à cet enseignement détourné qu'elle parvient à faire de Mordred l'exemple parfait du fanatisme.

Ainsi, Morgane, devenue maîtresse à son tour, représente chez Michel Rio la perversion du savoir et le repoussoir absolu de tout enseignement. A l'inverse, elle complète également l'apprentissage de Viviane mais d'une manière positive, parce qu'elle la considère comme une égale et non comme un instrument, lorsque celle-ci la rejoint à Avalon et lui montre ses capacités :

¹⁵⁶Michel Rio, *Morgane*, *op.cit.* p. 108-109

¹⁵⁷*Ibid.* p. 110

Viviane se mit à rire. Et ce rire spontané, ravissant, émut Morgane. Elle découvrait avec étonnement que Viviane lui apportait l'apaisement, ce calme de l'esprit qu'elle n'avait trouvé jusqu'alors qu'auprès de Merlin. Et son désir se compliqua d'un amour naissant¹⁵⁸.

La comparaison de Viviane avec Merlin permet de justifier le rapport d'égalité qui s'établit entre les deux femmes, Morgane apprenant ensuite à Viviane ce qu'elle a découvert de la médecine. Elle complète ainsi un enseignement comme le ferait une discussion avec un pair, ce qui prend le contrepied total de l'apprentissage de Mordred.

On retrouve également cette nouvelle génération d'apprenties dans les avatars de la Dame du Lac dans *The Mists of Avalon* de Marion Zimmer Bradley : celles-ci se succèdent en enseignant à leurs héritières ce qu'elles doivent savoir. Ce n'est, comme nous l'avons déjà souligné, pas l'enseignement de Merlin seul qui se transmet ainsi mais celui de tout un peuple qui se transmet de génération en génération tout au long du roman.

Les savoirs transmis par Merlin peuvent ainsi être séparés en deux catégories : d'un côté, les savoirs que nous qualifierons de spirituels : magie, religion et science, centrés sur l'individu et la compréhension du monde ; et de l'autre des savoirs que nous pouvons qualifier de sociaux : chevalerie, politique, stratégie, etc. centrés sur la place de l'élève dans la société et les moyens d'assumer cette place. Si cette partie définitoire était essentielle, c'est que le savoir des femmes est soumis à cette catégorisation : les élèves féminines de Merlin sont en effet essentiellement les dépositaires du premier type de savoir, tandis que les élèves masculins sont, pour la plupart, dépositaires du second type de savoir, même s'il existe quelques rares exceptions. Il importe à présent d'expliquer ces catégories qui semblent si tranchées par le genre de l'élève.

3. Le partage du savoir

Les savoirs enseignés par Merlin peuvent être séparés en deux catégories assez bien tranchées, et qui ont chacune leurs particularités propres. Si nous avons d'un côté ce que l'on pourrait appeler un savoir « spirituel », centré sur l'individu et la connaissance du monde, nous avons d'un autre côté un savoir « social », centré sur des qualités exigées des personnes de haute naissance en société. Ces deux catégories de savoir, en plus de leurs particularités propres, semblent également genrées – à de très rares exceptions près, dont nous reparlerons. Le savoir spirituel semble ainsi en grande majorité réservé aux femmes, tandis que le savoir social est presque exclusivement transmis aux hommes.

¹⁵⁸*Ibid.* p. 163

a) Le savoir spirituel

Comme Paul Zumthor le souligne dans *Merlin le Prophète*, si Merlin était d'abord et avant tout un prophète dans les romans médiévaux, le mot le plus souvent associé aujourd'hui avec le nom de Merlin est celui d'« enchanteur » :

On peut, je pense, dire sans erreur que des siècles de littérature, thème et légende, ne subsistent plus, pour la quasi-totalité de ceux qui lisent, que dans ces deux mots, inévitablement accolés, dernier souvenir romantique : Merlin l'Enchanteur¹⁵⁹.

Selon lui, cette nouvelle dénomination, qui n'existait pas au départ, est le résultat d'une lente dérive de Merlin vers un personnage romantique. Cependant, dès Geoffroy de Monmouth qui est le premier à lui conférer des pouvoirs magiques, puis Robert de Boron, même s'il est considéré comme un « prophète » et appelé comme tel dans le *Merlin*, il apparaît indissociable de la magie qu'il pratique, que ce soit par des métamorphoses, des prophéties ou encore d'autres types de manifestations spectaculaires, des « merveilles ». Il transmet ce savoir magique jusqu'à un certain point à ses élèves féminines, qui apprennent par ses soins l'art de la *nigremance*. Comme nous l'avons montré précédemment, la magie est, au Moyen-Âge, indissociable de la science et de la religion, et même à l'époque moderne, les auteurs ont du mal à se défaire de ce triangle de la connaissance. De plus, en voyant l'évolution du personnage de Merlin, de prophète à enchanteur, il semble en effet naturel de voir la magie liée à un savoir religieux. Le terme de « prophète » a en effet dès le départ des significations religieuses très marquées :

Prophète n.m. est un emprunt très ancien (v.980) au latin chrétien *propheta* « devin qui prédit l'avenir, et, dans la Bible, « homme inspiré par Dieu parlant en son nom pour révéler ses volontés [...] Le mot a été repris avec son sens biblique¹⁶⁰

Merlin est donc, selon cette définition, inspiré par Dieu : dans les romans médiévaux, la question de quel dieu ne se pose pas, puisqu'il ne peut s'agir que du dieu chrétien. Quant aux volontés qu'il révèle, dans ces romans il s'agit de la quête du Graal, présentée comme une mission divine, mais Merlin est également lié à un autre ouvrage important, écrit par Geoffroy de Monmouth : *Les Prophéties de Merlin*, qui contiendraient sous forme cryptée le futur de l'Angleterre, soi-disant prédit par Merlin. Les auteurs des romans médiévaux de notre corpus ont très probablement cet ouvrage en tête lorsqu'ils donnent à Merlin le nom de prophète dans leurs récits. Paul Zumthor a d'ailleurs souligné la subordination du thème de l'enchanteur à celui de prophète dans les romans en prose :

[...] dans les œuvres appartenant à la grande époque, créatrice du genre, aux toutes premières générations des romans en prose, le thème du magicien (quelle que soit d'ailleurs son extension) est encore subordonné à celui du prophète, il en reste tributaire, comme de sa source de sa source,

¹⁵⁹Paul Zumthor. *Merlin le prophète : un thème de la littérature polémique de l'historiographie et des romans*. Genève : Editions Slatkine, 2000, p. 288

¹⁶⁰Alain Rey (dir.). *Dictionnaire historique de la langue française. Tome 3 : Pr-Z*. Paris : Le Robert, 2012, p. 2829, article « Prophète »

il lui sert, permet de le corser, de le matérialiser : *Merlin n'est magicien que parce que prophète*, et pour le plus grand bien de sa prophétie¹⁶¹.

Selon Paul Zumthor, dans ces romans en prose, Merlin reste donc avant tout le prophète, caractéristique à laquelle viendra s'ajouter celle de magicien pour l'enrichir, mais pas pour la supplanter. Cependant, dans le *Lancelot en prose*, où Merlin, présenté comme un personnage maléfique, est appelé : « la prophete as anglois, qui sot la [sa]pience que des deiabes puet descendre¹⁶² ». Il semblerait que cette dénomination, plutôt que de faire référence à un homme inspiré par Dieu, aurait plutôt à voir, soit avec le simple fait de deviner l'avenir, soit avec l'expression faux-prophète « celui qui induit le peuple en erreur¹⁶³ », ce qui est d'autant plus probable que, dans ce récit, son inspiration lui vient des diables et non de Dieu. Mais plusieurs liens sont faits dans le *Lancelot en prose* avec les *Prophéties*, les personnages citant à plusieurs reprises des prophéties attribuées à Merlin, mais selon Paul Zumthor, certaines sont fabriquées pour les besoins du livre et d'autres rappellent des prophéties tenues dans d'autres œuvres¹⁶⁴ : Merlin devient donc le prophète des chevaliers et justifie leurs aventures.

Dans tous les cas, Merlin « le prophète » conserve ce lien avec la transcendance, qu'il en soit le défenseur ou l'ennemi. Dans le cas du terme « enchanteur » qui lui est attribué par la suite, il n'a pas à l'origine de rapport privilégié avec la spiritualité, le verbe « enchanter » signifiant à son introduction dans la langue française : « soumettre à un pouvoir magique¹⁶⁵ ». Cependant, avec le temps, le sens du terme a évolué, et l'enchanteur est autant celui qui pratique la magie que celui qui séduit (sens apparu à partir du XVI^e siècle¹⁶⁶). Le seul lien que l'on peut alors établir avec la notion de prophète, ou plutôt avec l'expression de faux-prophète, serait ainsi ce sème de la séduction qui pousse la personne ou le peuple à sa perte. Cependant, même dans les romans modernes qui préfèrent l'enchanteur au prophète, Merlin a un lien privilégié avec les manifestations de la transcendance : son savoir représente, comme le dit Francis Dubost, la « part divine de son être¹⁶⁷ ». La transmission de ce type de savoir est presque exclusivement réservée aux femmes qui sont ses élèves.

Dans les romans médiévaux, Merlin transmet donc l'art de la *nigremance* à ses élèves, Viviane et Morgane. Comme nous l'avons précisé dans notre introduction, la part de l'apprentissage en elle-même est souvent réduite à l'état d'un paragraphe anecdotique – encore plus dans le cas du *Lancelot en prose* qui fait de l'éducation de Viviane (Ninienne) et de *l'enserrement* de Merlin une simple digression du roman – cependant les connaissances magiques de Merlin sont maintes fois montrées,

¹⁶¹ Paul Zumthor, *op.cit.* p. 216

¹⁶² *Lancelot du lac*, *op.cit.* p. 90

¹⁶³ Alain Rey (dir.) *op.cit.* p. 2829, article « Prophète »

¹⁶⁴ Paul Zumthor, *op.cit.* p. 183

¹⁶⁵ *Ibid.* p. 739, article « Enchanter »

¹⁶⁶ *Ibid.* p. 739, article « Enchanter »

¹⁶⁷ Francis Dubost, *op.cit.* p. 748

ainsi que celles de ses élèves. *Les Premiers faits du roi Arthur* est l'ouvrage qui développe le plus le type de pouvoir transmis par Merlin à Viviane. Lors de leur première rencontre, Merlin détaille en effet une partie des pouvoirs qu'il est capable de transmettre :

« Dame, fait il, il m'aprist tant que je feroie bien ci devant lever un chastel. Tant feroie je bien qu'il i auroit gent a grant plenté qui le sauveroient dedans et de gens dehors qui l'asaurroient. Et si feroie bien encore autre chose que je iroie bien desor ce lestant que ja mon pié n'i moulleroie. Et feroie bien courre une riviere par la ou on vauroit u onques aigue courut n'eüst ne tant ne quant [...] Certes, damoisele, fait il, molt en sai ore de plus biaux et de plus delitables pour haus homes esbanoier que cist ne sont. Car on ne saurait ja manieres de gix deviser que je ne seüsse, et tant durer que je vauroie¹⁶⁸. »

Le plus notable est que Merlin ne parle pas de magie mais de jeux, que Viviane veut aussitôt apprendre. Le savoir a ici un aspect ludique, très loin de l'austérité de ses autres discussions, par exemple avec Guinebaut, où le savoir est transmis par des discussions presque académiques. Il est également intéressant de noter que l'élève a ici le rôle actif que Perceval ne parvient pas à avoir dans le roman de René Barjavel et dont nous avons parlé dans la partie précédente. Cette attitude de curiosité est donc attendue de l'élève en tout temps. C'est la curiosité de Viviane et son envie d'apprendre qui la pousse à proposer à Merlin d'être « vostre acointe et vostre amie¹⁶⁹ » s'il veut bien lui apprendre ses jeux. Nous apprenons également que rien n'est impossible pour lui : « on ne saurait ja manières de gix deviser que je ne seüsse ». Les pouvoirs qui seront transmis par Merlin à Viviane dans ce roman sont donc *a priori* infinis, ce que confirme leur seconde réunion, où il lui apprend notamment « .III. nons qu'ele escrist en ses aines toutes les fois que il vauroit a li jesir qui estoient si plain de si grant force que ja tant que ele les eüst sor li n'i peüst nus home habiter carnement¹⁷⁰ » mais plus généralement « toutes les choses que cuer mortex pooit penser¹⁷¹ » : la seule limite au savoir transmis est donc, dans *Les Premiers faits du roi Arthur*, l'imagination. L'apprentissage de Morgane, dans ce roman, est cependant réduit à deux phrases, ce qui laisse deviner le peu d'importance qu'elle aura dans le récit : « Et en ce qu'il demourerent en la vile s'acointa Morgain de Merlin qui molt estoit bone clergesse. Et ele li fu si privee et tant li ala environ qu'ele sot qui il fu et que maintes merveilles li aprist d'astrenomie et d'ingremance, et ele les detint molt bien¹⁷². ». Il peut paraître étrange que l'auteur des *Premiers faits du roi Arthur* prenne la peine de mentionner l'enseignement de Merlin à Morgane, qui ne semble qu'être un détail parmi tant d'autres, en restant très vague, de plus, sur leurs relations : il ne précise par exemple pas si « privee » signifie qu'il y a eu des relations charnelles entre eux en échange de ce savoir. Une raison possible pour la mention de l'apprentissage de Morgane, malgré le peu de précisions apportées, est que l'auteur souhaite s'inscrire dans la lignée de ce qui a

¹⁶⁸*Les Premiers Faits du roi Arthur. op.cit.* p. 1058

¹⁶⁹*Ibid.* p. 1059

¹⁷⁰*Ibid.* p. 1224

¹⁷¹*Ibid.* p. 1224-1225

¹⁷²*Ibid.* p. 1162

été écrit avant lui. Or, le *Lancelot en prose*, qui a été écrit avant *Les Premiers faits du roi Arthur*, précise bien que Morgane a appris la magie grâce à Merlin : il était donc indispensable, pour s'inscrire dans la continuité, de parler également de ce fait, même s'il n'est pas considéré comme majeur.

Dans le *Lancelot en prose*, les relations entre Merlin et Viviane sont nettement moins développées : le texte mentionne simplement qu'elle lui demande : « que vos m'enseigniez comment ge porrai un leu si fermer par force de paroles et serrer dedanz ce que ge voudrai, que nus n'i puisse ne issir ne entrer, ne fors ne anz. Et si m'enseigneroiz comment ge porrai faire dormir a tozjorz mais cui ge voudrai, sans esveillier.¹⁷³ » C'est, dans cette œuvre, la seule demande que Viviane semble faire à Merlin, et on aurait tôt fait d'en déduire que c'est la seule chose qu'elle apprend de lui. Cependant, l'auteur précise plus tôt, d'une manière plus générale, le savoir connu par les fées :

Or dit li contes que la damoisele qui Lancelot am porta el lac estoit une fee. A celui tens estoient apelees fees totes iceles qui savoient d'anchantement et de charaies, et mout en estoit en celui termine en la Grant Bretagne plus que en autres terres. Eles savoient, ce dit li contes des brettes estoires, la force des paroles et des pierres et des herbes, par quoi eles estoient tenues en joveneté et en biauté et en si granz richeces com eles devoient. Et tot fu establi au tans Merlin, la [sic] prophete as Anglois, qui sot la [sa]pience que des deiabes puet descendre¹⁷⁴.

Si la « damoisele qui Lancelot am porta el lac » est évidemment la Dame du Lac, Viviane, ce passage nous fait donc comprendre d'une manière détournée tout ce qu'elle a véritablement pu apprendre de Merlin. Il est vrai que ce savoir est beaucoup moins important que « toutes les choses que cuer mortex pooit penser », mais comme Merlin est présenté dans le *Lancelot* comme « decevanz et desleiaus¹⁷⁵ », tenant du diable tout son savoir, il est normal qu'il ne soit pas présenté avec autant de connaissances que dans les romans hérités de Robert de Boron, où ses connaissances tiennent d'un don divin et où il tient moins de l'enchanteur que du prophète. D'ailleurs, il en transmet beaucoup plus à Morgane, qui elle aussi est indubitablement mauvaise dans le cycle du *Lancelot*. On apprend ainsi qu'elle : « sot d'encantemens et de carnins sour toutes femmes¹⁷⁶ » puis que : « si s'acointa tant de Mierlin k'il l'ama plus ke nulle rien, si li aprist tant de carnins et d'encantemens comme elle sot puis¹⁷⁷ ». Cela implique que Morgane ait plus appris de Merlin que Viviane. Elle fait d'ailleurs la démonstration de son savoir à diverses reprises en l'utilisant notamment contre Lancelot.

Dans le cas des romans modernes, René Barjavel est celui qui approfondit le plus l'apprentissage de Viviane. La relation d'amour qu'elle entretient avec Merlin, point central de son roman, est en effet également basée sur les connaissances qu'il lui transmet et qui sont donc loin

¹⁷³*Lancelot du Lac*, tome 1, *op.cit.* p. 96

¹⁷⁴*Ibid.* p. 90

¹⁷⁵*Ibid.* p. 94

¹⁷⁶*Lancelot du Lac* Tome IV : *Le val des amants infidèles*, *op.cit.* p. 254

¹⁷⁷*Ibid.* p. 302

d'être anecdotiques chez lui... C'est d'ailleurs le seul à faire part de l'une des formules utilisées pour faire de la magie :

Il prononça un mot d'une langue ancienne et le lui fit répéter pendant plusieurs minutes. Il était difficile à articuler. Il fallait à la fois le dire, le souffler et le siffler un peu. Cela ressemblait à « sfulsfsuli » Mais ça ne peut pas s'écrire [...] Alors naquirent dans l'air un, puis deux, cinq, vingt, puis un peu partout autour d'elle, une foule d'oiseaux multicolores, comme elle n'en avait jamais vus ni même imaginés, de couleurs éclatantes ou exquises, pépian et chantant et tournant autour d'elle tandis que dans l'herbe poussaient et s'épanouissaient les fleurs de tous les printemps du monde, d'où s'envolaient des papillons¹⁷⁸.

Le fait d'être le seul des auteurs du corpus à donner le mot utilisé dans le cadre d'une action magique, outre son originalité, permet à René Barjavel de jouer avec son lecteur en lui donnant envie à lui aussi de réaliser l'acte magique. L'auteur joue le maître de magie du lecteur comme Merlin joue celui de Viviane... En sachant bien que ce mot est imprononçable. Ce petit jeu permet de faire imaginer au lecteur la difficulté de l'acte magique, tout en lui faisant entrevoir la chance de Viviane, qui voit, elle, les oiseaux, les fleurs et les papillons s'élever autour d'elle. Mais en révélant les possibilités magiques de Merlin et de Viviane, René Barjavel éveille également l'écho des romans médiévaux, et notamment des pouvoirs décrits dans *Les Premiers Faits du roi Arthur*, dont nous avons parlé précédemment :

Faire apparaître sur elle des vêtements splendides et des bijoux somptueux, déplacer un arbre ou une maison, transformer une prairie en désert ou en fleuve, marcher sur l'eau, voler, faire d'un cheval une vache ou un tonneau, se déplacer instantanément d'un endroit à un autre, c'était autant de jeux, mais rien de plus¹⁷⁹.

Nous retrouvons ici tous les éléments essentiels décrits dans l'œuvre médiévale, qui se présentent avec une petite dose de dérision : le déplacement de la maison rappelle « je feroie bien ci devant lever un chastel¹⁸⁰ » ; la transformation de la prairie en fleuve fait référence à « feroie bien courre une rivier par la ou on vauroit u onques aigue courut n'eüst¹⁸¹ » et la marche sur l'eau fait penser à « je iroie bien desor ce lestant que ja mon pié n'i mouilleroie¹⁸² ». Les additions permettent de parler d'un peu de dérision de la part de René Barjavel, qui, bien qu'il reste assez fidèle à sa référence, y ajoute son sens de l'humour. Les deux textes parlent également de « jeux » (ou de « gix » en ancien français) ce qui rappelle le caractère léger et gratuit de ces actes magiques, qui sont bien loin des autres merveilles que va découvrir Viviane dans le roman de René Barjavel – ces autres merveilles entrant plus dans le cadre des connaissances liées à la religion. Merlin connaît en effet, nous dit Barjavel, « la clé universelle, le mot de trois lettres qui est au commencement de chaque chose, le premier Verbe qui servit à la Création¹⁸³ » et montre plus tard à Viviane les secrets de la création depuis le haut du grand Arbre où elle voit les débuts d'Adam et Eve.

¹⁷⁸René Barjavel, *L'Enchanteur*, op.cit. p. 34-35

¹⁷⁹*Ibid.* p. 82

¹⁸⁰*Les Premiers faits du roi Arthur*, op.cit. p. 1058

¹⁸¹*Ibid.* p. 1058

¹⁸²*Ibid.* p. 1058

¹⁸³René Barjavel, op.cit. p. 84

La magie est liée à une certaine forme de spiritualité chez René Barjavel, qui souligne la difficulté de l'amour de Merlin et Viviane à cause de l'obligation de rester vierge pour garder ses pouvoirs – nous en avons déjà parlé. Mais est-ce vraiment à la spiritualité qu'elle est liée, ou bien au jeu, à l'enfance, qui exclut donc les rapports sexuels ? L'apprentissage de Viviane, dans *L'Enchanteur*, est lié à l'innocence, et il semble que la fin du roman puisse s'éclairer d'une lumière nouvelle s'il est vu comme le roman de la vie, de l'éducation de l'enfant qui apprend jusqu'à devenir un adulte, l'apprentissage s'achevant lorsque les deux enfants Merlin et Viviane, enfin prêts, ont leur premier rapport charnel et font ensemble leur premier pas dans la vie d'adulte. Ils abandonnent alors la magie, c'est-à-dire l'enfance, pour se consacrer à leur amour, qui a, lui, à voir avec la spiritualité *quasi* religieuse, « la première jeunesse du monde ». Le point de vue adopté par René Barjavel est assez paradoxal car c'est l'âge adulte qu'il considère comme une sortie du temps, ce qui contredit l'imaginaire collectif qui voit dans l'enfance un âge d'or figé dans une éternité induite par l'innocence et l'absence de conscience du temps qui passe.

Au centre de ce corpus où la magie a une grande place, il est toutefois une œuvre qui fait exception dans le cadre des connaissances proprement « magiques » : l'œuvre de Michel Rio. Nous avons déjà souligné la rationalisation extrême dont la magie est l'objet, chez lui, et, si Merlin est un philosophe, il n'a rien de l'enchanteur que l'on trouve dans les autres romans. Cependant, les connaissances qu'il transmet à ses élèves Morgane, puis Viviane, font partie du triangle des savoirs spirituels tels que nous les avons définis précédemment – magie, science, religion – et dans son cas, il s'agit surtout de sciences, que ce soit la physique ou les mathématiques, toutes enseignées par Merlin à Morgane selon un programme bien défini :

« Notre travail se conduira selon plusieurs axes correspondant aux différentes branches du savoir. Premier axe : si les fondements de la science reposent avant tout sur l'observation, donc sur la fiabilité des sens, ou sur la raison abstraite et son instrument logique, les mathématiques selon la définition restreinte d'Aristote [...] Deuxième axe : si la matière est formée des quatre éléments, l'eau, la terre, l'air et le feu, ce qui est la thèse de la majorité des philosophes ; ou bien d'unités éternelles, insécables et combinables, les atomes [...] Les branches du savoir qui rendent compte de cela sont la physique et la mécanique [...] Troisième axe : si la terre est le centre immobile de l'univers [...] Le système du monde, qu'il soit géocentrique ou héliocentrique, est décrit par la branche de l'astronomie [...] Quatrième axe : si Dieu ou les dieux interviennent dans la marche des choses, à l'origine dans la création, ensuite dans les événements¹⁸⁴. »

Cet exposé de Merlin permet de préciser le programme d'étude prévu pour Morgane, et nous pouvons aisément nous rendre compte qu'il repose presque sur le *quadrivium*, qui comprend normalement l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie, système de savoir essentiel au Moyen-Âge, formant avec le *trivium* les sept arts libéraux. Les études de Morgane comprennent donc tous les éléments du *quadrivium*, si l'on excepte la musique, mais sont également agrémentées de réflexions

¹⁸⁴Michel Rio, *Morgane*, *op.cit.* p. 26-28

beaucoup plus modernes, sur la théorie des atomes, l'héliocentrisme ou la possibilité de l'action d'un ou plusieurs dieux sur le monde.

Les sciences exposées précédemment viennent ainsi remplacer l'usage de la magie dans l'univers de Michel Rio. Les connaissances que Merlin transmet à ce niveau, et que Morgane perfectionne en réfléchissant par elle-même jusqu'à forger sa propre théorie, lui permettent en effet de fonder son royaume d'Avalon et de le défendre, créant une utopie bien différente de celle de Merlin. Elle y est vénérée comme une déesse grâce à ses connaissances scientifiques bien supérieures à celles de son temps. Le savoir que Merlin transmet dans l'œuvre de Michel Rio n'est pas magique dans le sens où on l'entend actuellement, cependant, grâce à la science, les deux personnages traditionnellement considérés comme des fées, Morgane et Viviane, font l'objet de la même vénération que si elles étaient réellement magiciennes à cause de l'ignorance du petit peuple :

Les sujets de Morgane s'étaient alignés des deux côtés de la voie sud, sur toute sa longueur, formant une sorte de haie d'honneur, et, au passage des cavalières dont la monture allait au pas, ils se prosternaient comme dans une cérémonie religieuse, criant louanges, adoration et gratitude, jetant des noms qui pouvaient désigner Morgane ou Viviane, ou les deux : grande reine, Déesse-Mère ou Cybèle ou Rhéa, Aphrodite et Artémis, déesse d'Avalon ou du Lac, Athéna et Némésis¹⁸⁵...

Chez Michel Rio, la magie n'est donc qu'un nom donné par le peuple ignorant aux connaissances scientifiques auxquelles ils n'ont pas accès. Dans ce roman qui rationalise la magie et se rapproche bien plus qu'il ne le pense de la conception médiévale du monde avec sa science et sa magie liée à la religion, c'est ainsi la superstition qui crée les dieux et les magiciens.

L'œuvre de Marion Zimmer Bradley est tout aussi étrange au niveau de ces connaissances, mais à un autre niveau. Le savoir spirituel et magique des deux Merlins de son roman n'est en effet pas exactement transmis par les deux hommes en eux-mêmes : il s'agit d'un savoir dont l'ancienne religion est la gardienne, et qui est transmis par la communauté de croyants dont ils font partie. Il est à noter également que, dans ce roman, aucun des deux Merlins n'est vu en train de faire de la magie lui-même, excepté une seule fois, lorsque Taliesin aide Uther à entrer dans Tintagel déguisé en Gorlois : « "A small magic of the Merlin," Uther said, "mostly a matter of a cloak and a ring, but a small glamour too ; nothing that would hold if they should see me in full light, or uncloaked."¹⁸⁶ » Le procédé n'est donc pas puissant et surtout il est très rationalisé, ce qui contraste avec la magie féminine qui, dans ce roman, n'est jamais remise en doute et a toujours une grande puissance.

La connaissance spirituelle joue un rôle essentiel, dans *The Mists of Avalon*. plus que chez les autres auteurs, La magie est en effet complètement dépendante de la religion, et la seule femme qui effectue des sortilèges sans les lier à des croyances, Morgause, pervertit complètement l'usage de la

¹⁸⁵*Ibid.* p. 164

¹⁸⁶Marion Zimmer Bradley, *op.cit.* p. 100

magie. Cette perversion est visible par les procédés employés en eux-mêmes : les prêtresses d'Avalon font appel à la grande Déesse et glorifient la vie dans leurs rituels, Morgause sacrifie un chien ou l'une de ses servantes et verse leur sang dans le feu pour parvenir à ses fins. Merlin lui-même souligne ce fait à sa fille Ygerne lorsque celle-ci décide de renoncer à la magie : « Do you think that all our sorcery could bring about anything other than God's will, my child ?¹⁸⁷ ». La magie interroge ainsi, dans le roman de Marion Zimmer Bradley, l'influence réelle des hommes sur leur propre destin. La question était déjà posée notamment dans *La Suite du roman de Merlin* – comme nous l'avions souligné à propos de l'attitude d'Arthur avec les nouveau-nés – mais *The Mists of Avalon* la pose peut-être avec plus de force car Arthur n'avait que ses moyens humains à disposition pour tenter de contrecarrer le destin, alors que les femmes du roman ont, elles, des moyens magiques qui cependant ne sont pas suffisants : dans le court extrait ci-dessus, Merlin explique bien que la seule chose que la magie puisse faire, c'est aider la volonté divine à s'accomplir, pas l'empêcher d'agir.

Dans *The Mists of Avalon*, l'éducation magique et spirituelle est assurée par les prêtresses d'Avalon pour les femmes, par les druides pour les hommes. Le premier Merlin, comme nous l'avons dit, transmet ses connaissances au second, mais la transmission de cette éducation magique n'est pas très développée dans le roman, bien moins que celle qui est assurée pour les femmes – nous suivons en effet toutes les étapes de l'éducation de prêtresse de Morgane – et l'on doit se contenter des paroles laconiques de Kevin à propos de son éducation : « Then I came to the Druid isle, and there I studied bardcraft, and at last I was sent to Avalon¹⁸⁸ ». La seule chose que l'on connaît à propos de l'éducation des druides dans *The Mists of Avalon*, c'est donc qu'ils apprennent à manier la harpe avant d'être éduqués comme druides. Les prêtresses, quant à elles, suivent une formation bien plus détaillée :

How do you write of the making of a priestess? What is not obvious is secret [...] It was the small magics which came hardest, forcing the mind first to walk in unaccustomed paths. To call the fire and raise it at command, to call the mists, to bring rain – all these were simple, but to know when to bring rain or mist and when to leave it in the hands of the Gods, that was not simple. Other lessons there were, at which my knowledge of the Sight helped me not at all: the herb lore, and the lore of healing, the long songs of which not a single word might ever be committed to writing¹⁸⁹.

Cet extrait ne mentionne qu'une petite partie de l'enseignement décrit par Morgane, et encore moins de l'enseignement total imaginé par Marion Zimmer Bradley, qui utilise pour justifier les lacunes dans sa description le fait que certaines révélations seraient réservées aux initiées uniquement (« *what is not obvious is secret* »). Cependant, nous voyons une nouvelle fois à quel point nous sommes proches du triangle science-magie-religion : de la religion découle tout, et la magie n'est possible que grâce à la volonté des dieux, tandis que la science, ici sous la forme de l'apprentissage de la médecine

¹⁸⁷*Ibid.* p. 108

¹⁸⁸*Ibid.* p. 188

¹⁸⁹*Ibid.* p. 137 : la police est italique dans le roman car il s'agit d'un des passages où Morgane parle à la première personne

par les herbes, fait partie intégrante de la formation des prêtresses. Si les Merlins ne transmettent pas ce type de savoir aux femmes, comme ils le font dans les romans médiévaux ainsi que dans les œuvres de René Barjavel et celles de Michel Rio, c'est que Marion Zimmer Bradley ne fait pas, elle, un cas d'exception du savoir de Merlin : pour elle, son savoir est certes immense, à cause de ses nombreuses réincarnations, mais il est surtout lié à une communauté religieuse dont il n'est que l'un des plus importants représentants, qui divise les hommes et les femmes et leur donne des rôles différents à chacun.

Le savoir magique et spirituel transmis par Merlin, tant dans les romans médiévaux que dans les romans modernes, est peut-être la marque la plus importante du personnage, qui est souvent considéré comme un « enchanteur » avant toute autre caractéristique, mais ce n'est cependant pas le seul savoir qu'il est capable de transmettre. Sa grande sagesse et ses connaissances en font le témoin privilégié de la marche du monde et lui permettent également de transmettre un savoir que nous appellerons, par opposition au savoir spirituel, le savoir séculier : des connaissances politiques, militaires ou stratégiques...

b) Savoir social

Comme nous l'avons dit, le savoir de Merlin n'est pas limité aux connaissances spirituelles, marquées par l'individu : les connaissances qu'il transmet notamment à ses élèves masculins sont plutôt celles d'un savoir « social » : connaissances politiques, stratégiques, militaires... elles ont pour but d'intégrer l'apprenti à sa société et de l'élever à un statut social supérieur, celui de chevalier ou de roi, et de lui permettre d'assumer ce rôle. Nous retrouvons ce type de savoir à diverses échelles dans tous les romans de notre corpus, et le contenu des connaissances transmises est très lié au statut du personnage auquel il est transmis.

Dans les textes modernes, c'est surtout chez René Barjavel que l'on retrouve l'idée de l'éducation des hommes – nous avons parlé précédemment du grand nombre d'élèves masculins de Merlin dans *L'Enchanteur*. Le but de Merlin, par la transmission de ce type de savoir, est, dans ce roman, d'éduquer celui qui deviendrait le meilleur chevalier du monde, ce qui revient bien à l'élever à un statut social supérieur. Merlin cherche à susciter une compétition entre les chevaliers, mais il ne se contente pas de ceux qui sont déjà formés et éduque au contraire ses propres champions. Merlin initie Arthur à la politique et à la stratégie et lui enseigne à devenir un bon roi qui puisse devenir le point de ralliement des autres chevaliers. Cependant, Arthur perd le droit à l'enseignement de Merlin, qui pourrait faire de lui le champion du Graal, mais l'enchanteur « ne lui marchanda jamais son

aide¹⁹⁰» et lui donne toujours ses conseils pour faire de lui un meilleur roi. En revanche, Merlin s'investit énormément dans l'éducation de chevalier de Perceval :

A de tels moments, Perceval haïssait le maître qu'il avait trouvé exactement où Merlin le lui avait indiqué, et qui avait accepté de lui enseigner ce qu'il savait. Ce maître était Merlin lui-même. Il avait pris l'apparence d'un vieux chevalier mort quelques années auparavant, de sa mort naturelle, sans jamais avoir été vaincu en tournoi ou au combat. [...] Et sans cesse le vieux dur-à-cuire le faisait recommencer, recommencer, recommencer. Le garçon devenait ce que voulait Merlin. Peu à peu il lui apprit à dominer sa rage, à en être le maître et à la diriger droit sur son adversaire¹⁹¹.

Merlin, devenu par enchantement le maître d'armes de Perceval, montre qu'il est capable de l'aider à devenir le meilleur chevalier du monde, et parvient effectivement à faire de lui le meilleur aux armes. Cependant, cet enseignement militaire n'est pas suffisant pour faire de lui le chevalier parfait : c'est la naïveté de Perceval qui viendra à bout de lui. L'enseignement de Merlin, qui ne se concentre que sur un seul aspect de la chevalerie, prouve ses limites en ne formant que le corps et non l'esprit. Perceval reste un chevalier-enfant, incapable de chercher à comprendre le monde dans lequel il vit, et son absence de questionnements le disqualifie, scellant l'échec de Merlin qui n'a pas réussi, en tant que maître, à éveiller la curiosité en lui. Lancelot semble avoir plus de chances. C'est Viviane qui l'éduque, mais avec les conseils avisés de Merlin, qui apprend de ses erreurs, et il a donc sa place ici – d'autant plus que Viviane est également l'élève de Merlin. Grâce à ses conseils, elle parvient à faire de Lancelot le meilleur chevalier de son temps, et, contrairement à Perceval, Lancelot a également eu droit à une éducation morale et est formé à faire ses propres choix :

Viviane ne lui donnait pas d'ordres, lui laissait toute initiative, mais intervenait pour lui dire si ce qu'il avait choisi de faire était bon ou mauvais, et pour le lui démontrer si ce n'était pas évident. Heureuse de l'amour qu'il lui portait, elle craignait que cet amour l'inclinât à croire trop facilement tout ce qu'elle lui disait, et prenait garde de ne lui dire, toujours, rien que la vérité, de ne lui faire aimer que ce qui était droit, bien et beau¹⁹².

Le jeune chevalier semble donc parfaitement porté à devenir le meilleur chevalier du monde, grâce à l'éducation militaire qu'il a reçue et qui se teinte de principes moraux et d'une capacité à réfléchir par lui-même. C'est cependant l'amour que lui porte Viviane qui le pousse à trop aimer et donc à se compromettre avec Guenièvre. Après ces deux échecs, Merlin choisit de ne plus prendre de risques lorsqu'il s'occupe de l'éducation de Galaad, le fils de Lancelot et de la fille du roi Pêcheur. Il se consacre exclusivement à cette tâche pendant des années :

Merlin semblait s'être résorbé du siècle. Arthur ne l'avait plus rencontré depuis ce qui lui paraissait une éternité. Les paysans ne le trouvaient plus dans son espluméor. Seule Viviane savait qu'il était dans son pommier, absorbé par une tâche unique et formidable : préparer Galaad¹⁹³.

Il est à noter qu'ici, Merlin est littéralement « dans » son pommier – et non pas « sur » son pommier, comme il apparaît souvent dans ce roman – ne faisant qu'un avec la forêt pour lui donner

¹⁹⁰René Barjavel, *L'Enchanteur*, op.cit. p. 79

¹⁹¹*Ibid.* p. 137

¹⁹²*Ibid.* p. 160

¹⁹³*Ibid.* p. 404

l'enseignement qui fera réellement de Galaad le meilleur chevalier du monde, ce qu'aucune éducation humaine n'aurait pu réaliser. Cette éducation le porte réellement à devenir le chevalier attendu, ce qui pose la question de l'impossibilité d'une éducation humaine parfaite. S'il est capable d'atteindre le Graal, c'est parce qu'il a été éduqué par la forêt – Merlin n'en étant que l'une des composantes – et pas par un humain, qui transmet fatalement tous ses propres défauts à ses élèves.

C'est cette idée d'une éducation humaine toujours imparfaite qui ressort du roman de René Barjavel et de l'éducation sociale donnée par Merlin. Il a beau pousser tous ses élèves à se dépasser, à s'élever au-dessus de leur condition initiale ou à se montrer digne de leur rang, tous échouent excepté celui qui a été pris en charge par la forêt, donc par une entité détachée de la condition humaine, libérée des défauts des humains et de la société, dont le seul but est : « le besoin absolu de lumière et l'élan vers le ciel.¹⁹⁴ »

La réflexion n'est pas si différente chez Michel Rio : lui semble croire aux capacités de l'humain à former un gouvernement parfait, mais, comme chez René Barjavel, les défauts humains reviennent toujours. Dans son livre, la découverte du Graal n'est pas une priorité pour Merlin, dont le but est surtout de créer un gouvernement utopique en faisant d'Arthur un bon roi : en lui apprenant le « pouvoir et le devoir¹⁹⁵ ». Aucun autre garçon n'a le privilège de son enseignement, excepté Lancelot, Lionel et Bohort qui reçoivent son savoir par l'entremise de Viviane :

Viviane, comme elle avait recueilli Lancelot, a recueilli aussi dans son palais du Lac les deux fils de Bohort, Lionel, âgé de quatre ans, et Bohort, qui n'a que quelques mois et à qui on a donné le nom de son père parce qu'il est né au moment où celui-ci a trouvé la mort. Lancelot et ses cousins sont éduqués par la Dame du Lac conseillée par Merlin dans cette retraite inviolable et inviolée, ignorée du conquérant¹⁹⁶.

Ce seront cependant les seules informations que nous ayons au sujet de l'éducation des trois cousins et c'est pourquoi nous ne nous attarderons pas plus à ce sujet, ne sachant rien du type d'éducation dispensé à ces trois élèves – d'ailleurs, Merlin ne les rencontre pas avant la mort de Lancelot. En revanche, il forme Arthur à l'exercice du pouvoir, comme nous l'avons déjà souligné. Concrètement, les indices sur le contenu exact des cours de Merlin à Arthur sont très maigres : contrairement à son autre élève, Morgane, le livre ne nous montre aucun exemple d'un cours qui serait dispensé à Arthur. Nous savons juste que Merlin apprend à Arthur la « nature des êtres¹⁹⁷ » mais sans entrer dans les détails : même le livre qui lui est consacré, *Arthur*, commence après la retraite de Merlin, et donc bien après la fin de son enseignement. Cependant, dans *Morgane*, Arthur révèle une partie de ce qu'il a appris :

¹⁹⁴*Ibid.* p. 385

¹⁹⁵Michel Rio, *Morgane, op.cit.* p. 20

¹⁹⁶Michel Rio, *Arthur, op.cit.* p. 52

¹⁹⁷Michel Rio, *Merlin, op.cit.* p. 115

Mais l'éthique est mêlée à la loi de l'être dès le principe et je l'ai apprise de lui à la source même de son projet. [...] Tout pouvoir se fonde ou sur la force, comme dans l'ancien monde, ou sur la justice. La justice prend sa source dans la métaphysique, ce qui est la seule façon de sublimer la loi et de l'ôter des mains de son détenteur lui-même, le roi, qui doit s'y soumettre contre son intérêt privé. [...] Je ne puis donc dissocier la loi de l'être et la métaphysique¹⁹⁸.

Arthur a donc surtout fait de la philosophie avec Merlin, apprenant l'éthique et la métaphysique, qui sont au cœur du projet du philosophe. La justice qui est à la base du pouvoir d'Arthur en découle donc naturellement. Ce sont à nouveau des savoirs basés sur la vie en société qui ont été enseignés au roi, visant à lui permettre d'assumer sa position de régner et de garant de l'utopie.

Dans le roman de Marion Zimmer Bradley en revanche, c'est le second Merlin, Kevin, qui apprend le plus du premier, qui lui enseigne notamment la politique afin qu'il puisse être le messenger des dieux après lui. La formation complète est passée sous silence mais nous voyons à plusieurs reprises Kevin assister Taliesin lors de ses entretiens avec la Dame du Lac ou avec le roi, afin qu'il puisse apprendre la manière de mener un entretien diplomatique. L'enseignement spirituel n'est pas mentionné entre les deux Merlins, et la plupart des actions de chacun d'eux visent plus à restaurer l'harmonie entre l'ancienne religion et le christianisme, d'une manière politique, qu'à défendre des intérêts religieux. Nous le voyons dans le discours que Merlin fait à Guenièvre, écho de ceux qu'il prononce toujours à Arthur, lorsqu'elle essaie d'imposer la bannière chrétienne qu'elle a tissée à la place de la bannière au dragon, défendue par le petit peuple :

“Dear child, you must remember – this country is for all men, whatever their Gods, and we fight against the Saxons not because they will not worship our Gods but because they wish to burn and ravage our lands and take all that we have for themselves. We fight to defend the peace of this land, lady, Christian and pagan alike, and that is why so many have flocked to Arthur’s side. Would you have him a tyrant who put the souls of men in slavery to his own God, as not even the Caesars dared to do?”¹⁹⁹

Cette réflexion est emblématique du rôle des deux Merlins dans le roman : ils essaient de concilier les deux religions, et c'est dans ce but que vont leurs conseils et leurs enseignements, notamment envers Arthur. Cependant, cette recherche de l'équilibre est vaine, car ils sont les deux seuls personnages à s'en préoccuper, les disciples de la Déesse-mère comme ceux du christianisme campant sur leurs positions en refusant les compromis. Si Arthur au départ, sur les conseils de Merlin, avait tenté de se montrer juste envers les deux, l'influence de Guenièvre et de ses autres conseillers chrétiens le pousse ensuite, comme nous l'avons déjà dit, à ne plus écouter les tentatives de conciliation des messagers des dieux, ce qui conduit Kevin à se convertir au catholicisme dans une dernière tentative pour intégrer l'ancienne religion à la foi chrétienne. Les enseignements politiques des deux hommes sont un échec dans ce roman toujours entraîné par une fatalité impossible à arrêter :

¹⁹⁸Michel Rio, *Morgane*, *op.cit.* p. 67-68

¹⁹⁹Marion Zimmer Bradley, *op.cit.* p. 386

dès le départ ils savent que leurs tentatives seront vaines, ce que souligne Taliesin dans sa discussion avec Viviane et Ygerne :

“Our world – ruled by the Goddess and the Horned One, her consort, the world you know, the world of many truths – is being forced away from the mainstream course of time [...] The worlds still touch, still lie upon one another, close as lovers; but they are drifting apart, and if they are not stopped, one day they will be two worlds, and none can come and go between the two –²⁰⁰”

La prédiction effectuée par Taliesin, qui fait ensuite tout pour tenter de rapprocher les deux mondes, se réalise à la fin du roman. Dès le départ, il sait que ce futur dans lequel l’ancienne religion disparaît est inévitable, mais il continue d’essayer, d’où ces tentatives désespérées pour enseigner aux hommes une tolérance qu’ils refusent de comprendre et de tenter.

Dans les textes médiévaux, Arthur bénéficie également du savoir politique et stratégique de Merlin, qui l’aide à gagner de nombreuses batailles et à se faire admettre sur le trône du royaume. Comme dans *The Mists of Avalon*, la diplomatie est l’un des éléments importants de l’enseignement de Merlin, surtout dans *Les Premiers Faits du roi Arthur* qui, dès les premières phrases, montre l’implication de Merlin dans les relations politiques d’Arthur et de ses vassaux :

« Or pensés d’aus honorer et recevoir et lor alés a l’encontre, car encore soient il haut home et vostre, si sont il de plus haut lignage que vous ne soiés et lor femes autresi [...] » Et quant li rois Artus l’entent, si dist qu’il le fera tout ensi com il l’a devisé²⁰¹.

Comme le montre cet extrait, Arthur ne remet pas en question la parole de Merlin dans ce roman et suit ses conseils comme un élève suit ceux de son maître. La phrase « si dist qu’il le fera tout ensi com il l’a devisé » est typique des relations de Merlin avec ses élèves dans le *Merlin* et ses suites, revenant scander les fins de dialogue. Les conseils donnés portent toujours leurs fruits, que ce soit, comme ici, en matière de diplomatie, ou plus tard en matière militaire : un peu plus tard, Arthur gagne la bataille de Bédingran grâce à la stratégie élaborée par Merlin. Ses conseils permettent en effet à Arthur de consolider sa place de roi et de se faire des alliés précieux. Il en va de même dans *La Suite du Roman de Merlin* où Arthur, d’abord sceptique lorsqu’il ne sait pas qu’il a Merlin en face de lui, lui voue une confiance aveugle dès qu’il apprend qui il est, au point de lui demander conseil pour cacher son inceste :

« Merlin, tu amas moult mon père et moult li fus loiaus, et il ne t’amoit mie petit. Tu ses de mon affaire plus que tout cil dou monde. Pour Dieu, consilliés moi comment je pourrois celer mon pechié de la feme le roi Loth que jou ai carnement conneue. Che ne te puis je celer, car je sai bien que tu le ses, ne je ne vaurroie pour riens que li mondes le seust ensi comme il m’est avenu. – Se je t’ensegnoie a celer cel pechié, fait Merlins, si pecheroie mortelment [...] Mais de che que li peuples sace que tu ies fiex Uterpandragnons m’entremeterai je tant que je lour face apertement connoistre²⁰². »

²⁰⁰*Ibid.* p. 14

²⁰¹*Les Premiers faits du roi Arthur, op.cit.* p. 809-810

²⁰²*La Suite du roman de Merlin, op.cit.* p. 16

Merlin refuse d'enseigner à Arthur comment cacher son péché, cependant il lui propose ouvertement son aide pour faire savoir à tous qu'il est le fils du roi, autrement dit il lui offre de consolider sa place sur le trône, comme il le fait dans *Les Premiers Faits du roi Arthur*. Le rôle de Merlin est sensiblement le même dans les deux suites du *Merlin* de Robert de Boron, à la différence que dans *La Suite du roman de Merlin*, il arrive à Arthur de ne pas écouter les conseils qu'il lui donne, ce qui a des conséquences désastreuses et qui prouve que le rôle de maître et de prophète de Merlin ne peut pas être pris à la légère dans les romans médiévaux, où son enseignement est essentiel pour permettre la survie du royaume à travers la personne du roi.

Je ne parlerais pas de Blaise ici, car il bénéficie surtout des connaissances spirituelles de Merlin et que j'ai déjà longuement développé la relation particulière qu'ils entretiennent, même s'il recueille grâce à cela de nombreuses informations et prophéties sur le cours des événements dans le royaume de Logres.

L'enseignement « séculier » transmis par Merlin a une importance capitale dans le cadre des romans médiévaux en permettant à Arthur d'apprendre à devenir un bon roi, et en lui sauvant la vie à plusieurs reprises, jusqu'à ce que Merlin se laisse *ensermer* par Viviane, ce qui met un terme à son enseignement mais est aussi un symbole de la maturité atteinte par Arthur, qui est dorénavant prêt à gouverner sans son maître. Dans les romans modernes, l'enseignement de Merlin prend des formes diverses et n'est plus uniquement concentré sur les rois, Arthur et Uterpendragon, mais vise également à former des chevaliers pour la quête du Graal, chez René Barjavel, ou le successeur de Merlin lui-même, chez Marion Zimmer Bradley. Dans tous les cas, l'enseignement séculier dispensé par Merlin permet à ses élèves de renforcer leur position dans le monde et d'acquérir les capacités nécessaires à réaliser leur destinée, qu'il a souvent prédite.

c) Deux poids, deux mesures

Nous l'avons vu, les tendances de l'enseignement de Merlin semblent divisées en deux catégories : nous avons d'un côté une transmission du savoir magique et « spirituel », qui ne semble avoir d'autre but que lui-même, n'offrant pas de statut supérieur dans le cadre particulier des femmes qui le possèdent, et de l'autre côté un savoir social : politique, stratégique et militaire la plupart du temps, qui, au contraire, vise à procurer un niveau social supérieur au disciple, en lui apprenant à gouverner, dans le cas d'Arthur, ou à devenir un chevalier exemplaire dans le cas des autres élèves. Cette différence de traitement, qui correspond presque toujours au genre auquel appartiennent les élèves, mérite qu'on s'y attarde.

Il serait malavisé cependant de traiter les questions de genre sans noter que ces problématiques complexes sont toujours profondément dépendantes du contexte sociétal et historique d'écriture des

romans. Ces réflexions nous permettent justement de réfléchir à notre sujet en analysant les représentations du savoir des femmes dans les sociétés. Au Moyen-Âge, l'idée d'une femme chevalier était impensable, et même si l'on a vu quelques femmes gouverner des seigneuries, c'était souvent à la suite de la mort de leur mari ou de leur père sans autre héritier, et avec l'appui d'un seigneur masculin auquel elles avaient prêté hommage. Il y a cependant des exceptions, comme l'expliquent Armelle Nayt-Dubois et Emmanuelle Santinelli : « Le récent colloque de Lille-Bruxelles sur « femmes de pouvoir et femmes politiques » a livré une impressionnante galerie de femmes de pouvoir de tout acabit pour les XIV^e-XVI^e siècles : 2 impératrices, une quinzaine de reines, une dizaine de duchesses, 13 comtesses, 1 vicomtesse [...] Des femmes de pouvoir existent donc à tous les échelons du pouvoir et les quelques études mentionnées en début d'introduction montrent que cela n'est pas spécifique aux XIV^e-XVI^e siècles²⁰³. » Cependant, même s'il existe des femmes de pouvoir à toutes les époques, les femmes combattant restent une exception, et les femmes chevaliers n'existent pas. Cela peut facilement expliquer pourquoi la transmission de connaissances politiques ou militaires de la part de Merlin se concentre exclusivement sur des hommes. En ce qui concerne les romans modernes, la réécriture est pour beaucoup en cause dans le traitement de la transmission des connaissances. Même Marion Zimmer Bradley, la plus féministe des écrivains modernes, n'a pu changer le contexte de l'histoire qui se déroule au tout début du Moyen-Âge – la plupart situent l'action vers le V^e siècle – et tous respectent donc le contexte social de l'époque dans laquelle ils situent leur histoire en évitant d'y ajouter des femmes chevaliers. Cependant, il est nécessaire de remarquer que chez Michel Rio la problématique est abordée d'une manière assez différente : Morgane, tout comme Viviane, montrent leurs capacités de chefs de guerre en défendant l'île d'Avalon d'une manière très efficace, ce qui leur vaut l'admiration du peuple :

Le peuple de l'île ovationnait pêle-mêle cette accolade inouïe du savoir, du pouvoir et de la beauté, les artisans d'une victoire écrasante et instantanée [...] Ils exprimaient aussi, avec la vénération, leur propre sentiment de force et de sécurité venu du fait qu'en ces deux courtes rencontres ils n'avaient pas eu même un blessé, alors que l'ennemi avait perdu six galères de combat et plus d'un millier de guerriers et d'hommes d'équipages²⁰⁴.

La connaissance des mathématiques transmise par Merlin à Viviane et à Morgane leur permet l'exploit de défendre l'île sans avoir de blessés, ce qui provoque la vénération des habitants de l'île. La qualité de cheffes de guerre des deux femmes est avant tout donnée par leur connaissance de la science, qui leur permet d'anticiper les mouvements de leurs ennemis et de les contrer. Si elles sont capables d'élaborer une stratégie redoutable, elles ne sont toutefois pas formées aux armes et ne combattent pas elles-mêmes dans la mêlée.

²⁰³Armelle Nayt-Dubois, Emmanuelle Santinelli (éd.sc). *Femmes de pouvoir et pouvoir des femmes dans l'Occident médiéval et moderne*. Valenciennes : Presses universitaires de Valenciennes, 2009, p. 21

²⁰⁴Michel Rio, *Morgane*, op.cit. p. 155

Dans les romans de Michel Rio, Morgane est également seule maîtresse de ses terres, d'abord la forteresse d'Isca, puis le Val sans retour et enfin l'île d'Avalon. Cette possibilité lui est offerte par son retrait volontaire du monde : refusant de se plier aux règles qui lui seraient imposées en faisant totalement partie de son époque, elle érige un rempart entre son autorité et celle du monde, en faisant assassiner tous ceux qui se rendent dans le Val, puis sur Avalon. C'est ainsi que, sans magie, elle donne naissance aux légendes qui courent sur ces deux endroits d'où l'on ne revient pas, et c'est uniquement parce qu'elle retire ses terres du monde qu'elle peut y gouverner en maîtresse absolue sans renverser la hiérarchie établie à son époque entre les hommes et les femmes et sans défier l'autorité d'Arthur. Ce n'est pas directement l'enseignement de Merlin qui permet à Morgane de devenir la reine de son propre royaume, mais au contraire ce qui l'opposait déjà à lui lorsqu'il l'éduquait, c'est-à-dire les questions d'éthique. Elle choisit d'être libre et considère que sa liberté vaut plus que la vie de ceux qu'elle fait exécuter pour s'être introduits dans son royaume. En cela, elle va à l'opposé des enseignements de Merlin, qui privilégie le bien commun à celui d'une seule personne, comme le souligne Morgane dans sa discussion avec Uther-Pendragon :

« Merlin est en train de construire un monde nouveau, non pour toi, ni même pour Arthur qui n'en sera pas le maître, seulement le premier rouage, mais pour l'homme en général, un homme libre qui est plus une idée qu'une chair, selon moi. Car tous les hommes de chair à Logres, y-compris toi-même, plient devant cette volonté, se font esclaves de ce puissant esprit solitaire, et je pense que Merlin est le seul être libre de son monde. Tout ici se règle sur son projet. J'admire ce projet, mais il ne me convient pas, et je ne puis être l'égale de Merlin qu'en vivant selon le mien²⁰⁵. »

Morgane considère qu'en tentant de libérer l'homme – ou plutôt son idée – Merlin est en train de rendre tous les hommes esclaves de son utopie. C'est pour cette raison qu'elle tente de se libérer de l'emprise de son ancien maître, au point de prendre des mesures définitives – l'exécution de tous les intrus dans ses trois différents royaumes – seule manière de rejeter complètement l'autorité qui régit le royaume de Logres et de mettre en place sa propre autorité. Le fait de se couper du monde est la seule manière de réussir à empêcher le projet de Merlin de lui voler sa liberté, mais c'est également la seule manière pour une femme à son époque de devenir reine sans avoir de comptes à rendre aux hommes.

Il en va de même chez Marion Zimmer Bradley, qui crée deux personnages féminins régnant sur leurs propres terres sans avoir à rendre de comptes : la Dame du Lac – incarnée par différents avatars – et la reine des fées. Dans les deux cas, l'on retrouve la même règle que chez Michel Rio : l'île d'Avalon, tout comme le royaume des fées, sont coupés du monde, non pas cette fois par l'exécution de tous ceux qui y pénètrent, mais par la magie, qui efface petit à petit ces deux terres du royaume de Logres, dont elles ne font plus réellement partie. C'est, là encore, à cette seule condition

²⁰⁵*Ibid.* p. 56

que l'autorité des deux femmes reste incontestée, tandis que toutes les femmes qui se trouvent encore dans le monde réel sont soumises à la volonté des hommes, l'exemple le plus révélateur et le plus extrême étant l'autorité de la Déesse-mère, dissoute dans la religion du Dieu – masculin – chrétien. Les deux Merlin, malgré leurs tentatives pour réconcilier les deux mondes, ne font que amoindrir plus encore l'autorité de la Déesse, notamment en amenant les objets de son culte à Arthur pour qu'ils soient utilisés lors d'une messe chrétienne, ce qui sonne la fin de l'autorité féminine sur le monde réel. Avant que Kevin n'amène ces objets à Arthur, Morgane le met en effet en garde contre le choix d'une foi qui rendrait le monde plus pauvre et étriqué alors qu'il essaie de justifier sa conversion au christianisme :

“I cannot see that this is wrong,” Kevin said. “All Gods are one – as even Taliesin would have said – and if we join in the service of the One –”

“But it is that with which I quarrel,” Morgaine said. “Their God would be the One – and the only – and drive out all mention of the Goddess whom we serve. Kevin, listen to me – can you not see how this narrows the world, if there is one rather than many²⁰⁶ ?”

En favorisant la foi chrétienne, Kevin contribue en effet à effacer l'autorité de la Déesse sur le monde, et en tentant de concilier les deux religions différentes, il ne fait qu'aider à la disparition de l'autorité de la Déesse avec l'accroissement de l'influence du Dieu unique. L'utilisation des objets du culte lors de la messe ne permet en effet pas de sauver l'ancienne religion, seulement de renforcer la foi chrétienne en faisant croire à tous les croyants présents qu'il s'agit d'un miracle, d'une manifestation divine. Cet événement, en lançant tous les chevaliers sur la quête du Graal, exclut toute mention de la Déesse. Celle-ci tombe alors dans l'oubli à cause de la transmission-même des objets sacrés qui devaient, selon Kevin, permettre de faire passer une partie du savoir de l'ancienne religion dans le monde réel, au lieu de le cantonner à Avalon, dernière terre où la Déesse règne. La différence est flagrante entre le début et la fin du roman : Viviane, au début, influence le royaume à plusieurs reprises, en convainquant sa sœur Ygerne d'engendrer Arthur puis en amenant Uther à accepter de le faire élever par un de ses vassaux tout en lui confiant Morgane, tandis qu'à la fin du roman, Morgane, la nouvelle Dame du Lac, est obligée d'ordonner à Nimue de conduire Kevin à Avalon par trahison pour qu'il y soit jugé. Le fait que le jugement ne puisse être rendu qu'à Avalon montre la perte d'autorité des femmes dans le monde réel : elles ne peuvent plus influencer la politique du royaume d'Arthur et sont cantonnées à leur propre monde, qui dérive petit à petit dans les brumes et est condamné à la disparition.

Même chez les auteurs modernes qui tentent de donner aux femmes une autorité qui ne serait pas naturelle à l'époque où se déroule leur roman, il existe une sorte de convention qui conduit à faire des royaumes dirigés par des femmes des sortes de mondes irréels, d'où l'on ne revient pas.

²⁰⁶Marion Zimmer Bradley, *op.cit.* p. 725

L'élévation à un statut social supérieur, que l'enseignement de Merlin procure aux hommes, est déniée aux femmes dans la réalité tangible. Dans les romans médiévaux, il est intéressant de se pencher sur le domaine du Lac de Ninienne dont elle reste la maîtresse, et plus encore sur le cas de Morgane dont l'autorité incontestée sur le Val sans Retour dans le *Lancelot* repose sur le même principe que dans les romans modernes : il s'agit d'une autorité conférée par le charme qu'elle a jeté sur le val, qui repose sur une inversion des valeurs et, pour cela, est largement condamnée dans le roman. Je ne m'attarderai pas plus que nécessaire sur cette aventure très connue et souvent traitée dans la recherche, mais me contenterai d'en rappeler les grandes lignes : Morgane, pour se venger de la trahison de son amant, lance un sortilège sur un Val. Tous les hommes qui s'y rendent en ayant déjà trahi leurs amantes, ne serait-ce qu'en pensée, s'y retrouvent enfermés à jamais. Les femmes en revanche peuvent y circuler comme bon leur semble. Le seul moyen pour rompre le charme est l'arrivée d'un chevalier parfait, n'ayant jamais eu la moindre pensée infidèle, qui par sa simple venue libérera aussitôt tous les autres. Lancelot, conscient des risques de cette aventure, s'y rend néanmoins et prouve la perfection de son amour pour Guenièvre en rompant le charme lancé par Morgane.

L'aventure du Val sans Retour consacre Lancelot comme l'amant parfait mais permet surtout de montrer les dangers d'un royaume dans lequel les hommes sont enfermés par des femmes contre leur volonté, et de l'importance de rétablir l'ordre naturel, dans lequel l'homme est libre de se déplacer où il le souhaite. Cette aventure permet d'envisager le chemin parcouru entre la vision du XIII^e siècle, qui ne pouvait pas laisser les hommes enfermés dans le Val sans Retour, et la vision des romans modernes, qui, même si elle ne confère de pouvoirs aux femmes que dans l'irréel, leur permet de conserver cette position d'autorité, qui n'est pas condamnée par les auteurs.

Cette réflexion nous amène à réfléchir brièvement à la question inverse de la première : si les femmes n'accèdent pas au savoir séculier que Merlin transmet aux hommes, la plupart du temps, les hommes n'accèdent pas non plus au savoir magique et spirituel que Merlin transmet aux femmes. Cette inversion peut surprendre et repose sur de nombreuses raisons dont la plus importante, à mon sens, est la même que celle que nous avons utilisé pour traiter l'autre question : dans les romans que nous traitons, les hommes accèdent au pouvoir sur le monde réel, les femmes sont les souveraines de l'irréel. Les enseignements magiques et spirituels de Merlin sont donc le moyen pour elles de conserver leur pouvoir dans ce monde inversé, tout comme le savoir séculier permet aux hommes d'avoir un statut social supérieur dans la réalité tangible.

Merlin enseigne donc à des élèves divers pour peu qu'ils aient un lien affectif avec lui ou lui permettent de poursuivre un objectif plus grand, comme la quête du Graal. Les savoirs qu'il enseigne à ses disciples peuvent être séparés en deux catégories principales : d'un côté, un savoir que l'on pourrait qualifier de spirituel, basé sur le triangle magie-religion-science et allant plus ou moins, selon

les cas, vers un pôle ou un autre. De l'autre côté, nous trouvons un savoir que nous qualifions de « social » parce que, contrairement à l'autre catégorie qui privilégie avant tout l'accomplissement de la volonté individuelle, celui-ci se base sur l'intégration sociale et vise à permettre à l'élève d'assumer sa place dans la société. Ces savoirs, quels qu'ils soient, sont avant tout transmis par Merlin à l'oral, qui utilise le discours et le débat pour enseigner, même si parfois il s'implique plus en combattant ses élèves pour les former, comme chez René Barjavel. Et s'il s'implique plus, c'est qu'il demande toujours à ses élèves la plus grande implication dans son savoir. La curiosité des élèves est primordiale dans le mythe de Merlin, et ceux qui sont le plus en demande de savoir seront ceux qui en obtiendront le plus. Certains des apprentis, Guinebaut seul au Moyen-Âge, mais certaines femmes également pour la littérature moderne, pourront, une fois l'enseignement terminé, transmettre à leur tour ce savoir à leurs propres élèves. La séparation des savoirs entraîne également une séparation des genres, les femmes ayant accès au savoir que nous avons qualifié de spirituel, issu du triangle magie-science-religion, tandis que Merlin enseigne à ses disciples masculins un savoir dit social, qui leur permet d'obtenir et d'assumer une place de choix dans la société. Le savoir transmis aux femmes, en revanche, les exclut de la société en leur donnant une place de choix dans des mondes irréels, coupés du monde arthurien. Si nous avons ici défini les particularités de l'enseignement de Merlin sur un point de vue très prosaïque, il s'agit à présent de constater que tout ce savoir fait appel à un imaginaire qui le dépasse et qui est très présent dans le texte.

II. Le savoir face à la société, les sociétés face au savoir

Le savoir de Merlin est lié à un imaginaire très vaste : un personnage omniscient ne pourrait l'être sans faire appel à une grande quantité de croyances collectives, qui se reportent ensuite sur ses élèves après leur apprentissage. Les connaissances transmises par le vieux sage sont donc liées à l'imaginaire de l'auteur qui en fait le récit et de sa société, et cela, ainsi que le jugement que cette dernière portera sur ce savoir a également un impact sur la représentation des femmes qui le possèdent dans chacune des sociétés. Le savoir de Merlin amène ainsi dans son sillage l'idée du pouvoir qui semble en être indissociable.

1. Le savoir et le pouvoir : un imaginaire commun

a) La connaissance, un prérequis qui influence l'exercice du pouvoir ?

Si le thème du savoir est lié à un imaginaire en particulier, dans toutes les œuvres de notre corpus, c'est bien à celui du pouvoir. La puissance et la connaissance fonctionnent en effet comme un seul et même bloc, à tel point qu'elles en deviennent interchangeables à de nombreuses reprises, et ce, dès l'origine de Merlin. Celui-ci représente en effet l'union du savoir et du pouvoir par sa naissance même, telle que relatée par Robert de Boron dans le *Merlin* :

[...] par ceste raison sot il les choses faites et dites et alees que il les a et tient de l'anemi. Et le sourplus qu'il sot les choses qui sont a avenir vaut Nostre Sires que il seüst contre les autres choses que il savoit par en droit de la soie partie, or si se tourne a laquelle que il onques vaurra¹.

Du diable, Merlin tient donc la connaissance des choses passées et présentes. De Dieu, il tient la connaissance de l'avenir. Il est ici le prophète au sens étymologique du terme, celui qui tient son inspiration de Dieu et parle pour lui. Devenu ainsi omniscient, il détient également le pouvoir puisqu'il connaît à la fois les secrets les plus intimes et le destin de tout le monde mais aussi toutes les découvertes du monde, la magie étant comprise puisqu'elle fait, au Moyen-Âge, partie de la science. Merlin est donc défini dès sa conception comme une personne omnisciente et quasiment omnipotente.

Nous retrouverons cette alliance du savoir et du pouvoir dans ses enseignements auprès de ses élèves : lorsque Morgane ou Viviane viennent trouver Merlin pour obtenir de lui son savoir, c'est dans le but d'en tirer du pouvoir. Par exemple dans la *Suite du Roman de Merlin*, Morgane décide de se rapprocher de Merlin parce que : « elle s'apensa que elle s'acointeroit de lui et aprenderoit tant de son

¹Robert de Boron, *Merlin*, *op.cit.* p. 594

sens que elle porroit faire par tout ou elle vaurroit partie de sa volenté² » : la quête de savoir de Morgane est donc avant tout une quête de pouvoir. Dans ce même roman, Viviane recherche le savoir de Merlin avant tout pour se protéger de lui : le savoir n'est donc pas une fin en soi, mais un moyen qui doit conduire au pouvoir. Cet aspect n'est cependant pas autant mis en avant dans *Les Premiers faits du roi Arthur* : la raison pour laquelle Morgane cherche à apprendre de Merlin n'est pas expliquée, et c'est l'aspect divertissant de la magie qui est mis en avant par Merlin lorsqu'il rencontre Viviane et qu'il accepte de lui enseigner, notamment à travers le mot « gix » qui est très souvent utilisé dans ce passage pour parler de la magie. C'est également cet aspect plaisant que relève Viviane lorsqu'elle demande à Merlin de lui enseigner :

- Certes, fait la demoisele, ci auroit cointe mestier et molt i valroie avoir mis grant chose que je seüsse faire si biaux gix. - Certes, damoisele, fait il, molt en sai ore de plus biaux et de plus delitables pour haus homes esbanoier que cist ne sont³.

Le pouvoir n'est donc pas tant mis en avant dans cette œuvre-ci, du moins en ce qui concerne celui de ses deux élèves féminines. Celles-ci conservent un rôle extrêmement mineur, comparé à celui qu'elles ont dans *La Suite du Roman de Merlin*, où Morgane, après son apprentissage, prend le rôle de principale opposante d'Arthur, tandis que Viviane obtient celui de principale adjuvante après l'épisode de l'*enserrement* de Merlin. C'est peut-être cette différence de rôle qui explique la différence entre les deux livres sur le pouvoir que donne la magie, *La Suite du Roman de Merlin* mettant en avant ce lien entre le savoir et le pouvoir pour justifier le rôle de premier plan donné aux deux élèves de Merlin tandis que *Les Premiers faits du roi Arthur*, pour éviter d'avoir à donner une place trop importante à ces deux femmes, ne fait de la magie qu'une sorte de jeu de cour, plaisant mais peu utile, du moins en ce qui concerne l'apprentissage de Morgane et de Viviane.

Les personnages, dès lors qu'ils deviennent savants, obtiennent en effet un droit d'agir sur le monde et de le modeler, comme c'est le cas dans *Les Premiers faits du roi Arthur*. Ils obtiennent également un statut social différent et supérieur à celui qu'ils avaient avant son enseignement. Celui-ci peut être donné par Merlin en plus de ses connaissances, comme c'est le cas pour Viviane : Merlin lui construit ou lui fait construire un château sur sa demande, lui permettant ainsi d'accéder à un statut social supérieur et montrant également que ses nouvelles connaissances lui donnent le droit à l'autonomie, à laquelle elle n'aurait pas droit si elle n'avait pas été son élève – en effet dans *La Suite du Roman de Merlin* et dans *Les Premiers faits du roi Arthur* – Viviane est la fille d'un personnage plus ou moins important, et placée sous son autorité jusqu'à ce que Merlin lui fasse construire son propre château – dans la *Suite du Roman de Merlin* – ou qu'elle crée par magie, grâce à son enseignement, une tour où elle enserme Merlin et dont elle seule peut entrer et sortir à volonté – dans *Les Premiers faits du roi*

²*La Suite du Roman de Merlin, op.cit.* p. 119

³*Les Premiers faits du roi Arthur, op.cit.* p. 1058

Arthur. L'enseignement de Merlin permet donc à Viviane d'accéder à l'autonomie et à l'indépendance : il la place symboliquement dans une position de force, par rapport aux personnes qui n'ont pas eu accès à son enseignement d'une part, mais également par rapport à lui, en lui enseignant tout ce qu'il sait, ce qui fait d'elle en partie son égale, et en tombant amoureux d'elle, ce qui le place automatiquement en son pouvoir. C'est le pouvoir qu'il lui confère par son amour et par son enseignement qui la place en capacité de le mettre à l'écart du récit : c'est d'ailleurs ce qu'il explique à Blaise lorsque celui-ci s'étonne qu'il retourne à ses côtés en sachant qu'il ne pourra en repartir : « Et je sui si souspris de s'amour que je ne m'en porroie partir. Et je li ai appris et enseignié tout le sens qu'ele set et encore en saura ele plus, car je ne m'en puis departir⁴. » Nous pourrions, en partant de cette apparente soumission de Merlin à Viviane, chercher des points communs avec une forme d'amour courtois, mais il me semble qu'au contraire, cet amour en serait plutôt un contre-exemple : dès lors que Merlin se soumet à la volonté de Viviane, il se retrouve *enserré* : dans ce couple la dame n'a plus la fonction socialisatrice qu'elle a dans les relations de *fine amor*, mais au contraire une fonction excluante, en le mettant définitivement à l'écart de la société. De plus, elle ne pousse pas Merlin à se dépasser pour elle, et lui prend petit à petit tout ce qu'il a – c'est-à-dire son savoir/pouvoir – sans rien lui donner en retour excepté une promesse. Si l'image de la *fine amor* revient en tête du lecteur à la lecture de l'histoire de Merlin et Viviane, c'est plus pour se rendre compte que toutes les relations ne peuvent pas ressembler à l'histoire de Lancelot et Guenièvre, et que la domination que Viviane fait peser sur Merlin est en réalité plutôt néfaste. L'analyse qu'Alain Corbellari avait fait du concept d'amour courtois peut nous aider à éclairer leur relation sur plusieurs points. Il définit en effet la *fole amor* comme : « la déraison, non tant dans le sens moderne de démence, qu'en celui de déséquilibre et plus particulièrement, d'excès, en l'occurrence de la sensualité et de la sexualité⁵ » Il semblerait que l'amour que Merlin porte à Viviane dans ce texte se rapproche plus en effet de la *fole amor* que de la *fin amor* (d'ailleurs le terme « fol » est fréquemment employé pour qualifier la conduite de Merlin) dans le sens où ce que recherche précisément Merlin, c'est la relation charnelle avec Viviane, non le jeu de désir qui caractérise en partie la *fin'amor*. Cet accomplissement ne peut avoir lieu qu'après l'*enserrement* de Merlin et la sexualité est donc directement liée à la mort – symbolique – du personnage, ou du moins à son exclusion définitive de la société. La soumission de Merlin n'est qu'un moyen d'accéder à la relation sexuelle, qui n'est pas le but principal de la *fin'amor*.

⁴*Ibid.* p. 1630

⁵Alain Corbellari, « Retour sur l'amour courtois » in *Cahiers de Recherche médiévale*, [en ligne] n°17, 2009, mis en ligne le 15/06/2012, consulté le 13/04/2018 : <http://crm.revues.org/11542>, p.379

Merlin donne donc souvent un statut social supérieur à ses élèves et confère même un pouvoir sur lui à Viviane. Mais lorsque ce statut n'est pas directement conféré par Merlin, il peut être réclamé ou pris de force justement grâce aux connaissances acquises grâce à lui. Par exemple, dans le *Merlin* de Robert de Boron, Arthur n'est légitimé en tant que roi que lorsque Merlin lui apprend de qui il est le fils. En effet, les seigneurs peinent à accepter qu'Arthur devienne roi, bien qu'il ait retiré l'épée du perron, car ils pensent qu'il est de basse naissance :

Quant li baron virent les riches presens et les riches joiaus que li rois Artus lor osfroït si le tinrent a molt grant desdaing et disent, de tels i ot, que molt estoient fol quant il d'un home de si basse gent avoient fait roi et signour sor aus de si riche terre come estoit li roialme de Logres [...] et disent que bien le seüst il qu'il ne le retenoient pas a roi mais vuidast tost la terre et le país et gardast bien qu'il jamais ne l'i veïssent⁶.

La légitimité d'Arthur à régner est mise en doute du fait de sa naissance inconnue, et seul Merlin, qui connaît son secret, est capable de lui permettre de prendre la place de roi qui est la sienne par son héritage. Cette connaissance ne convainc pas les barons, mais range le petit peuple et le clergé de son côté : grâce à cela, il pourra par la suite avoir des hommes pour l'aider à légitimer son pouvoir. Arthur assoit donc sa légitimité sur le royaume de Logres grâce aux connaissances de Merlin, même s'il doit le conquérir par les armes. *La Suite du Roman de Merlin* ne reprend pas ce passage et débute sur la rencontre de Merlin et d'Arthur, Merlin apprenant alors à Arthur sa naissance avant de préparer un stratagème pour faire savoir à tous qu'il est bien le fils d'Utherpendragon : dans ce texte-ci, les seigneurs croient à ce qui leur est révélé et Arthur n'a pas besoin de combattre pour défendre son pouvoir, les connaissances transmises par Merlin étant suffisantes pour lui permettre de légitimer son pouvoir. En outre, dans le *Lancelot*, si Morgane obtient une place de choix dans la narration en devenant l'adversaire privilégiée du monde arthurien, c'est également grâce aux connaissances magiques qu'elle a apprises de Merlin et qui lui donnent le pouvoir de s'opposer aux chevaliers de la Table Ronde. Ainsi, le savoir transmis par Merlin légitime le pouvoir en place mais crée aussi de nouvelles puissances.

Les romans modernes conservent, consciemment ou non, ce lien de cause à effet entre savoir et pouvoir. Dans les livres de Michel Rio par exemple, c'est parce que Morgane a appris avec Merlin qu'elle cherche à s'affranchir des règles et à fonder son propre royaume avec ses propres règles, et c'est parce qu'Arthur a appris avec Merlin qu'il est capable de gouverner l'utopie que ce dernier a créée :

Ainsi eut-il l'occasion, dans le premier moment de son règne, d'accomplir toutes les tâches auxquelles je l'avais préparé, trouvant là un champ d'expérience de la guerre et de la loi, de la fermeté et de la mansuétude, qui était comme un raccourci de son grand destin. Il avait triomphé

⁶Robert de Boron, *Merlin*, *op.cit.* p. 775-776

avec aisance de toutes les épreuves. J'avais attendu de lui l'inévitable maladresse des commencements. Il ne l'eut pas. Mon rêve s'incarnait⁷.

Contrairement aux rois précédents – le grand-père de Merlin puis Uther – Arthur représente le pouvoir idéal, grâce à l'enseignement de Merlin dont il a bénéficié. Le savoir que ce dernier a transmis à son élève vise à lui permettre d'exercer le meilleur des pouvoirs, selon lui, et c'est uniquement grâce à cet enseignement qu'Arthur est digne de régner sur l'utopie construite par Merlin. Dans *L'Enchanteur* de René Barjavel, qui est par bien des aspects le roman le plus proche de la tradition médiévale, on retrouve également le lien entre le savoir que Merlin transmet et le pouvoir auquel il donne accès, particulièrement mis en évidence à travers l'apprentissage de Viviane :

- Calme-toi, dit Merlin. Tu as les pouvoirs, mais pour t'en faire obéir tu dois connaître le nom et le signe de chacun. Comment veux-tu qu'il t'obéisse si tu ne l'appelles pas par son nom ?
- Mais je ne les connais pas ! gémit-elle, désolée.
- Je te les apprendrai...
- Tu les connais ?
- Bien sûr !...
- Oh, apprend-moi ! Apprends-les-moi ! Apprends-moi tout ! Maintenant !⁸.

Le lien entre le savoir et le pouvoir est particulièrement flagrant ici, parce que Merlin explique que le pouvoir réside déjà en elle, mais que la seule manière de s'en servir, c'est d'avoir les connaissances suffisantes. Les deux sont encore plus liés que dans les autres romans, puisque pour apprendre la magie, il faut avoir déjà ce pouvoir, qui est un héritage génétique, mais pour utiliser ce pouvoir, il faut l'apprendre. Le savoir nécessite donc le pouvoir, et inversement. Dans ce roman, ce n'est donc pas uniquement sa magie qui permet le pouvoir, mais sa transmission : par exemple il donne beaucoup de choses par magie à Bénigne, mais celle-ci, qui n'a aucun pouvoir d'origine, n'apprend rien de lui, elle n'est que le réceptacle de sa générosité.

Dans *The Mists of Avalon* enfin, le savoir ancien transmis par le culte de la Grande Déesse permet également d'agir, d'obtenir une place privilégiée dans le monde, place qui s'atténue au fur et à mesure que ce savoir perd de l'importance pour être remplacée par le savoir et la conception chrétienne du monde.

En raison de ce lien entre savoir et pouvoir, une grande partie des élèves de Merlin est amenée, dans la plupart des textes du corpus, à exercer le pouvoir sur une plus ou moins grande communauté de personnes. C'est, bien sûr, le cas d'Arthur, dont le statut de souverain ne change jamais, mais également de Viviane dans un certain nombre de textes, qui possède aussi son château et ses gens ou de Morgane, régnant sur Avalon et le Val sans Retour la plupart du temps. Nous l'avons vu, le savoir transmis par Merlin entraîne presque toujours un certain pouvoir, mais il modifie également la manière dont ce pouvoir est exercé.

⁷Michel Rio, *Merlin*, *op.cit.* p. 82

⁸René Barjavel, *L'Enchanteur*, *op.cit.* p. 34

Dans le cas de Michel Rio, par exemple, l'influence des enseignements de Merlin sur le pouvoir exercé par ses deux principaux élèves, Arthur et Morgane, est indéniable. C'est en effet dans ce seul but qu'il a pris Arthur pour élève, comme il l'explique lui-même : « A l'un j'ai appris la nature des êtres, c'est-à-dire le pouvoir et le devoir, parce que son destin était de dominer le monde⁹. » mais Morgane, elle aussi, devient souveraine. Les enseignements de Merlin lui ont en effet donné la liberté d'esprit nécessaire pour vouloir prendre son autonomie sitôt son apprentissage terminé :

« Merlin a achevé de m'enseigner, et de cela je suis à la fois triste et satisfaite. Il m'a dit qu'à présent j'étais son égale par le savoir. Mais je veux l'être aussi par tous les aspects de l'esprit [...] Tout ici se règle sur son projet. J'admire ce projet, mais il ne me convient pas, et je ne puis être l'égale de Merlin qu'en vivant selon le mien. Pour le bâtir, j'ai besoin de m'éloigner du centre de son autorité sous peine d'en être malgré moi captive, et dans ce cas à quoi bon la fin de sa tutelle dans le savoir si son pouvoir me retient soumise¹⁰ ? »

Morgane montre ici qu'elle considère que le savoir doit automatiquement mener au pouvoir, ou du moins à la liberté et à l'indépendance. Elle refuse de n'être que l'égale de Merlin par le savoir, mais veut l'être également par le pouvoir, en fondant à son tour son propre projet, dans lequel elle sera autonome et indépendante, affranchie de toutes les règles qui régissent le projet de Merlin. C'était le but de ce dernier que de lui accorder cette liberté d'esprit que seul le savoir peut conférer, mais son enseignement ne visait pas à lui apprendre à gouverner, bien au contraire, comme nous l'apprend ce dialogue entre Merlin et Morgane :

- N'est-il pas juste et logique, Merlin, que l'intelligence qui détient le savoir possède aussi le pouvoir ?
- Le savoir est assez loin de la plupart des hommes, qui agissent et raisonnent davantage selon leurs sens que selon leur raison. Ils veulent pour gouverner l'un des leurs : les soldats un bon chef de guerre, les puissants un garant de leurs privilèges, les savants, trop souvent hélas, un mécène plutôt qu'un philosophe. [...] Et, comme je te l'ai dit, la vérité du savoir, c'est justesse, la vérité du pouvoir, c'est justice¹¹.

Nous voyons ici que Merlin sépare l'exercice du pouvoir du savoir en lui-même, faisant de la justesse et de la justice deux antithèses inconciliables qu'il réserve, pour la première, à Morgane, et pour la seconde, à Arthur. Mais Morgane se sert de l'enseignement de son maître avant tout pour le mettre au service de sa propre ligne de pensée, qui diverge de celle de Merlin, comme le montrent également nos deux extraits précédents. Elle ne change jamais d'avis sur la question du savoir qui doit nécessairement mener au pouvoir et dira ainsi à Viviane : « si ce que je peux, c'est ce que je veux, c'est parce que je sais¹². » Ainsi, elle réemploie les enseignements de Merlin pour les mettre au service de son pouvoir et règne selon sa propre éthique, qu'elle a tirée seule de son apprentissage. Chez Michel Rio, nous avons donc des souverains éclairés par l'enseignement de Merlin, des philosophes qui mettent en œuvre ce qu'ils ont appris avec Merlin pour créer ce qu'ils pensent être le meilleur

⁹Michel Rio, *Merlin*, *op.cit.* p. 114-115

¹⁰Michel Rio, *Morgane*, *op.cit.* p. 56

¹¹*Ibid.* p. 23

¹²*Ibid.* p. 167

gouvernement possible, mais qui sont avant tout influencés par ce qu'ils ont retenu de cet enseignement, qui dépend pour beaucoup de leur interprétation.

Mais nous avons déjà montré que, même dans les textes du Moyen-Âge, Merlin, lorsqu'il enseignait aux hommes, leur transmettait des valeurs sociales (chevalerie, politique...) qui doivent donc également se retrouver dans l'exercice du pouvoir de ces élèves. Il n'est ainsi pas rare que Merlin se mêle de politique ou de stratégie militaire, donnant ses conseils à Arthur qui réussit lorsqu'il accepte ces conseils mais échoue lorsqu'il les rejette. Par exemple au début de la *Suite du Roman de Merlin*, Arthur veut aller combattre le chevalier du pavillon seul. Merlin, qui s'est arrangé pour se trouver sur sa route, lui dit alors : « Ne vous esmaiiés dont, rois, fait Merlins, car vous estes plus pres de la mort que je n'estoie se on ne met conseil en vostre affaire¹³. » Il le met alors en garde contre l'expérience du chevalier, la fragilité de sa propre épée et de son armure et lui conseille de faire demi-tour. Mais Arthur refuse et va tout de même combattre et se retrouve près de la mort, comme Merlin lui avait prédit, à cause de son épée qui se brise et de son armure qui ne le protège pas assez. Merlin qui observe la bataille, intervient alors que le chevalier s'apprête à lancer le coup fatal :

Et quant Merlins voit chou, si gete son enchantement si fait qu'il fait endormir le chevalier desus le cors Artus. Et Merlins dreche sur le roi et dist : « Ore pues tu veoir que miex te vaut mes sens que ta proueche, et che te di je hui matin qu'il averroit¹⁴. »

C'est ici l'exemple typique de ce qu'il arrive lorsque les conseils de Merlin ne sont pas suivis et, petit à petit, Arthur doit apprendre à suivre les conseils de Merlin. La première condition de l'apprentissage semble donc être la capacité à reconnaître son besoin d'apprendre, et Arthur, dans *La Suite du roman de Merlin*, semble à plusieurs reprises penser qu'il peut se passer des conseils de Merlin : il aura besoin une nouvelle fois de ce rappel, lorsqu'il voudra faire tuer tous les nouveaux nés pour empêcher Mordred, son fils, de détruire le royaume une fois adulte, malgré l'avis de Merlin :

« Merlin, par tans aprochera li termes que vous desistes que chis naiseroit par cui oevres chis resnes torneroit a destructions. Or sachés que ja enfant ne naistra el royaume en chelui mois que jou ne face prendre et metre en une tour ou en deus ou en trois, se tant en couvient, et illuec les ferai norrir tant que j'aie eu conseil de chou que vous m'avés dit. – Roi, fait Merlins, pour nient vous en travilliés. Et saciés que vous ne le troverés pas, ains averra ensi comme je vous ai dit, car ensi le couvient estre. » Et li rois dist que tout ensi le terra il que il l'a beé a faire¹⁵.

Arthur, une fois encore, refuse de suivre les conseils de Merlin, et non seulement il ne parviendra pas à mettre la main sur Mordred, qui sera recueilli par un seigneur, mais il manquera déclencher une guerre avec ses vassaux, révoltés par la tentative d'Arthur pour tuer tous les nourrissons, guerre que seule l'intervention de Merlin parviendra à empêcher. Arthur a donc beaucoup de mal à reconnaître son besoin d'apprendre, mais finira malgré tout par comprendre le bien-fondé des conseils de Merlin.

¹³*La Suite du Roman de Merlin, op.cit.* p. 39

¹⁴*Ibid.* p. 48

¹⁵*Ibid.* p. 56

Arthur apprend ainsi à devenir un meilleur souverain et devient donc capable de gouverner une fois que Merlin quitte le récit.

Merlin conserve souvent, au Moyen-Âge comme aujourd'hui, ce rôle de conseiller dont l'enseignement permet aux dirigeants de mieux appréhender l'exercice de leur pouvoir : c'est le cas pour Arthur, mais également pour Viviane : c'est flagrant dans *The Mists of Avalon* de Marion Zimmer Bradley où Merlin joue souvent le rôle de conseiller auprès d'elle : c'est le cas pour le premier avatar de la Dame du Lac, toujours assistée de Taliesin, puis pour Morgane, conseillée et informée par Kevin jusqu'à ce qu'elle finisse par refuser de l'écouter à cause de ses idées qu'elle estime trahir l'ancienne religion, lorsque Kevin décide que Viviane doit être enterrée à Glastonbury :

"[...] It is too late to demand that Arthur keep his pledge to Avalon in that same form he gave it. Time passes, the sound of church bells covers this land, and the people are content to have it so. Who are we to say that is not the will of the Gods that lie behind the Gods ? Whether we wish it or no, my dearest love, this is a Christian land, and we who honor Viviane's memory will do her no good by making it known to all men that she came hither to make impossible demands of the King."

"Impossible demands ?" I wrenched my hands away. "How dare you ?"

"Morgaine, listen to reason-"

"No reason but treason ! If Taliesin heard this"¹⁶-"

Morgane finit ainsi par rejeter les conseils de Kevin, qu'elle écoutait toujours, mais continue de montrer sa confiance envers Taliesin, le premier Merlin, qui n'a cependant plus qu'un rôle secondaire. C'est le seul roman où les conseils du Merlin commencent par être acceptés avant d'être vus de manière néfaste, alors qu'en général, comme nous l'avons démontré pour la *Suite du Roman de Merlin*, c'est souvent l'inverse. Deux visions du pouvoir s'opposent ainsi et précipitent la chute d'Avalon, dont le pouvoir est justement basé sur l'alliance entre la Dame du Lac et le Merlin.

Mais c'est justement le propre de Morgane que de s'inscrire en tant que mauvaise élève de Merlin, contrairement à Viviane. Nous l'avons vu chez Michel Rio et ici chez Marion Zimmer Bradley, les idéaux de Morgane et ceux de Merlin – ou de son avatar – s'affrontent violemment. Le règne de Morgane s'inscrit ainsi souvent comme antithèse de celui prôné par Merlin, que ce soit dans ces romans modernes ou bien dans les romans médiévaux, où Morgane, après avoir bénéficié de l'enseignement de Merlin, s'inscrit comme adversaire du monde arthurien, détournant ainsi son apprentissage à son propre profit plutôt que de le mettre au service de la société.

Comme nous l'avons vu, le savoir transmis par Merlin permet d'avoir les connaissances requises pour régner. Il confère à la fois la puissance militaire et stratégique aux hommes, la philosophie, que l'on retrouve évidemment chez Michel Rio mais aussi dans une moindre mesure chez René Barjavel et Marion Zimmer Bradley, où les conseils de Merlin se basent toujours sur une réflexion éthique, tentant de raisonner pour le plus grand bien. Sa connaissance du passé, du présent

¹⁶ Marion Zimmer Bradley, *op.cit.* p. 504

et de l'avenir lui permet de connaître les conséquences des agissements de ses élèves, et, s'il ne peut pas les éviter, il peut au moins leur apprendre ces conséquences. C'est le cas par exemple pour l'inceste d'Arthur, commis avec sa sœur, que Merlin condamne à la fois dans les romans médiévaux et dans les romans modernes, exception faite de *The Mists of Avalon* où cet inceste est prémédité par Taliesin et Viviane pour obtenir un héritier pur, issu du lignage royal d'Avalon. Cette différence morale semble due au fait que, dans le récit de Marion Zimmer Bradley, les païens n'ont pas les mêmes notions de péché que les chrétiens : ils ont une vision beaucoup plus libre de la sexualité, et l'inceste est, pour eux, moins grave que le fait de donner à un descendant de la lignée royale d'Avalon une personne qui ne serait pas digne de lui. C'est en tout cas ce que les paroles de Viviane, lorsqu'elle explique son geste, laissent penser :

She said "Viviane, *why* ?" and felt, shamefully, that tears would rise again to choke her. Now Viviane's voice was cold. "Did I leave you for too long among the Christians, after all, with their talk of sin?" she said. "Think, child. You are of the royal line of Avalon; so too is he. Could I have given you to a commoner ? Or, could the High King to come be so given?" "And I believed you when you said – I believe it was the doing of the Goddess – " "Why, so it was," said Viviane gently, not understanding, "but even so, I could not give you to anyone unworthy of you, my Morgaine¹⁷."

Viviane justifie donc son acte par une raison supérieure : ne pas laisser la lignée royale d'Avalon être entachée par un sang moins important. Cela semble être, pour elle, un péché plus grave que de faire en sorte que le frère et la sœur aient des relations sexuelles ensemble. De plus, le contexte de la relation est aussi important : elle a lieu au cours d'un rituel religieux durant lequel Morgane incarne la Grande Déesse, tandis qu'Arthur incarne son époux, le Dieu cornu. Pour les païens, le fruit de cette union n'est donc pas celui d'un inceste, comme Morgane le dit elle-même : « *The child now in my womb – I resolved it firmly – had not been gotten by any mortal man. He had been sent to me by the King Stag, the Horned One, as was lawful for the first child of a sworn priestess*¹⁸. » Cependant, dans les autres romans, l'inceste est bien la pire chose qu'Arthur puisse avoir fait, et Merlin apprend à Arthur les conséquences dramatiques de son acte, qui amènera la chute de son royaume, et lui enseigne ainsi l'erreur qu'il a faite et qui aura un impact sur son règne. Dans le roman de René Barjavel, déguisé en chevalier, il inflige une cruelle défaite à Arthur après que celui-ci ait couché avec sa demi-sœur :

Le chevalier rouge était Merlin.
Il avait voulu, sans se faire connaître, donner une leçon à Arthur, comme un père sévère et droit corrige son fils dont la conduite s'est égarée.
Cette leçon fut utile au jeune roi qui, pour se racheter à ses propres yeux, redoubla de vaillance et de loyauté, au combat aussi bien que dans la direction des affaires du royaume.

¹⁷Marion Zimmer Bradley, *The Mists of Avalon*, *op.cit.* p. 191

¹⁸*Ibid.* p. 231

Mais pour Merlin, tout était à recommencer. Il lui fallait trouver ou susciter un autre chevalier qui pût devenir le meilleur chevalier du monde, sans la moindre faiblesse¹⁹.

Dans *l'Enchanteur*, la faute d'Arthur n'est pas d'avoir engendré Mordred, puisque ce personnage n'existe pas chez René Barjavel, mais d'avoir échoué la quête du Graal avant même d'avoir commencé, en entachant son honneur et en se rendant indigne de la quête. C'est une double faute, pour un roi : il a fait passer ses désirs d'homme avant le bien commun, et il a échoué au niveau spirituel. Les leçons qu'il tire de cet enseignement de Merlin sont également doubles : il se surpasse ensuite à la fois au combat et en tant que roi, ce qui montre qu'il a compris son erreur. La leçon de Merlin est donc bien une leçon de royauté, centrée sur l'importance du bien commun, ce qu'il explicite parfaitement en apostrophant Arthur : « Es-tu un roi ou un chien, qui se laisse entraîner par le premier élan du dard qui lui pointe au ventre ? Que peut-on faire de toi si c'est ton ventre qui commande²⁰ ? »

Des leçons assez semblables sont tirées de cet inceste, malgré la différence d'enjeu, dans *La Suite du roman de Merlin*, où Merlin, après avoir rencontré Arthur, lui parle de son inceste :

Mais je te proueroie a droit que tu ies dyables et anemis Jhesuscrist et le plus desloial chevalier de ceste contree, car tu ies roi sacrés et en cele houneur et en cele dignité ou la grasce Jhesucrist seurement t'avoit mis, non pas autre. Artus, tu as fait si tres grant desloiauté que tu as geu carnement a ta serour germainne que tes peres engenra et ta mere porta, si a engené un fils qui iert teuls coume Diex set bien, car par lui verra moult de grant mal en terre²¹. »

Ici, l'enjeu est bien la destruction du royaume d'Arthur par son fils mais l'erreur que Merlin souligne est bien la même : Arthur a déshonoré sa fonction royale, donnée par Dieu, en ayant des relations avec sa propre sœur, et ne mérite donc pas sa dignité de roi. Contrairement au roman de René Barjavel, Arthur rejette d'abord cette leçon parce qu'il ne connaît pas sa famille, et, quand il vient à l'accepter, souhaite ajouter à cette faute une seconde en supprimant l'enfant dès sa naissance. Il rejette donc les conseils de Merlin et finit par être puni par ses propres nobles en essayant de supprimer les enfants nés à la date prévue pour la naissance de Mordred. La guerre n'est évitée que par l'intervention de Merlin mais Arthur ne reconnaît pas ses fautes. Cependant, les efforts de Merlin ne sont pas vains car il parvient à orienter Arthur vers la qualité de la royauté qui est de préserver l'intégrité du royaume à tout prix, comme il le fait remarquer aux nobles :

Ha ! Biau signeur, pour Dieu, fait Merlins, ne vous aïrés si durement, car ceste chose a il fait pour le commun pourfit dou roiaume de Logres. Car bien sachés vraiment k'en che mois ou nous sommes maintenant est nés en che país uns enfes par quels oeuvres et par quel pourcach li roiaumes de Logres doit estre si essilliés c'apriés lui ne remanra preudomme qui ne rechoive mort en une bataille campel²².

Arthur a donc appris, là aussi, à faire passer le bien commun avant ses désirs personnels.

L'enseignement de Merlin est donc indispensable pour apprendre les qualités nécessaires à un

¹⁹René Barjavel, *L'Enchanteur*, *op.cit.* p. 77

²⁰*Ibid.* p. 75

²¹*La Suite du Roman de Merlin*, *op.cit.* p. 8

²²*Ibid.* p. 64

bon règne. Sa connaissance du passé et de l'avenir est primordiale pour les aider à devenir meilleurs, mais Merlin ne se contente pas d'enseigner à ses élèves : c'est également lui qui place ses élèves au sommet, comme nous l'avons déjà mentionné, et encore lui qui destitue ceux qui ne correspondent pas aux idéaux du royaume de Logres. Dans *La Suite du roman de Merlin*, il fait face à plusieurs reprises à des personnages, souvent magiciens comme lui, qui sèment le chaos dans le royaume de Logres par leurs maléfices. C'est le cas par exemple des demoiselles de la Roche aux Pucelles ou encore des deux enchanteurs qu'il rencontre alors qu'il raccompagne Viviane chez elle :

Sachiés que la voie et li sons de ces harpes a si grant forche que nus hom ne nulle feme ne les puet oïr, fors cil seulement qui les sounent, qui ne soient enchanté si miervilleusement qu'il em pierdent maintenant le pooir de tous leurs membres, si qu'il chieent aussi comme mort et gisent a terre tant comme li harpeur voelent. Et de cest enchantement sont ja maint mal avenu. [...] Mais se je onques soc riens d'enchantement, jamais preudom ne sera pas eus dolans ne damoisiele courechie²³.

Merlin met ici ses pouvoirs au service du royaume de Logres pour se débarrasser des enchanteurs qui se servent de leur magie pour faire du mal aux voyageurs. Il agit ainsi presque comme un chevalier en destituant ceux qui nuisent à la paix du royaume. Merlin montre là l'étendue de son pouvoir, qui peut certes placer ses élèves dans une position de force mais également déchoir de cette position les personnes – qui ne sont pas forcément ses élèves – qui tenteraient d'abuser de leur pouvoir. C'est une attitude que Merlin a conservé dans une partie des romans du XX^e siècle : par exemple dans les romans de Michel Rio, Merlin fait bannir Morgane pour qu'elle ne puisse pas nuire au royaume de Logres. Dans *The Mists of Avalon*, également, le second avatar de Merlin, Kevin, remet Morgane à sa place alors que celle-ci tente de lui imposer sa volonté après avoir fui Avalon :

And then, I know not what happened – perhaps it crossed my mind, No, I am not worthy, I have no right... I have forsaken Avalon, I cast it away, by what right then do I command the Merlin of Britain ? The spell broke; Kevin made a harsh, abrupt gesture, awkwardly rising to his feet. “Woman, you do not command me ! You who have renounced Avalon, by what right do you presume to give orders to the Merlin ? Rather should you kneel before me! He thrust me away with both hands. “Tempt me no more²⁴!”

Le combat d'influence qui se joue ici entre Morgane et Kevin est possible parce que les deux sont sur un pied d'égalité, ayant chacun été l'élève du premier Merlin et de la première Dame du Lac. Chacun tente alors de déchoir l'autre de son pouvoir pour la même raison qui était utilisée au Moyen-Âge par Merlin dans les exemples donnés : chacun d'eux pense que l'autre ne sert pas les intérêts de leur peuple – pour eux le royaume de Logres est secondaire – et Kevin remporte cette bataille en jouant sur les remords de Morgane qui a abandonné Avalon. Même les romans modernes se servent donc de cette capacité de Merlin à installer et destituer différents pouvoirs.

²³*La Suite du roman de Merlin, op.cit.* p. 293

²⁴Marion Zimmer Bradley, *The Mists of Avalon, op.cit.* p. 505

Le personnage de Merlin est également très lié à la religion et au sacré : les romans médiévaux associent fréquemment le nom de Merlin à celui de « prophète » et l'institution du royaume de Logres, au Moyen-Âge, est régie par un principe divin : Arthur devient roi d'abord par la volonté divine, avant d'être reconnu comme le fils d'Uther par les hommes. C'est l'objectif de l'épée dans le perron que l'on retrouve à la fin du *Merlin* de Robert de Boron :

« Vous savés bien que la feste vient que li sire nasqui qui est Nostres Sires de toutes choses. Et je sui pleges, se vous le faites otroier au pueple comunement, que il atendroit jusqu'à dont que Dix vous conseillera, se chascun proie ensi com il ont mestier de droit signour et de droit gouverneur, que Dix par se pitié et par sa greant debonaireté a cele feste qui est apelee Noel qu'il daigna naistre que, aussi vraiment com il nasqui rois des rois et sires de toutes bones choses, que a celui jour vous eslise tel home a roi et a signour dont li pueples soit gouvernés a son plaisir et a sa volenté en tel manière que li pueples meïsmes voie et connoisse que par sa election soit rois et sans la election d'autrui. Et bien sachiés que, se vous ensi le faites, que vous verrés de la election Jhesu Crist senefiance²⁵. »

Merlin conseille ici aux seigneurs d'attendre un signe de l'élection divine – qui se matérialisera dans l'épée que seul Arthur sera capable de retirer de l'enclume – ce qui place ainsi le règne d'Arthur, dès son commencement, sous le signe de la protection divine et du sacré. L'importance du choix divin dans l'exercice du pouvoir au Moyen-Âge est soulignée entre autres par Régine Le Jan : « Le pouvoir médiéval, quelle que soit sa nature, religieuse ou civile, publique ou privée, fonde toujours sa légitimité dans le sacré, dans cette force active, surnaturelle, qui crée l'interdit. Le véritable enjeu du pouvoir résidait donc dans le contrôle et la gestion du sacré²⁶. » Le lien entre le règne des élèves de Merlin et la notion de sacré est en effet très important, surtout au Moyen-Âge dans le cas d'Arthur, qui, en plus d'être choisi par Dieu comme nous l'avons vu, est également le roi sous le règne duquel s'organisera la quête du Graal, objet sacré par excellence. Cependant nous pouvons aussi voir cette importance du sacré chez les romanciers modernes pour tous les autres élèves de Merlin : le sacré a un rôle dominant dans les jeux de pouvoirs qui se font dans *The Mists of Avalon*, dont l'intrigue principale est basée sur la lutte entre la nouvelle religion chrétienne et l'ancienne religion de la Grande Déesse. Les personnages du mythe qui sont traditionnellement les élèves de Merlin, ainsi que Merlin lui-même, sont dans cet ouvrage des représentants éminents de leur religion, et à maintes reprises deviennent les incarnations des dieux eux-mêmes :

He was tall and strong and beautiful, though by moonlight she could not see his features clearly, and the magical Sight had deserted her; now there was only the moon's light and brilliance, no longer the compelling face of the Goddess. She was Morgain again, not the shadow of the Great Mother, she was herself again, clear in her mind about what had happened. [...] She was not a woman, she was a priestess, and she had given the force of the Virgin to the Horned One, as had been ordained for her fate before the walls of the world were laid²⁷.

²⁵Robert de Boron, *Merlin*, *op.cit.* p. 757

²⁶Régine Le Jan. *Femmes, pouvoir et société dans le haut Moyen-Âge*. Paris : Picard, 2001, p. 16-17

²⁷Marion Zimmer Bradley, *The Mists of Avalon*, *op.cit.* p. 179

Dans ce passage, comme dans bien d'autres, Morgane a été dédoublée pour un temps, restant elle-même tout en devenant l'incarnation de la Grande Déesse. Les rituels de haute magie dans *The Mists of Avalon* ont en effet toujours cet effet-là, parce que la magie et la religion, comme nous l'avons déjà mentionné, sont intimement liés dans ce roman. C'est peut-être l'œuvre de notre corpus dans laquelle le lien entre l'humanité et la divinité est si fort, et où le sacré tient le plus de place, mais les autres auteurs du XX^e siècle utilisent également l'importance du sacré. Chez René Barjavel, on la voit à travers l'exigence de virginité qui empêche Merlin et Viviane de concrétiser leur amour mais aussi dans l'importance de la quête du Graal, que Merlin cherche à tout prix à faire accomplir par les chevaliers de la Table Ronde. Chez Michel Rio, le sacré a moins d'importance, cependant : la religion est considérée par Arthur comme un moyen pour parvenir à ses fins et comme une philosophie enviable :

« Ce n'est pas mon dieu juif, dit Arthur, et Merlin non seulement ne m'a pas élevé dans cette religion qui s'est imposée à l'ancien Empire, mais au contraire m'a prévenu contre elle en particulier dans son commentaire sur la religion en général. J'ai fait mienne son idée que Dieu n'est pas ou est autre. [...] Ce qui est vrai, c'est que je me suis saisi non de la superstition du Christ, qu'elle ait été créée par lui-même ou par le zèle de ses disciples, mais de sa philosophie, la meilleure à mes yeux qui ait jamais été formulée pour le bien de l'homme, une éthique de l'amour qui justement sublime la loi²⁸. »

Arthur se sert donc de la philosophie chrétienne pour asseoir son pouvoir, sans croire au principe divin de la même manière que les chrétiens, ce qui conduit le sacré à devenir un instrument plus qu'un principe régissant l'univers, comme c'est le cas pour les autres romans de notre corpus. Cette idée est confirmée par l'emploi que fait Morgane de Mordred, le conduisant au fanatisme pour parvenir à la destruction du royaume de Logres, alors même qu'elle ne croit en aucun principe divin.

Le cas de Morgane doit également être souligné. Elle institue un pouvoir contraire aux intérêts de Logres dans tous les romans de notre corpus et on pourrait à bien des égards la considérer comme une souveraine « féministe ». Ce terme, anachronique au Moyen-Âge, permet néanmoins de souligner l'opposition de Morgane au règne masculin de son frère et une volonté franche et avouée d'opposer un pouvoir féminin au pouvoir masculin, comme l'on peut le voir dans l'épisode du Val Sans Retour dans le *Lancelot en Prose* :

- Damoisiele, fait Morge, s'il est loiaus d'amours, chou est sa grans hounours et si est joie et preus a s'amie ; mais plus de damage i a d'autre part et d'anui ke li preus s'amie ne monte, car il a chaiens de bieles damoisieles et de bien amans ki grant pieche ont en leur amis a leur volenté, por chou k'il ne pooient de chaiens issir. Et puis k'il seront hors, si leur cangera mout lor affaires, ke ja mais autressi souvent ne seront en leur compaignie²⁹.

A plusieurs reprises, comme ici, les bienfaits du Val– du moins pour les demoiselles – qui retient prisonniers les hommes non-loyaux en amour sont soulignés : ils permettent aux dames de s'assurer

²⁸Michel Rio, *Morgane*, *op.cit.* p. 69-70

²⁹*Lancelot du Lac* Tome IV : *Le val des amants infidèles*, *op.cit.* p. 296-298

que leurs amants leur resteront fidèles. L'enchantement réalisé par Morgane inverse le rapport de force entre les hommes et les femmes en permettant à ces dernières d'aller et venir à leur guise tandis que les premiers sont prisonniers, et la plupart des femmes se lamentent une fois l'enchantement brisé par Lancelot, tandis que les hommes se félicitent. Si l'auteur affirme à plusieurs reprises que cette coutume est mauvaise, les femmes font entendre une autre voix, et nous voyons ainsi que Morgane, en créant cet enchantement, inverse le rapport de force, d'ordinaire favorable aux hommes, et affiche sa volonté de faire des femmes les souveraines, du moins dans le domaine de l'amour. Comme pour l'épisode de l'enserrement de Merlin, le principe de l'amour courtois, qui fait des femmes les souveraines des hommes, est ici pris au premier degré et perverti, mais, dans la mentalité du Moyen-Âge, cela semble d'autant plus grave que ce sont des chevaliers qui sont pris au piège ici, et non des personnages au statut ambigu, comme Merlin pouvait l'être. Ce serait trop s'avancer que de dire que Morgane au Moyen-Âge peut être considérée comme féministe, puisque l'épisode du Val sans Retour est un cas isolé, mais il peut néanmoins préparer le rôle qui sera donné à Morgane au XX^e siècle.

En effet, dans les romans du XX^e siècle, cette volonté est d'autant plus affirmée dans le cas de *The Mists of Avalon* puisque Marion Zimmer Bradley, féministe avouée, effectue justement la démarche de mettre au premier plan les personnages féminins de la littérature arthurienne. Le but de Morgane, qui règne sur l'île d'Avalon, où l'ordre inversé met les femmes à l'honneur, est également, dans ce roman, de protéger la fragile égalité entre hommes et femmes contre la volonté des chrétiens :

Gwenhwyfar shrank. "No, it is unseemly for a woman to raise her voice before the Lord..." Morgaine chuckled. "You Christians are overfond of that word *unseemly*, especially when it relates to women," she said. "If music is evil, then it is evil for men as well; and if it is a good thing, should not women do all the good things they can do, to make up for their supposed sin at the beginning of the world?" [...]

Kevin said, "All the men and women of Avalon learn something of music; but few have such gifts as the lady Morgaine. A fine voice is born, not trained. And if it is a gift of God, then seems it to me that it is arrogant to look down and think little of such a gift, be it given to man or woman. We cannot believe God has made a mistake in giving such a gift to a woman, since God makes no mistakes"³⁰ [...]

Nous voyons dans ce passage que, sur la question de la place des femmes, les religions chrétiennes et païennes s'opposent. Le féminisme, au centre du roman sur bien des aspects, est cependant surtout défendu par Morgane à mesure que les hommes, mêmes païens au départ, comme Kevin, commenceront à rejoindre la religion chrétienne.

En revanche les autres auteurs modernes ne mettent pas cette démarche féministe en avant. On peut la retrouver en partie chez Michel Rio : Morgane ne tue pas les femmes quand ce n'est pas nécessaire et elle les protège, mais sa révolte est surtout celle de l'humanité contre l'injustice de la condition humaine, et c'est cela qui justifie toutes ses actions. Elle parle assez peu de sa condition de

³⁰Marion Zimmer Bradley, *The Mists of Avalon*, *op.cit.* p. 288

femme, mais lorsque c'est le cas, c'est l'absence de différence entre elle et les hommes qu'elle souligne, comme lorsqu'elle couche avec Arthur pour la première fois :

« Tu es beau, Arthur, dit Morgane. Moi aussi je te désire. Je ne suis pas une chair soumise à l'appétit de l'homme. Je te désire *comme un homme désire une femme* et, en cela au moins, nous sommes des égaux. *Je ne m'offre pas. Je te prends*³¹. »

Le parallèle qu'elle établit ici se fonde sur les clichés des relations sexuelles entre les hommes et les femmes, dont le plus important et problématique pour elle est qu'une femme est censée être passive et s'offrir alors que l'homme prend. Elle renverse ici consciemment ces stéréotypes, non pas en affirmant la possibilité pour une femme d'être égale à l'homme dans le sexe, mais celle de prendre la place de l'homme. D'ailleurs, ce n'est pas de la condition de femme en général qu'elle parle, mais seulement de la sienne : il n'y a que sa personne qui importe, et son combat est une révolte égoïste, qui est soulignée ici par le fait qu'elle ne parle que de ses propres désirs : elle ne dit pas que « la femme n'est pas une chair soumise », seulement que ce n'est pas son cas à elle. Pourtant elle est indépendante et colle à l'image d'une femme forte qui ne se laisse pas contrôler par des hommes, mais ce féminisme s'inscrit dans une rébellion égoïste. Le propos le plus important n'est pas celui de la femme qui se bat pour être égale à l'homme, mais de l'humain, quel que soit son sexe, qui cherche à tout détruire parce que le monde ne lui correspond pas. Chez René Barjavel, la question féministe passe véritablement au second plan. La première description de Morgane semble pourtant amener l'idée de l'indépendance de la femme : « Elle était intelligente, habile, et ne désirait qu'une chose : la liberté de faire ce dont elle avait envie³² ». Cependant, au fil de la lecture, l'on se rend rapidement compte que Morgane n'est pas motivée par le féminisme, mais par l'égoïsme. Chez René Barjavel, en effet, Morgane est rongée par la jalousie, l'envie et la colère. Elle devient l'adversaire presque unique du royaume arthurien – avec le diable – et ne se montre pas du tout sous les traits d'une personne qui voudrait défendre l'égalité entre les hommes et les femmes. En ce sens, la Morgane de René Barjavel se rapproche beaucoup plus de la Morgane que l'on trouve dans les textes médiévaux. On retrouve même dans ce roman la laideur extérieure qui vient souligner sa laideur intérieure :

Morgane regarda Guenièvre avec tant de fureur que chacun put lire l'envie de meurtre sur son visage. Et, perdant toute retenue, elle allait se mettre à l'insulter quand elle se sentit tout à coup devenir l'objet d'une horrible métamorphose. Elle vit ses mains, en un instant, flétrir et se recroqueviller, elle entendit craquer les os de son dos tandis qu'elle se courbait en avant et que ses cheveux, devenus d'un blanc verdâtre, coulaient en mèches visqueuses de chaque côté de son visage. Elle passa une main tremblante sur ses joues et cela fit un bruit d'écorce râpeuse, et dans sa robe ses seins, séchés en gourdes plates, pendaient jusqu'à son nombril. [...] - Te voilà telle que tu es, dit une voix grave, quand tu te laisses envahir par la haine. Et telle que tu deviendras vraiment si tu ne la chasses hors de toi³³...

³¹Michel Rio, *Morgane*, *op.cit.* p. 71. Je souligne.

³²René Barjavel, *L'Enchanteur*, *op.cit.* p. 93

³³*Ibid.* p. 166

Si les romans médiévaux ont petit à petit donné à Morgane une apparence de laideur, souvent en précisant que c'était à cause de son commerce avec le diable, c'est également le cas dans le roman de René Barjavel, où Morgane devient laide à chaque fois qu'elle se laisse envahir par la haine, jusqu'à ce que cet état ne devienne permanent. Ce qui caractérise ce personnage dans *L'Enchanteur* n'est donc pas son combat pour aider les femmes ou l'humanité, mais bien sa haine des autres et son égoïsme.

Le savoir est donc profondément lié à la notion de pouvoir dans l'imaginaire qui imprègne les œuvres. Les connaissances enseignées par Merlin modifient également la manière qu'ont ses anciens élèves de percevoir leur propre règne, et influencent leurs décisions à de nombreuses reprises. Mais cet accès au pouvoir qui marque l'accès à une connaissance supérieure a également pour effet de leur permettre de dépasser dans une certaine mesure la condition féminine – pour les femmes – et la condition humaine, pour tous.

b) L'ascension de la femme et de l'être humain par le savoir

Nous avons déjà démontré que l'apprentissage aux côtés de Merlin donnait à ses élèves des avantages indéniables sur les personnages ne bénéficiant pas de ses connaissances et de son influence. Cependant, nous n'exagérerions pas en disant que leur destin est radicalement modifié par cette rencontre. Puisque notre étude porte plus exactement sur les femmes, c'est sur elles que nous nous concentrerons principalement ici, en tentant de comparer celles qui étudient avec Merlin avec les autres femmes du corpus arthurien avec celles qui n'ont pas ce privilège, mais également avec les autres personnages en général présentés dans les œuvres.

Tout d'abord, il convient de faire un point sur les femmes dans le corpus arthurien, en dehors des élèves de Merlin, tant à l'époque médiévale qu'à l'époque moderne. A première vue, elles apparaissent nombreuses, au Moyen-Âge, puisque c'est souvent par le biais d'une demoiselle que les chevaliers voient leurs aventures advenir. Cependant, ces demoiselles ne bénéficient pas d'un nom et sont, en général, interchangeables entre elles, comme l'explique Bénédicte Milland-Bove dans son étude sur cette figure :

Figures familières, figures obsédantes, dans leur discrétion même, à cause de leur apparition sans cesse renouvelée, ces demoiselles anonymes, souvent errantes, dont la fonction est d'apporter une information au chevalier, disparaissent, une fois leur mission remplie, pour laisser place à une figure jumelle qui mettra en branle l'aventure suivante³⁴.

Comme Bénédicte Milland-Bove l'explique, l'interchangeabilité de ces demoiselles en font l'exemple d'une figure littéraire médiévale moins que des personnage à part entière, cependant, , elles

³⁴Bénédicte Milland-Bove. *La demoiselle arthurienne : écriture du personnage et art du récit dans les romans en prose du XIIIe siècle*. Paris : Honoré Champion, 2006, p.8

représentent tout de même un type de personnage féminin fréquent – voire même majoritaire – dans les romans arthuriens, et peuvent donc, à ce titre, être comparées aux élèves de Merlin qui font l'objet de notre étude. C'est cependant une figure très marquée par le temps : elles ont totalement disparu dans notre corpus moderne, mais plusieurs autres figures féminines les ont remplacées au moins dans *The Mists of Avalon*, qui multiplie les personnages féminins, comme les prêtresses d'Avalon ou des suivantes de la reine. En revanche, les romans de Michel Rio et *L'Enchanteur* de René Barjavel limitent ces personnages à un strict minimum. Un autre personnage, qui lui apparaît sans exception dans tous les romans, est celui de la reine Guenièvre, sur lequel nous nous pencherons particulièrement.

Nous devons déjà préciser qu'en général, lorsqu'une femme est nommée, dans le corpus arthurien, surtout à l'époque médiévale, mais également chez les modernes, cela signifie qu'elle a un rôle particulier dans la narration et que son destin n'est donc pas celui du commun des mortelles. Cependant, il existe plusieurs différences fondamentales entre les élèves de Merlin et les autres personnages féminins du corpus arthurien, et ce sont celles-ci que nous nous proposons d'étudier.

Le premier aspect à observer est celui qui les distingue le plus nettement des autres femmes du corpus : leurs relations amoureuses avec les hommes. Dans tous les romans, la sexualité est, d'une manière ou une autre, mise en avant. Les romans médiévaux font des désirs sexuels de Merlin la base de ses relations avec Viviane comme avec Morgane et la virginité de Viviane comme l'appétit sexuel insatiable de Morgane servent en partie à les définir, comme nous le verrons. Dans les romans modernes, la vision de la sexualité sert également en grande partie à orienter le propos du livre : ainsi la liberté sexuelle des hommes comme des femmes est questionnée dans les romans de Michel Rio, mais jamais condamnée. Morgane a des relations très nombreuses, non seulement avec des hommes mais aussi avec des femmes, dont sa servante Bonduca et surtout Viviane. Elle semble pousser, dans ce roman, la recherche du savoir jusqu'à faire du sexe aussi un domaine d'expérimentation, ne réfléchissant pas aux questions de morale, mais seulement à celle de son propre plaisir. Chez René Barjavel, le sexe est la marque la plus importante de l'accomplissement de l'amour, qu'il s'agisse de celui de Merlin et Viviane ou de celui de Lancelot et Guenièvre : une page entière est laissée quasiment blanche à l'exception d'une phrase : « A l'intérieur de cette page blanche, Guenièvre et Lancelot s'aiment³⁵. ». La narration laisse ainsi la place à la première relation sexuelle de ces derniers, conçue comme l'apogée de leur relation et amenée, grâce à cette présentation particulière, à avoir la place la plus importante dans le roman, puisqu'aucun autre épisode n'a le droit à un tel traitement.

³⁵René Barjavel, *L'Enchanteur*, p. 343

Chez René Barjavel, la sexualité est donc présentée de la manière la plus positive qui soit. Enfin, chez Marion Zimmer Bradley, la liberté sexuelle fait partie des objets de lutte entre chrétiens et païens, les uns voulant la restreindre notamment à travers l'interdiction des Feux de Beltane³⁶ qui deviennent le symbole de cette lutte, les chrétiens tentant de les faire interdire chaque année, ou, sous l'impulsion de Guenièvre, de les tourner en fête chrétienne :

And then, *Beltane*. The very fullness of pagandom – she was sure that many of her serving-men and women would be slipping away from the court tonight, when the Beltane fires were lighted on Dragon Island in honor of their Goddess, there to lie in the fields... [...] Beltane. Well, perhaps, as a Christian woman and queen of a Christian court, it was her duty to make such feasting and play this day as all the people of the court should enjoy without harm to their souls. [...] yes, there should be innocent sport so that none of her people should regret the forbidden play on Dragon Island³⁷.

La tentative de Guenièvre pour transformer la fête de la fertilité en jeux et amusements courtois est représentative de la lutte qui a lieu tout au long du roman entre les chrétiens et les païens, non seulement en matière de sexualité, mais à propos de leur vision globale du monde. Mais comme les prêtresses de la Déesse sont présentées comme les héroïnes du roman, il en découle naturellement que c'est leur vision de la sexualité qui est privilégiée : encore une fois, la liberté sexuelle est vue de manière positive dans le roman. Nous pouvons donc noter une nette opposition entre les romans médiévaux, dont le seul personnage à la sexualité débridée est présenté de manière très négative, et les romans modernes, qui ne condamnent jamais la sexualité. Cependant, nous notons tout de même de grandes différences en amour entre les personnages éduqués par Merlin et les autres.

Le cas de Viviane est le plus simple : elle n'est jamais mariée, sauf dans le *Lancelot en prose* où elle a un ami. L'édition que nous avons choisie, celle des Lettres Gothiques, utilise en effet une version du manuscrit bien plus courtoise que les autres et qui favorise particulièrement l'amour : le fait que Viviane ait un ami ne pose donc aucun problème particulier de morale. Dans les autres récits, cependant, la virginité de Viviane devient l'objet de sa lutte avec Merlin. Comme l'explique Francis Gingras « Viviane incarne la fée sylvestre associée à Diane et illustre explicitement l'obsession de la virginité³⁸ ». Elle est ainsi fréquemment et explicitement associée à la déesse Diane tant dans *La Suite du Roman de Merlin* que dans *Les premiers faits du roi Arthur*, mais également dans *L'Enchanteur* de René Barjavel, où sa virginité fera également l'objet d'une lutte, non qu'elle désire la garder, mais au contraire parce qu'elle doit lutter contre ses propres désirs pour ne pas la perdre et perdre en même temps ses pouvoirs. Qu'elle soit amoureuse de Merlin ou qu'elle se défende seulement contre ses assiduités, la virginité de Viviane est ainsi au cœur de ce personnage dans tous les romans que nous

³⁶Pour résumer, il s'agit d'une fête religieuse païenne durant laquelle les hommes et les femmes dansent autour d'un feu, puis s'unissent à la personne de leur choix.

³⁷Marion Zimmer Bradley, *The Mists of Avalon*, *op.cit.* p. 438-439

³⁸Francis Gingras, *Erotisme et merveilles dans le récit français des XIIe et XIIIe siècles*. Paris : Honoré Champion, 2002, p. 149

avons cités, ce que l'on ne retrouve avec aucun autre personnage de la légende. Laurence Harf-Lancner souligne à ce propos ce contraste étonnant entre Viviane et les autres fées, toujours reliées d'une façon ou d'une autre à l'érotisme au Moyen-Âge :

[Viviane et la Dame du Lac] partagent cependant un trait qui les distingue des autres figures du Moyen Age : ni l'une ni l'autre ne sont liées à un registre amoureux. Viviane, assimilée (la Vulgate exceptée) à la chaste Diane, la Dame du Lac, mère adoptive du plus prestigieux des héros, ont perdu le caractère érotique qui s'attache habituellement aux fées dans leurs relations avec les mortels³⁹.

La virginité qui est un constituant essentiel de Viviane est donc l'attribut qui permet également de l'assimiler à la Dame du Lac, et qui la distingue également de toutes les autres fées, qui, qu'elles soient malfaisantes ou bienfaitantes, ont toujours un rapport très étroit avec l'érotisme. Cette virginité est également profondément liée à son apprentissage, qu'elle soit l'appât proposé à Merlin pour le pousser à lui enseigner ce qu'il sait ou bien la condition *sine qua non* de sa puissance magique, comme c'est le cas chez René Barjavel. Seul *The Mists of Avalon* de Marion Zimmer Bradley fait exception dans ce cas, mais j'y reviendrai plus tard, car il contient une vision globale des femmes et de leur condition qu'il convient d'étudier de plus près. Ainsi le statut de Viviane se détache déjà de celui des autres femmes en lui donnant, à travers cette particularité exceptionnelle, un destin différent.

Les relations amoureuses de Morgane, à l'extrême opposé de la situation de Viviane, sont également totalement différentes de celles des autres femmes, et la définissent comme une sorte de prototype de la femme fatale. Dans tous les romans de notre corpus, Morgane est présentée avec un appétit sexuel souvent insatiable. L'un de ses amants, Guiomar, revient fréquemment comme prétexte pour sa haine envers la reine Guenièvre : on le retrouve dans le *Lancelot en prose* mais aussi dans *L'Enchanteur* de René Barjavel, tandis que dans *La Suite du Roman de Merlin* on la voit séduire à tour de rôle Merlin, un amant sans nom puis Accalon, qu'elle tentera d'utiliser pour combattre contre Arthur, provoquant la mort du premier. L'histoire d'Accalon sera reprise dans *The Mists of Avalon* ainsi que ses tentatives pour séduire Lancelot, déjà présentées dans le *Lancelot en Prose*. Enfin, profitant du flou qui existe autour de la sœur avec laquelle Arthur commet son inceste, Michel Rio comme Marion Zimmer Bradley font de Morgane cette sœur-amante. Tout un mythe se construit ainsi autour des nombreux amants de Morgane, qui devient la séductrice par essence. Si les romans médiévaux n'explicitent pas les raisons de cet appétit sexuel, les auteurs modernes le portent souvent sur le compte de sa liberté d'esprit qui vient souvent de son statut à part de femme éduquée. Ainsi

³⁹Laurence Harf-Lancner, *Les fées au Moyen âge : Morgane et Mélusine : La naissance des fées*. Paris : Honoré Champion, 1984, p. 308. Laurence Harf-Lancner montre dans ses recherches que, si Viviane est assimilée à la Dame du Lac, il s'agit de deux entités bien distinctes, qui ont chacune leurs particularités propres, raison pour laquelle elle parle ici des deux comme si elles étaient fondamentalement différentes.

cette liberté d'esprit lui permet de prendre l'ascendant sur les hommes dans les romans de Michel Rio, et de se détacher des sentiments grâce à la logique apprise avec Merlin :

- Une telle nuit ? De quoi donc parles-tu ? Si c'est de plaisir, celui que j'ai tiré de toi, je puis le tirer de n'importe quel homme. En cette matière, un peu de dérision est nécessaire, ou tout au moins une bonhomie épicurienne. Si c'est d'amour, ton ambition passe tes mérites, car c'est avant tout une affaire d'esprit où le corps suit plus qu'il ne précède. Dans le plaisir, je suis une femme, et j'imagine que cette espèce n'est pas absente de Bénéïc. Mais dans l'amour, je suis Morgane. Je n'ai d'amour que pour deux êtres, Merlin et Arthur, mon père et mon frère⁴⁰.

L'argumentation que fait Morgane dans cet extrait montre que c'est bien sa logique, donc son savoir, qui fait sa liberté d'esprit et lui donne donc cette indépendance sexuelle qu'elle revendique. Nous avons déjà parlé de ses nombreuses relations sexuelles dans le roman, tant avec des hommes qu'avec des femmes : les seuls pouvant espérer accéder à une partie de son amour, qu'elle réserve d'ordinaire à Merlin, sont les autres élèves de ce dernier, Arthur et Viviane, qu'elle avoue aimer mais rejette. La raison de cet amour semble être l'égalité dans l'esprit qui s'est établie entre eux grâce à leur mentor commun. Elle n'utilise les autres que comme objets de plaisir, allant jusqu'à les tuer une fois son désir satisfait :

Il y avait aussi des guerriers et des nobles, poussés par un désir de gloire, de possession et de jouissance, qui tentaient de se faire aimer de la femme la plus belle et la plus haute de tout l'Occident et qui, voulant s'étendre sur sa couche, ne s'étendaient que sur sa table de dissection. De tous ceux-là, soit qu'ils allassent directement rejoindre les condamnés à mort, soit que Morgane, en raison de leur beauté, leur accorda le temps court d'un plaisir qu'ils payaient des pires humiliations, pas un ne revint au monde⁴¹.

Morgane se sert donc du désir que les hommes ressentent pour elle pour expérimenter sur eux. Non seulement, comme nous l'avons vu, elle met son savoir au service de ses amours, mais elle met également ses amours – charnels uniquement – au service de son savoir. Les romans médiévaux se servaient également de cette première caractéristique en faisant des connaissances magiques de Morgane une capacité mise au service de ses désirs amoureux. On se souviendra par exemple du Val Sans Retour, dans le *Lancelot en prose*, créé magiquement par Morgane pour punir un amant infidèle :

[...] avint cose ke elle avoit amé .I. chevalier mout longement [...] Mais il amoit une damoisele plus de li, ki mout estoit de grant biauté, si ne trouvoit mie lieu ne aise de parler a li si souvent comme il vauisist, car celle cui il doutoit plus ke il n'amoit le tenoit si court ke a paines se pooit de li partir. Un jour avint ke entre le chevalier et la damoisele ke il amoit furent ensemble en cel val [...] si furent encusé a Morgain qui mout s'en faisoit prendre garde, si tant ke elle meisme les prist ensamble tous prouvés, si en fu si angousseuse ke pour .I. poi k'elle ne diervoit. Lors expandi par tout le val son encantement en tel manière ke ja mais chevaliers n'i entrast qui puis en issist⁴²
[...]

Morgane utilise ainsi la magie pour se venger de l'amant qui l'a trahie, mais son savoir, hérité de Merlin, est également le résultat de ses particularités amoureuses, au moins dans la *Suite du Roman de Merlin*, où elle s'est donnée à Merlin pour y avoir accès.

⁴⁰Michel Rio, *Morgane*, *op.cit.* p. 89

⁴¹*Ibid.* p.105

⁴²*Lancelot du Lac* Tome IV : *Le val des amants infidèles*, *op.cit.* p. 254

Les destins amoureux de Morgane comme de Viviane sont ainsi liés de très près à leur condition à part, conférée par l'éducation qu'elles ont reçue de Merlin. Si elles se détachent des autres femmes, c'est ainsi grâce à ce savoir, qui a divers effets.

Le cas de *The Mists of Avalon* mérite que l'on s'attarde dessus car les exemples de la différence entre les prêtresses d'Avalon et les chrétiennes – dont la personnification principale est la reine Guenièvre – fait l'objet d'un *leitmotiv* qui parcourt tout le roman. Ainsi, la différence est soulignée au niveau de l'habillement, de la musique, de la possibilité de donner son avis en général, de la liberté sexuelle et enfin et surtout, de la question du savoir, ce qui nous intéresse plus particulièrement :

Next to her, Gwenhwyfar felt dull as a hen, a simple homekeeping woman, even though she was High Queen of Britain and Morgaine only a heathen duchess.

Morgaine knew so much, and she herself as so unlearned – she could do no more than write her name and read a little in her Gospel book. While Morgaine was skilled in all of the clerkly arts, she could read and write, and yes, she knew the housewifely arts too [...] and herb lore and magic as well⁴³.

La différence entre Guenièvre et Morgane est marquée par la supériorité de Morgane en termes de connaissances, supériorité d'autant plus flagrante que Guenièvre admet se sentir stupide auprès d'elle, malgré son rang. C'est le roman qui accentue le plus la question de l'opposition entre le savoir des élèves instruites d'Avalon et l'ignorance des femmes qui, éduquées en chrétiennes, n'ont pas eu accès à ces connaissances et à la liberté d'esprit qu'elles induisent.

Michel Rio marque également en partie ces différences entre Morgane, qui représente le parangon de la beauté et du savoir, et toutes les autres femmes, qui ne peuvent qu'espérer lui ressembler un peu. Ces différences sont surtout soulignées dans l'œil d'Arthur, fou amoureux de Morgane, qui érige alors celle-ci sur un piédestal que rien ne peut détrôner. A plusieurs reprises, il cherche son image dans d'autres femmes, comme en Guenièvre, qui le lui fait remarquer :

« Me reviens-tu pour me prendre ? dit-elle. Je m'y attendais. Tu as déserté ma couche la nuit de l'arrivée de Morgane à Carduel et, après un éloignement qui a duré tout l'été de sa présence, il n'est que logique que tu me visites la nuit de son départ en exil. Veux-tu faire de Guenièvre le baume d'une plaie d'amour taillée par Morgane ? C'est une offense à ma dignité ou à ma vanité de femme, mais je l'accepte⁴⁴. [...] »

La jalousie éprouvée par Guenièvre à l'idée de n'être qu'un pâle reflet du grand amour d'Arthur est ici palpable. Elle sait qu'elle est incapable d'égaliser Morgane et c'est pour cette raison qu'elle accepte l'offense qui lui est faite, sachant qu'elle n'aura que cela. Nous sommes ici dans une situation très similaire à celle que nous avons présentée dans *The Mists of Avalon*, où Guenièvre, pourtant reine de Logres, est rabaissée par l'aura de Morgane. Le savoir de la seconde fait d'elle, en quelque sorte, une reine bien plus légitime que la première. Il est à noter que ce n'est le cas que dans ces deux romans, parce qu'il n'y a, dans notre corpus, que Michel Rio et Marion Zimmer Bradley qui utilisent Morgane

⁴³Marion Zimmer Bradley, *The Mists of Avalon*, *op.cit.* p. 440

⁴⁴Michel Rio, *Arthur*, *op.cit.* p. 12

comme un personnage positif – ou en tout cas plus complexe que la méchante à laquelle les autres nous confrontent. Il n’y a que Morgane qui puisse être comparée à Guenièvre, et non Viviane qui ne se situe pas vraiment sur le même plan qu’elle : elles ne font symboliquement pas partie de la même génération puisque Merlin, qui a un statut de père pour Arthur, est l’amant attiré de Viviane, qui se retrouve donc une génération au-dessus de celle de Guenièvre⁴⁵.

D’un point de vue plus social, les élèves de Merlin sont souvent maîtresses en leur domaine, statut qui n’est comparable, encore une fois, qu’à celui de la reine seule. On rencontre en effet souvent des dames qui possèdent des terres dans les romans arthuriens, mais souvent ces dernières sont mariées et doivent, dans tous les cas, allégeance à Arthur. Dans le cas de Viviane ou de Morgane, aucun lien de vasselage n’est suggéré ou mentionné – si l’on excepte le mariage de Morgane avec le roi Urien de Galles dans *La Suite du roman de Merlin* et *The Mists of Avalon*. Mais ce mariage ne semble représenter qu’une étape dans la vie de Morgane qui reprend bien vite son indépendance, dans un roman comme dans l’autre. Les deux élèves de Merlin ont également chacune des demoiselles attachées à leur propre personne, et qui ont souvent pour simple fonction de les représenter, comme l’explique Bénédicte Milland-Bove :

Comme la métonymie, qui ne repose pas sur un rapport de ressemblance, les demoiselles de Morgain ou de la Dame du Lac n’ont souvent aucune des caractéristiques des enchantresses mais elles en sont rapprochées dans la syntaxe narrative par la mention d’un rapport de contiguïté, donné dans la « langue » du récit lui-même (l’envoi en mission, un lien de parenté...). Ce lien métonymique s’accompagne donc souvent d’un rapport de subordination hiérarchique et, de ce fait, peut être apte à rendre compte de la plus ou moins grande complexité des personnages⁴⁶.

Les demoiselles attachées au service de Viviane ou de Morgane n’ont donc pour fonction que de les représenter dans le récit, ce qui permet de souligner l’importance de ces deux élèves de Merlin dans la hiérarchie des personnages. Le pouvoir qui est donné aux élèves de Merlin excède en effet très largement celui donné aux femmes en général dans les romans arthuriens, et cela peut avoir un lien direct avec le fait que le savoir, en plus de donner aux femmes un rôle exceptionnel, est également très souvent présenté comme une divinisation de l’être humain.

En effet, le personnage de Merlin dispose, à l’époque médiévale, de pouvoirs et d’un savoir auxquels aucun humain n’aurait osé rêver. Ces pouvoirs si puissants ne peuvent venir que de puissances supérieures, selon les auteurs médiévaux, Robert de Boron en tête, qui lui donnent donc une filiation avec le diable et font intervenir Dieu au moment de sa naissance :

⁴⁵Le cas est plus complexe pour *The Mists of Avalon*, où les générations de Dames du Lac se succèdent, mais la première Viviane a effectivement ce statut une génération au-dessus de Guenièvre, puisqu’elle est la tante d’Arthur, la seconde, Niniane, n’a pas droit à cette aura qu’ont les autres puisqu’elle est la Dame du Lac ratée, et la troisième, Nimue, est, quant-à-elle, une génération au-dessous, à tel point que Guenièvre en vient à la considérer comme la fille qu’elle n’a jamais eue.

⁴⁶Bénédicte Milland-Bove, *op.cit.* p. 390

Si li dona sens et pooir de savoir les choses qui estoient a avenir, par ceste raison sot il les choses faites et dites et alees que il les a et tient de l'anemi. Et le sourplus qu'il sot les choses qui sont a avenir vaut Nostre Sifers que il seüst contre les autres choses que il savoit par en droit de la soie partie, or si se tourne a laquele que il onques vaurra. Car s'il veut il puet as diables rendre lor droit et Nostre Signour le sien⁴⁷.

Comme le précise Robert de Boron, le diable qui a engendré Merlin lui a donné certains pouvoirs, auxquels Dieu a ajouté des siens, ce qui fait de Merlin un équilibre parfait entre Dieu et le diable, lui donnant la possibilité de choisir de défendre un camp ou l'autre. Son savoir lui vient donc de ces deux entités supérieures, seul moyen de justifier une telle puissance dans un personnage qui sera rapidement éliminé en raison même de cette puissance. Mais l'imaginaire qui va progressivement s'associer à la personne de Merlin et à ses connaissances lui prêtera des propriétés divines : le savoir est une divinisation de l'être humain, et lui confère des possibilités qui vont bien au-delà de ses capacités de mortel. Au Moyen-Âge en effet, les arts libéraux, liés à la magie comme nous l'avons déjà mentionné, ont cette aura divine dont s'empare la littérature, comme l'explique Michel Stanesco : « Si la littérature romanesque voit dans l'apprentissage des *arts* une propédeutique à la pratique magique, c'est parce que leurs matières mêmes étaient investies d'une aura divine⁴⁸ ». Ainsi, la magie, liée au divin, trouve son expression la plus emblématique avec le personnage de Merlin, lui-même lié à la fois à Dieu et au diable.

Cependant, cet imaginaire, loin de s'associer avec Merlin seul, poursuit également ses élèves, qui sortent ainsi du groupe des personnages secondaires grâce à un savoir *quasi* divin. Ainsi, dès l'époque médiévale, le nom de Morgane est lié à des caractéristiques divines dans plusieurs romans. En effet, nous retrouvons la mention non seulement de « Morgain la fee⁴⁹ » qui revient fréquemment et est toujours associée à sa maîtrise des différents savoirs. La dénomination de fée ne la rapproche certes pas explicitement du divin, mais la lie cependant au surnaturel. Plus étonnant, cependant, Morgane est également surnommée « la deesse » dans un passage du *Lancelot en prose* :

Il fu voirs que Morge la serour le roi Artu sot d'encantemens et de carnins sour toutes femmes et pour la grant entente ke elle i mist en laissa elle et guerpi tout le couvine des gens et conviersoit et jour et nuit es grans foriés profondes et lontanines, si que maintes gens dont a cel tens avoit assés de foles par tout le païs ne disoient mie ke ce fust femme, anchois l'apieloient Morgain la deesse⁵⁰.

Tout en donnant la qualification attribuée à Morgane par le peuple, l'auteur précise qu'il s'agit de « foles [gens] », montrant par là qu'il ne cautionne pas cette appellation, mais c'est tout de même un nom qui ne lui est pas donné par hasard, et qui est, de plus, lié à l'étendue immense de son savoir. Nous retrouvons bien ici le savoir qui donne un aspect divin à ses détenteurs.

⁴⁷Robert de Boron, *op.cit.* p. 594

⁴⁸Michel Stanesco, *op.cit.* p. 270

⁴⁹Robert de Boron, *op.cit.* p. 740

⁵⁰*Lancelot du Lac* Tome IV : *Le val des amants infidèles*, *op.cit.* p. 254

Morgane n'est pas la seule à voir un rapprochement établi entre elle et une forme de divinité, même si c'est dans son cas que l'appellation est la moins ambiguë. Ce lien touche également Viviane : en effet, le lien souligné dans *Les Premiers faits du roi Arthur* et *La suite du roman de Merlin* entre Viviane et la déesse Diane semble être un nouvel indicateur de l'importance du savoir comme porte d'accès à une forme de divinisation. Si *Les Premiers faits du roi Arthur* font de Diane la marraine du père de Viviane, *La Suite du roman de Merlin* établit un parallèle encore plus clair entre les deux femmes. S'il n'existe aucun lien de parenté entre les deux, Viviane, lorsqu'elle apparaît pour la première fois à la cour d'Arthur, est dénommée la « Demoisele Caceresse⁵¹ », ce qui la rapproche dès le départ de Diane dont l'un des attributs principaux est la chasse. Cependant ce parallèle prend bien plus d'importance plus tard dans le récit :

« Demoisele, vous volés veoir le Lac Dyane dont vous avés tantes fois oï parler ? – Oïl voir, fait elle, moult me plaist que je le voie. Riens ne porroit estre de Dyane qui ne me pleust et que je ne veisse volentiers, car elle ama toute sa vie le deduit del bois autant que je le faic ou plus⁵².

Viviane établit ici elle-même le parallèle entre Diane et elle, parallèle qui ne cessera de se renforcer tout au long du roman, puisque, dans ce récit, l'*enserrement* de Merlin est réalisé de la même manière que l'histoire de Diane racontée par Merlin lui-même peu de temps auparavant. Ainsi, Philippe Walter souligne les similitudes – allant presque jusqu'à la confusion – qui s'établissent petit à petit entre Viviane et la déesse Diane :

[...] Viviane elle-même s'assimile à Diane. La déesse vierge a fait siens les goûts de cette dernière. Elle se présente comme une chasseresse et comme une vierge jalouse qui refuse d'entendre parler d'un mari [...] L'analogie sera encore plus nette quand Viviane emprisonnera Merlin, comme la magicienne Diane avait fait disparaître son amant Faunus. L'histoire de la première préfigure celle de la seconde. Nouvelle Diane, Viviane s'installe au plus profond des forêts où elle laisse s'exprimer sa passion de la chasse qui lui a valu son titre de « veneresse⁵³ ».

Viviane est ainsi presque confondue avec Diane, leurs deux histoires devenant similaires dans le récit. Mais si ces histoires peuvent se confondre, c'est justement grâce aux enseignements de Merlin, qui, ayant appris à Viviane les moyens de contrer ses propres pouvoirs, lui confère ainsi le même statut de magicienne qui était offert à Diane. C'est grâce à ce savoir en particulier et à l'*enserrement* de Merlin que Viviane accède à ce statut de déesse, rendu explicite par la confusion entre elle et Diane.

Les romans modernes s'emparent également à divers niveaux de l'idée d'un savoir entraînant une divinisation. Par exemple, Michel Rio fait lui aussi une allusion au rapprochement que les auteurs médiévaux opèrent entre Viviane et Diane en lui faisant dire : « On m'a surnommée Diane lorsque j'étais chasseresse, passion que Merlin a éteinte en moi⁵⁴. » Cette phrase, bien que complètement anecdotique, participe cependant au mythe qui se tisse autour des élèves de Merlin divinisés jusque

⁵¹*La Suite du roman de Merlin, op.cit.* p. 273 entre autres.

⁵²*Ibid.* p. 282

⁵³Philippe Walter, *Merlin ou le savoir du monde, op.cit.* p. 182-183

⁵⁴Michel Rio, *Morgane, op.cit.* p. 154

dans de simples allusions intertextuelles. Mais Michel Rio souligne également à plusieurs reprises la vénération éprouvée par le peuple de Morgane à son égard, vénération qui vient directement de son grand savoir qu'ils sont incapables de comprendre. Cette image de déesse sera également donnée à Viviane lorsque celle-ci retrouvera Morgane à Avalon :

Les guerriers et les guerrières d'Avalon observaient les deux femmes avec émerveillement, disposés à les réunir dans un culte de la beauté et du savoir qui les faisaient sœurs dans leur esprit, par ce sentiment d'idolâtrie que jusqu'alors ils vouaient à Morgane seule. Mais avec toutefois une différence : ils éprouvaient pour Viviane une vénération sans inquiétude qui la faisaient [sic] proche, accessible à leurs yeux, alors que dans celle qu'ils ressentaient à l'égard de Morgane, l'amour était indissociable d'une crainte sacrée, comme s'ils voyaient dans la première une femme parée de caractères divins et dans la seconde une déesse avec les apparences de l'humanité⁵⁵.

L'intérêt de ce passage est double. D'une part, il souligne la divinisation de Morgane et de Viviane en les opposant sur les caractères qui font d'elles des êtres humains : si Morgane est vue comme « une déesse avec les apparences de l'humanité », à l'inverse de Viviane, « une femme parée de caractères divins », c'est parce que la seconde a fait preuve d'empathie envers eux, contrairement à la première qui semble détachée de leurs souffrances. La capacité à ressentir les souffrances d'autrui serait donc une caractéristique attachée à l'humanité seule. D'autre part, le vocabulaire employé tout au long du paragraphe nous en dit long : c'est le vocabulaire du culte religieux qui est repris ici : culte, idolâtrie, vénération, sacrée, etc. Alors que les romans médiévaux se contentaient soit de mentionner une appellation donnée à Morgane soit d'établir un parallèle entre Viviane et une déesse, Michel Rio joue avec les codes de la religion pour démontrer l'ampleur de cet aspect divin dont les deux femmes sont parées, qui prend une telle importance que le peuple en vient à leur vouer un véritable culte. Nous retrouvons un peu ici l'idée des « foles [gens] » que présentait le *Lancelot en prose*, suggérant que la divinisation s'opère plus dans l'attitude des gens à l'égard des deux élèves que dans leur réel lien avec un dieu ou une déesse.

A l'inverse, Marion Zimmer Bradley fait à plusieurs reprises de Morgane ou des autres avatars de la Dame du Lac des incarnations provisoires de la Grande Déesse, au cours de rituels où ce lien est, une nouvelle fois mis en avant. Ce n'est plus alors dans le regard du peuple que la déification s'effectue, mais bien dans l'esprit même des prêtresses, qui se retrouve pour un temps lié à celui de la déesse qu'elles vénèrent :

She knew with certainty that all her life had been preparation for this moment when, as the Goddess herself, she raised the cup between her hands [...] *I am all things – Virgin and Mother and she who gives life and death. Ignore me at your peril, ye who call on other Names... know ye that I am One.* ... Of all those in that great hall, only Nimue, she thought, had recognized her, had looked up in astonished recognition; yes, Nimue too had been reared to know the Goddess, whatever form she might take⁵⁶.

⁵⁵*Ibid.* p. 162

⁵⁶Marion Zimmer Bradley, *The Mists of Avalon*, *op.cit.* p. 770-771

Dans ce passage où Morgane porte le Graal – qui se trouve être le chaudron de la Grande Déesse dans ce récit – son esprit et celui de la déesse se retrouvent mêlés, d'où les passages en italiques qui révèlent les pensées de la déesse tandis que Morgane, elle, devient un témoin de la scène dont les pensées sont données par le texte non-italique. Différents passages du roman jouent ainsi sur la confusion entre les prêtresses et la déesse qui s'incarne à travers elles. Leur apprentissage leur donne en effet le droit de représenter la déesse lors des rituels les plus importants de leur culte, qui nécessitent cette incarnation.

Enfin, René Barjavel joue d'une manière différente avec le lien entre savoir et divin : la divinisation de Viviane est faite d'une part par le savoir qu'elle apprend, puisque Merlin lui montre l'histoire de l'humanité depuis Adam et Eve et lui enseigne le mot à l'origine de la création et d'autre part par la nature même de Viviane : comme dans les romans médiévaux, la parenté entre Viviane et la déesse Diane – sans laquelle Viviane n'aurait d'ailleurs aucun pouvoir – est soulignée dès le début du roman :

Elle se nommait Viviane, elle était la fille d'un petit gentilhomme presque sans terres, mais de très haut lignage puisqu'il descendait de Diane à qui cette forêt avait appartenu. Dans les veines de Viviane, dans la fraîcheur éclatante de son innocence, coulaient le sang et la puissance de l'ancienne reine de la forêt, disparue du monde. Si l'enfant magique s'intéressait à Arthur, celui-ci serait perdu pour le Graal⁵⁷.

Le lien de parenté est clairement exprimé entre Viviane et Diane, cependant nous devons noter que cette dernière n'est pas, dans cette description, qualifiée de déesse mais de reine de la forêt. La divinisation de Viviane vient alors d'ailleurs : ce sont les descriptions de Viviane qui la placent implicitement sur un pied d'égalité avec le divin, ou celle qu'en fait Merlin, bien plus explicite :

- Tu es Dieu... Dieu est en toi, Dieu t'habite parce que tu es belle... Tu es tous ses miracles... Les pointes de tes seins sont ses étoiles, tes seins sont la Terre et le Ciel, tes hanches sont le balancement du monde, ta peau est la douceur des fruits du Paradis, ta bouche dit la vérité de ce qui est...
- Je t'aime..., dit Viviane.
- Je t'aime..., dit Merlin⁵⁸.

Dans le roman de René Barjavel, la divinisation se fait donc en deux temps : d'une part le savoir enseigné par Merlin permet à Viviane d'accéder à des connaissances accessibles seulement à Dieu, et d'autre part, c'est l'amour qui vient achever sa transformation, en lui accordant toutes les caractéristiques du divin, non parce qu'elle sait, mais parce qu'elle aime et qu'elle est aimée.

Ainsi, le savoir conféré aux élèves de Merlin va de pair avec une élévation : leurs connaissances font d'elles de quasi-déeses, qui sont en tout cas vues comme telles par leur peuple et les personnages qui n'ont pas leur niveau de connaissances. Cependant, le terme « quasi » est

⁵⁷René Barjavel, *L'Enchanteur*, *op.cit.* p. 13-14

⁵⁸*Ibid.* p.116

important. Cette élévation qui les place au-dessus des autres femmes et des autres êtres humains a en effet ses limites, qui sont posées d'une part par les limites de leur maître lui-même.

La première limite à constater concerne le destin de Merlin. Cette question est en effet centrale dans le mythe lié à ce personnage, dont l'*enserrement* questionne à la fois la mortalité de l'être humain, si puissant soit-il, et sa capacité à échapper au destin. Or, au Moyen-Âge, l'omniscience de Merlin, qui sait comment il doit mourir ou du moins être rendu impuissant, ne lui permet pas d'échapper à son propre destin, qu'il prévoit en sachant bien qu'il ne peut l'empêcher. C'est un passage récurrent dans les romans médiévaux. On le retrouve dans *La Suite du roman de Merlin* où il annonce sa mort à Arthur en même temps que la sienne :

[...] Et si tu muers, aussi fera chascuns. Et certes, se tu savoies comme de honorable mort tu morras, tu t'en esgoïrois moult, et si feras tu. Et poés bien dire que nos mors sont moult divierses, la moie et la toie. – Pour coi, fait li rois, iche me dites ? – Pour chou, fait il, que tu morras a hounour et jou a honte. Et seras richement ensevelis et je serai tous vis mis en terre et c'est bien honteuse mort [...] « Coument ! Merlin, si morras si deshonnereement comme vous me dites ? – Voire, fait Merlins, ne je ne voi chose qui destorner m'en puisse, fors Diex seulement⁵⁹.

Merlin annonce donc ici qu'il connaît son destin mais qu'il n'existe aucun moyen de le détourner. Il existe une sorte de fatalisme dans la mort de Merlin, prédite à l'avance mais impossible à éviter. Cette annonce de sa propre mort est également présente dans *Les Premiers faits du roi Arthur*, où il la révèle à Blaise sous une forme beaucoup plus métaphorique :

« Si est la terre, fait Merlins, que je devoie plus haïr. Car la leive est el païs qui le lyon sauvage doit loier de cerceles qui ne seront de fer ne de fust ne d'argent ne d'or ne d'estain ne de plomc ne de riens nule de terre qui aigue ne herbe port, si en sera si estroit loiiés que mouvoir ne se porra. [...] Vous n'en saurés ore plus, fait Merlins, mais tant vous dis je bien que ceste prophesie chiet sor moi. Et si sai bien que je ne m'en sorai garder⁶⁰. »

Les deux exemples que nous venons de citer montrent que l'*enserrement* de Merlin est inévitable et fait dès l'origine partie du personnage. Mais l'*enserrement* de Merlin est également la preuve de sa faillibilité : quels que soient ses pouvoirs, il ne peut échapper au destin qui est prévu pour lui. C'est un thème dominant dans les romans médiévaux mais beaucoup moins évident dans les romans modernes, même si on le retrouve à différents niveaux dans chacun des romans : ce thème est tellement lié au personnage que les auteurs modernes n'ont pas pu s'en défaire et le traitent tous d'une manière différente. On retrouve cette question dans le roman de René Barjavel, presque identique à la manière dont elle apparaît dans les romans médiévaux :

Et en découvrant cette enfant miraculeuse il avait compris que c'était pour lui que son père avait disposé ce piège, le pire qu'il lui eût jamais tendu. Il s'y était jeté tout droit, et il se demandait s'il pourrait jamais s'en libérer⁶¹.

⁵⁹*La Suite du roman de Merlin, op.cit.* p. 31-32

⁶⁰*Les Premiers faits du roi Arthur, op.cit.* p. 1050-1051

⁶¹René Barjavel, *L'Enchanteur, op.cit.* p. 13

Ainsi, dès sa rencontre avec Viviane, Merlin se rend compte que sa relation avec elle doit le conduire d'une manière ou d'une autre à sa perte. Cependant, à la différence des romans médiévaux, la chambre d'amour créée par Viviane pour enserrer Merlin ne sera pas considérée comme un malheur, ni comme la mort de Merlin, mais comme une renaissance et le plus grand bonheur qui soit. La fatalité peut ainsi tout autant conduire au bonheur qu'au malheur.

En ce qui concerne les autres romans, le destin tragique de Merlin ne semble plus être le centre de ce personnage, mais la question de la fatalité transparaît toujours : dans le roman de Michel Rio, bien que Merlin n'ait pas connaissance de l'avenir dans cette œuvre, la structure cyclique annonce le destin de l'œuvre de Merlin dès le début du roman :

J'ai cent ans. Un siècle est une éternité à vivre et, après qu'on l'a vécu, une pensée fugitive où tout, les commencements, la conscience, l'invention et l'échec, se ramasse en une expérience sans durée. Je porte le deuil d'un monde et de tous ceux qui l'ont peuplé. J'en suis le seul survivant. Dieu lui-même se meurt, et Satan ne va guère mieux [...] Je dois dire sans doute : j'ai créé un monde, et il est mort. Ce qu'il y a de divin dans cette prétention est tempéré par son résultat, qui est un cadavre, et les deux sens du mot « vanité » s'annulent pour donner un à-peu-près de néant où je finis⁶².

Ces quelques lignes d'introduction du roman présentent la fatalité qui est celle de Merlin, et qui n'est plus la même que celle que l'on trouve dans les romans médiévaux. Ici, le destin tragique est celui du royaume de Logres tout entier, de la chute de l'œuvre de Merlin, tragique tant d'un point de vue personnel que social, puisque c'est la mort d'une utopie qui est annoncée dès ces premières lignes.

Dans le même esprit, dans le roman de Marion Zimmer Bradley, c'est l'île d'Avalon qui représente cette fatalité : malgré toutes les connaissances et les pouvoirs des prêtresses, malgré leur combat, elle finit quand même par disparaître dans les brumes, destin encore une fois annoncé dès le début du roman :

“There are now two Britains, Igraine, their world under their One God and the Christ; and, beside it and behind it, the world where the Great Mother still rules, the world where the Old People have chosen to live and worship. This has happened before. There was the time when the fairy folk, the Shining Ones, withdrew from our world, going further and further into the mists [...] And now, I tell you, Igraine, it is happening again. Our world – ruled by the Goddess and the Horned One, her consort, the world you know, the world of many truths – is being forced away from the mainstream course of time⁶³.”

Cette constatation faite justement par Merlin annonce la fatalité contre laquelle se battent les personnages tout au long du roman, mais sans succès. Comme pour l'entombement de Merlin, la disparition d'Avalon dans les brumes est inévitable et prédite d'avance. Toute tentative de la sauver est, dès lors, condamnée d'avance. Ce destin est d'ailleurs préfiguré par celui du peuple des fées, dont parle Merlin dans notre extrait, qui a déjà disparu dans les brumes longtemps auparavant. Dans ce

⁶²Michel Rio, *Merlin*, *op.cit.* p. 9

⁶³Marion Zimmer Bradley, *The Mists of Avalon*, *op.cit.* p. 13

contexte, la mort de Kevin n'a alors plus rien à voir avec cette fatalité, même si les signes divins présents lorsqu'il est placé dans le chêne semblent annoncer qu'il précipite le destin de l'île.

Dans cette optique, l'originalité de *L'Enchanteur* de René Barjavel, c'est que Merlin œuvre justement pour aider le destin à se réaliser, dans le cas de la quête du Graal ou bien, plus rarement, pour tenter de le changer. Le libre arbitre et l'éducation de ses élèves sont mis en avant par rapport au destin : ceux qui échouent ne le doivent qu'à eux-mêmes et à leur comportement qui les rend indigne du Graal. Le destin que Merlin cherche à faire advenir n'a pas sa place dans leur échec. Il en va de même pour Galaad, qui réussit la quête. Son éducation le place dans la position idéale pour pouvoir réussir, mais il ne peut le devoir qu'à lui, et non au destin. Dans tous les cas, l'éducation des élèves tient une place fondamentale ainsi que leur réaction par rapport à cette éducation. *L'Enchanteur* véhicule en effet l'idée que les hommes doivent agir pour voir s'accomplir un destin profitable et inversement. Cependant, dans bien des cas, le destin ne change pas fondamentalement : ce sont ses acteurs qui changent. Merlin empêche ainsi Arthur d'aimer Viviane au début, mais la chute arrive d'une autre femme pour lui. Il n'arrive pas à empêcher le malheur qui plane sur Guenièvre, et presque tous ses élèves masculins, qu'il éduque consciencieusement en vue d'en faire les meilleurs chevaliers du monde, échouent à cause d'un moment de faiblesse. Cependant le choix est mis en avant dans la relation entre Merlin et Viviane : ils pourraient choisir à n'importe quel moment de renoncer à leur pouvoir, d'accomplir l'acte charnel qui concrétiserait leur amour et dans le même temps de renoncer à œuvrer pour le bien de l'humanité, mais c'est par un choix qu'ils décident d'attendre.

Puisque la faillibilité de Merlin en tant qu'homme est ainsi démontrée par son incapacité à se défaire de son destin, cela signifie qu'il est également faillible en tant que maître. Il est incapable d'assurer l'enseignement de ses élèves au point de les amener au même niveau que lui, et ses enseignements comportent ainsi des lacunes : il choisit ce qu'il transmet à chacun de ses élèves et conserve certains de ses secrets. Au Moyen-Âge, après son *entombement*, il n'est pas remplacé avec autant de succès.

Les élèves de Merlin, outre les limitations qui leurs sont imposées par l'enseignement qu'elles ont reçu, ont également à faire face à leurs propres contradictions, et à rendre des comptes à la société pour ce destin qui leur est accordé.

Les auteurs de notre corpus traitent tous de ces limites à leur manière. Michel Rio, par exemple, fait peser sur Morgane, à cause du choix même de la connaissance, la conscience horrible de l'absence de but et de raison du monde, raison pour laquelle elle fait également le choix de la cruauté :

« Je me scandalise du fait que le centre de tout est sans pensée ni motif, alors que le fruit animé du hasard, qui remue faiblement à sa périphérie parmi d'autres objets errant dans le vide, est, lui, capable de concevoir le but, et que cette capacité ne lui sert qu'à éclairer d'une lumière de plus en plus crue son propre néant. Ainsi je vois bien que Dieu, s'il existe, auteur de tout cela, est mille

fois plus cruel et pervers que Satan. Et moi, Morgane, victime de cette cruauté, haïssant ce Dieu-Monstre et cet homme stupide ou menteur que tu défends, je veux être cruelle à mon tour et répondre par le mal personnel au mal universel, parce que je suis condamnée au savoir, à la peur, à la souffrance et à la mort⁶⁴. »

Les limites de Morgane, dans le roman de Michel Rio, viennent donc de la réalité de la condition humaine, mortelle et vide de sens face à l'immensité de l'univers. La conscience qu'elle en a, et qui n'est possible que grâce à ses connaissances, crée sa peur et façonne son caractère. Ses limites, qui sont les mêmes que celles de l'humanité dans son ensemble, sont renforcées par la conscience de ces limites.

L'exclusion est un autre thème abordé non seulement par l'œuvre de Michel Rio mais aussi par Marion Zimmer Bradley et René Barjavel. Le choix du savoir conduit en effet dans tous ces romans à une exclusion volontaire de la société qui, chez Michel Rio, est représenté par l'exil de Morgane d'abord dans la forteresse d'Isca, puis dans le Val sans Retour et enfin à Avalon. Chez René Barjavel, cette exclusion est représentée de manière plus subtile, par la condition nécessaire aux pouvoirs de Merlin et de Viviane :

- Alors, tu ne seras jamais dans moi et moi autour de toi, ensemble, tous les deux ?... Même le charbonnier tout noir connaît cela avec sa charbonnière !
- Même le charbonnier, même le chien, dit Merlin. Même la mouche, même l'hirondelle qui la happe pour l'apporter à ses petits, et qui, afin de ne pas perdre de temps, car ses petits ont un appétit énorme, fait l'amour sans cesser de voler, pour engendrer la prochaine couvée...
- Et nous jamais ?... Jamais⁶⁵ ?...

L'obligation de virginité qui pèse sur Merlin et Viviane dans *L'Enchanteur* est le véritable facteur d'exclusion de la société : comme ils le font remarquer, tous les humains, et même les animaux, ont le droit à cet accomplissement de leur amour, qui leur est refusé à eux seuls. Le choix du pouvoir qu'ils ont fait leur interdit cet accomplissement jusqu'à la toute fin du roman, et les met à l'écart des autres êtres vivants, humains et même animaux. Enfin, dans *The Mists of Avalon*, cette exclusion est également mise en avant par le fait que la société chrétienne qui prend le pas sur le peuple d'Avalon tout au long du roman prône l'ignorance des femmes et leur demande de ne pas être plus savantes que leurs hommes. Ainsi, les chrétiens excluent, dans ce roman, toute une partie de la société, dont font partie les différentes Dames du Lac, qui ne vénèrent pas le Dieu unique et ont fait le choix de la connaissance, souvent opposée à l'ignorance des chrétiens dans le roman. Elles sont ainsi condamnées à être considérées comme des sorcières ou des démons par le reste de la société. Dans ce roman, Marion Zimmer Bradley met également en avant l'idée que même le savoir ne peut pas empêcher ceux qui ont un véritable pouvoir concret de faire ce qu'ils souhaitent, et que ceux qui ont le pouvoir sont les personnes qui imposent leurs idées à la majorité du peuple. Ainsi, tout au long du roman,

⁶⁴Michel Rio, *Merlin*, *op.cit.* p. 70

⁶⁵René Barjavel, *L'Enchanteur*. *op.cit.* p. 116-117

alors que les chrétiens prennent de plus en plus d'importance et sont de plus en plus populaires en Grande-Bretagne, ce sont leurs idées qui s'imposent, à tel point que même les femmes d'Avalon, pourtant en principe en-dehors de ces lois, sont soumises aux idéologies nouvelles prônées par leurs ennemis. Par exemple, Morgane se retrouve forcée de se marier avec Urien de Galles, à la suite d'un malentendu mais également à cause de l'idée qu'une femme doit se marier et avoir des enfants, et même les druides d'Avalon tentent d'imposer leur volonté aux prêtresses, qui sont normalement leurs supérieures : Kevin prend l'ascendant sur Morgane pendant toute une partie du récit, et Gwydion explique ce nouvel état des choses à Niniane :

“The world is no longer a great womb bearing men – now the movement of men and armies settles things. What people now would accept my rule because I was the son of this woman or that? [...] Will a Goddess who is tied to this one patch of earth and its crops follow us there? Look at the Northmen who are raiding our coasts – will they be stopped with the Mother's curses? The few priestesses that are left in Avalon – no Saxons or wild Northmen will ever ravish them, because Avalon is no longer a part of the world in which these wild raiders live. Those women who live in the world that is coming will need men to guard them. The world now, Niniane, is not one of Goddesses, but of Gods, perhaps of one God⁶⁶.”

Selon les explications de Gwydion, ce sont donc les chrétiens qui ont fait changer le monde, en obtenant l'approbation du peuple et en contrôlant les plus puissants. L'île d'Avalon, ses prêtresses et leur déesse n'existent plus dans le monde réel à cause de cet état de fait et n'ont plus leur mot à dire. Le savoir sur le monde que les femmes pensaient avoir n'a plus lieu d'être et leur pouvoir est devenu inexistant : le monde que Gwydion décrit est en effet dominé par les hommes, c'est un lieu dans lequel les femmes doivent être soumises à eux et protégées. C'est d'ailleurs ce qu'il attend de Niniane à la suite de cette explication : il cherche à la contrôler, et le refus catégorique qu'elle lui opposera entraînera sa mort.

Le savoir transmis par Merlin à ses élèves leur permet d'accéder à une condition supérieure à celle qu'elles auraient pu espérer en tant que femme sans ces connaissances. Elles sont mises en avant à la fois dans la société et dans le récit. Plus encore, elles transcendent même la condition humaine et sont mises à de nombreuses reprises sur un pied d'égalité avec les divinités. Cependant, le savoir ne permet pas de tout avoir, et il a, lui aussi, ses propres limites, qui sont souvent fixées par le fait même d'accéder à la connaissance et qui évoluent avec le temps et le monde dans lequel vivent les femmes qui le possèdent.

La connaissance supérieure enseignée par Merlin à ses élèves remplit également, au niveau du récit en lui-même, de nombreux objectifs, et les limites données à ce savoir et à ce pouvoir sont également autant d'enjeux littéraires à analyser et à comprendre pour cerner la question.

⁶⁶Marion Zimmer Bradley. *The Mists of Avalon*, *op.cit.* p. 851

c) Enjeux narratifs

Le mythe de Merlin a ceci de particulier que ce personnage est toujours au centre du récit : c'est lui qui lui confère sa structure, même lorsqu'il n'est pas le héros de l'histoire. Dans tous les textes du corpus, Merlin conserve ce rôle structurant, qui lui donne une place comparable à celle du narrateur. Les romans médiévaux, par exemple, précisent que c'est grâce à ce qu'il a raconté aux scribes, que ce soit Blaise ou les scribes d'Arthur, que l'histoire s'est perpétuée : ils lui reconnaissent donc explicitement ce rôle. Le *Merlin* de Robert de Boron dit ainsi : « et s'en ala en Norhumberlande a Blaise et li conta ces choses. Et Blaises les mist en son livre. Et par son livre le savons nous encore bien⁶⁷ ». Cette action revient assez régulièrement dans *Les Premiers faits du roi Arthur*, avec presque la même structure : « Et après li conta toutes iceles choses qui estoient avenues el roiaume de Logres que riens nule n'i laisse a conter. Et cil le mist en escrit mot a mot, et par lui savons encore ce que nous en savons⁶⁸. » La transmission des connaissances de Merlin à Blaise est le fondement du récit que l'on nous donne à lire : Merlin en devient le narrateur et Blaise le scripteur. Ils ont tous les deux une place à part dans le récit grâce aux connaissances que Merlin transmet sur l'histoire et l'évolution du royaume de Logres, qu'il s'agisse d'événements auxquels il assiste ou non. De plus, les prophéties de Merlin influencent véritablement le récit, en conduisant les chevaliers à agir d'une façon ou d'une autre, même longtemps après sa disparition du récit : par exemple dans *La Suite du Roman de Merlin*, alors que le Morhout et Gauvain sont retenus sur la roche aux pucelles par un enchantement, ce sont les paroles de Merlin qui influenceront la suite de cette aventure : « Ja Gauvain ne le Morholt ne seront ostés de la Roche aux Pucelles devant que Gaheriet sera chevalier, mes cil les em pourra bien oster⁶⁹ ». Ces paroles rapportées conduisent Arthur à faire Gaheriet chevalier et à l'envoyer les libérer. Les prophéties de Merlin ont donc une véritable influence sur le récit, ce qui renforce sa place proche de celle d'un narrateur. Cependant, ces propos sont à nuancer parce que, comme nous le voyons, le récit ne s'arrête pas à l'enserrement de Merlin – c'est d'autant plus visible dans la *Suite du roman de Merlin*, où l'enserrement a lieu à peu près à la moitié du récit : son absence n'empêche donc pas la narration, mais la libère peut être : comme le propose Francis Dubost :

Merlin était en effet un être embarrassant, difficile à classer, difficile à éliminer complètement. D'ailleurs, on ne le tue pas, on le neutralise. Il était à la fois à l'extérieur et à l'intérieur du récit. A l'intérieur, en tant que personnage agissant ; à l'extérieur, en tant que prophète surplombant les événements, et en tant que figure intégrée à l'instance complexe qui assume l'énonciation. Après l'épisode de l'enserrement, son rôle est repris par les deux fées, avec les clarifications qui s'imposent. Nivienne, qui a su se garder vierge, et qui devient la Demoiselle du Lac prolongera

⁶⁷Robert de Boron, *Merlin*, *op.cit.* p. 649

⁶⁸*Les Premiers faits du roi Arthur*, *op.cit.* p. 985

⁶⁹*La Suite du roman de Merlin*, *op.cit.* p. 498

l'action bénéfique de Merlin, assurant en particulier la protection du roi Arthur ; tandis que Morgue, la *femme la plus luxurieuse de toute la Bretagne*, sera chargée des fonctions maléfiques⁷⁰. La disparition d'un personnage aussi important que Merlin laisse donc un vide à la fois à « l'extérieur et à l'intérieur du récit », vide qu'il faut combler : le relais semble pris par le véritable narrateur sur le plan narratif tandis que Morgane et Viviane se partagent son statut ambigu sur le plan fictionnel. Il est en effet compliqué de remplacer Merlin, puisque son savoir infini lui donnait toutes les possibilités d'action. Il jouait le rôle de véritable *deus ex machina* en intervenant là où tout était perdu pour Arthur et ses chevaliers et en débloquent toutes les situations, mais posait problème dans la mesure où il empêchait également les personnages d'avoir un libre-arbitre, étant capable de prévoir absolument tout et de les empêcher de mal agir. Paul Zumthor va d'ailleurs plus loin en parlant de ce rôle d'instrument d'aide à la narration comme unique raison d'être de Merlin, dans les romans narratifs :

Enfin, sous la forme du Sage, ou du Magicien [...], le personnage n'est plus qu'un ressort très matériel d'œuvres narratives, où il apparaît stupidement comme un *deus ex machina* pour faire progresser l'action, lorsque d'aventure elle a besoin d'une « merveille », d'une prédiction, ou d'un fabliau-apologue. Merlin se tient à la disposition des auteurs comme un instrument du métier littéraire, auquel on peut avoir recours dans certains cas. Il est une commodité de technique politique, historique, didactique, romanesque⁷¹.

Pour lui, dans les romans, la seule raison d'être de Merlin est donc d'être un outil narratif. Sans aller aussi loin, nous avons vu que cette place proche du narrateur, et ce rôle de *deus ex machina* étaient des constituants du personnage de Merlin.

D'ailleurs, cette place assez ambiguë de personnage/narrateur n'est pas propre aux romans médiévaux : elle semble faire partie intégrante de son mythe et avoir continué à se perpétuer à différents niveaux jusqu'aux romans modernes que nous étudions. En effet, sur des plans différents, nos trois œuvres du XXe siècle jouent avec cette ambiguïté narrative du personnage de Merlin. Dans *L'Enchanteur* de René Barjavel, Merlin et Viviane en viennent ainsi petit à petit à participer à l'instance narrative, en observant de loin les actions des personnages, en les commentant et en intervenant si besoin. Ils observent par exemple de loin lorsque Lancelot, dans le château du roi Pêcheur, échoue à l'aventure du Graal :

Lancelot tremblait, hésitait, partagé entre le fantastique désir d'achever la Quête, et la terrible crainte d'échouer.

- *Il doute !* dit Merlin. *Il a perdu toute hardiesse...*

- *Serais-tu hardi, à sa place ?*

- *Je n'oserais bouger un doigt...*

Brusquement, retrouvant son habituel courage, Lancelot leva les mains et saisit les deux coins du voile. Dans ce mouvement, son regard se porta jusqu'à celle qui tenait le vase [...] Lancelot poussa un cri rauque, lâcha les coins du voile du Graal, resta un instant pétrifié, son regard halluciné fixé sur le visage qui venait d'être révélé, puis s'éroula évanoui.

- *C'est perdu !...*, dit Merlin.

- *Mais que lui est-il arrivé ?* dit Viviane stupéfaite. *Celle qui tient le vase, c'est Elwenn, la fille*

⁷⁰Francis Dubost, *op.cit.* p. 748

⁷¹Paul Zumthor, *op.cit.* p. 273

du roi Pellès. Pourquoi lui a-t-elle produit un tel effet ?

- Ce n'est pas Elwenn qu'il a vue, dit Merlin⁷².

Les commentaires que font Merlin et Viviane dans ce passage participent à la narration : ils précisent la scène pour le lecteur tout en discutant entre eux et en commentant l'échec de Lancelot. Ce n'est pas la seule scène qu'ils commentent librement, comme s'ils surplombaient le récit en faisant partie de l'énonciation, et leur choix d'intervenir ou non dans l'histoire est souvent l'objet de questionnements de leur part. Si la fonction narrative, telle que définie par Gérard Genette dans *Figures. III* semble être confiée à un narrateur externe, ils remplissent, eux, la fonction « idéologique » en commentant le récit, mais également la fonction « métanarrative » en quelque sorte, en décidant d'intervenir ou non face aux actions qu'ils observent grâce à leur place dominante dans le récit⁷³. Ce rôle qui leur est attribué est peut-être la véritable origine ou le but de leurs pouvoirs dans ce roman, comme tendrait à le prouver le passage où Viviane insiste pour aider Lancelot lors de la quête de la Douleuse Garde et où Merlin, pour l'en empêcher, lui retire ses pouvoirs⁷⁴ : il la prive en réalité de ce pouvoir narratif, l'empêchant non seulement d'aider Lancelot, mais également d'observer ses actions jusqu'à ce qu'il ait réussi son aventure. Ce serait également pour cette raison qu'ils doivent à tout prix se garder vierges, pour continuer de rester en dehors du récit jusqu'à ce que la narration n'ait plus besoin d'eux, après la réussite de la quête du Graal par Galaad.

Michel Rio réutilise également ce rôle spécial de Merlin en lui donnant, dans *Merlin*, la place de narrateur à la première personne. Cependant, Merlin ne parle pas de lui en tant que narrateur et ne brise jamais le quatrième mur, et seul le fait qu'il s'exprime à la première personne est révélateur de son rôle. Ses seuls commentaires précèdent et suivent le récit : dans le premier et le dernier chapitre, il s'exprime cent ans après les faits qu'il raconte et parle de ses sentiments de solitude et de son échec :

J'avais, moi, un projet. Né dans le sang, il a été noyé dans le sang. [...] Que restera-t-il, dans la mémoire des hommes en qui cohabitent l'âme et le chaos, de ce mélange de Dieu et de Diable ? Violence des doux, trahison des fidèles, imprévoyance des sages, lascivité des courtois, adultère et inceste des purs, faiblesse des puissants, idéalité des fins et amoralité des moyens... Et ma propre cécité de devin. Restera-t-il la victoire ébauchée d'une idée ou un ultime échec devant la brutalité des choses ? Ce qui aurait pu être ou ce qui fut et ce qui est⁷⁵ ?

Ce commentaire de Merlin dans la narration est le seul à faire référence aux autres éléments de la légende, en nous demandant indirectement de nous interroger sur son sens, ce qui justifie le récit qui commence juste après. Même en tant que narrateur, Merlin conserve donc la place de philosophe qui est la sienne tout au long du roman, et le fait qu'il s'exprime cent ans après les faits justifie le regard global de narrateur qu'il apporte aux événements.

⁷²René Barjavel, *L'Enchanteur*, *op.cit.* p. 360-361

⁷³Sur les fonctions narratives, voir Gérard Genette, *Figures. III*. Paris : Seuil, 1972, p. 261 à 263

⁷⁴*Ibid.* p. 325-326

⁷⁵Michel Rio, *Merlin*, *op.cit.* p. 11

Nous retrouverons ce narrateur au regard global chez Marion Zimmer Bradley, mais cette fois, ce rôle n'est pas attribué à Merlin, qui n'a pas la même place que dans les autres romans. C'est en effet Morgane qui a le rôle le plus important, et cela passe également par celui de la narration, qu'elle récupère. *The Mists of Avalon* se partage en effet entre des parties narratives à la troisième personne, avec une perspective omnisciente, et des passages où Morgane s'exprime directement à la première personne. Mais dès le départ, le récit est présenté dans sa globalité comme une narration de Morgane :

AS I TELL THIS TALE I will speak at times of things which befell when I was too young to understand them, or of things which befell when I was not by; and my hearer will draw away, perhaps, and say : This is her magic. But I have always held the gift of the Sight, and of looking behind the minds of men and women; and in all this time I have been close to all of them. And so I will tell this tale.

For one day the priests too will tell it, as it was known to them. Perhaps between the two, some glimmering of the truth may be seen.

For this is the thing the priest do not know, with their One God and One Truth: that is there is no such thing as a true tale. [...] But this is my truth ; I who am Morgain tell you these things, Morgain who was in later days called Morgan le Fay⁷⁶.

Morgane annonce donc son intention de conter l'histoire telle qu'elle la connaît, en répondant d'avance aux objections qui pourraient lui être faites sur des moments où elle n'était pas présente, et expliquant donc pourquoi elle est capable de narrer le récit dans sa globalité. Dans une perspective métalittéraire, elle annonce également que les prêtres raconteront aussi leur version de l'histoire, ce qui fait donc référence aux récits – du Moyen-Âge ou plus tardifs – rédigés par des chrétiens, avec d'ailleurs une référence directe au roman de Thomas Malory, dont Marion Zimmer Bradley s'est en partie inspirée, avec le nom de « Morgan le Fay » qui est utilisé dans ce roman.

Ce jeu sur les références intertextuelles a été particulièrement bien expliqué par Anne Besson, à propos de la figure d'Arthur. Elle indique que :

Cette figure dit, chez les auteurs d'*arthuriana* contemporains, la conscience (non exempte d'intérêt bien compris pour leur exploitation) de la stratification des traditions, du miracle de cette intertextualité *additive*, dont la masse touffue, loin d'étouffer les nouvelles pousses, leur fournit au contraire un sol fécond au terreau inépuisable. Comprendre ce « miracle », c'est saisir comment la *contrainte* croissante du passé hérité est inséparable, en un équilibre constamment risqué et rétabli, de la *liberté* de le renouveler, la *possibilité* de ce renouvellement tenant dans le jeu des deux pôles⁷⁷.

Si c'est surtout à propos de la figure d'Arthur qu'Anne Besson parle de ce jeu sur l'intertextualité, nous voyons avec *The Mists of Avalon* qu'il peut être généralisé à la totalité du mythe arthurien.

Marion Zimmer Bradley joue dans ce prologue sur les plans littéraires et métalittéraires pour affirmer sa cohérence et sa place à part entière, bien qu'inversée, dans la sphère des récits arthuriens. Cette place inversée de la narration n'est pas sans conséquences, puisque le bon côté de la morale change

⁷⁶Marion Zimmer Bradley, *The Mists of Avalon*, *op.cit.* p. x

⁷⁷Anne Besson. « Le retour d'Arthur au XXe siècle. Une histoire infinie. » in *Le Débat* 2013, n°177, p. 133-144 [en ligne] <http://www.cairn.info/revue-le-debat-2013-5-page-133.htm> consulté le 03/03/2017, p. 135

ainsi de camp. Vincent Jouve a en effet souligné que la position prise par le narrateur influence automatiquement celle que prendra le lecteur :

Celui qui est à la même place que moi, c'est donc d'abord celui qui voit *de* la même place que moi. Le lecteur, dès la première ligne, s'identifie au sujet de la narration, à cette voix qui, selon une trajectoire précise, le conduit à travers une succession d'événements [...] C'est qu'en imposant au lecteur son point de vue sur l'histoire, le narrateur l'oblige du même coup à entrer dans son jeu. On peut, le temps d'une lecture, s'identifier aussi facilement au narrateur chrétien de *Sous le soleil de Satan* qu'au narrateur athée des *Infortunes de la vertu*⁷⁸.

Se servir du rôle de narrateur confié initialement à Merlin pour le donner à Morgane, permet de varier le point de vue sur la légende et d'amener le lecteur à adopter ce nouveau point de vue, qui plaçait d'ordinaire Morgane en ennemie du monde arthurien chrétien, et qui, dans *The Mists of Avalon*, procède de façon inverse en installant le monde chrétien arthurien en ennemi de la narratrice païenne Morgane et, du même coup, du lecteur qui ne peut que s'identifier à elle. Cette modification de la narration, associée au jeu des références crée un tout cohérent et participe de cette même possibilité de renouvellement du mythe expliquée par Anne Besson, en passant par les contraintes des œuvres précédentes.

Le savoir de Merlin et de ses élèves permet donc des jeux narratifs et brouille le statut des personnages pour leur confier une place véritablement à part dans la hiérarchie du récit, tant au niveau intradiégétique qu'extradiégétique. Mais cette place qui est donnée à ses élèves, surtout féminines, ne va pas sans contreparties : leur rôle dans le cours du récit incite le lecteur à se focaliser sur elles, et la représentation qui est donnée de ces femmes influence son jugement, au Moyen-Âge comme aujourd'hui.

2. Différentes représentations des femmes dotées de savoir

Les deux élèves principales de Merlin, Morgane et Viviane, sont très souvent présentées comme le contraire total l'une de l'autre, du moins au Moyen-Âge. Ainsi, si Viviane, la Dame du Lac, obtient un statut particulièrement positif, Morgane, elle, est très souvent noircie et joue le rôle de la « méchante », que ce soit au Moyen-Âge ou même, dans bien des cas, aujourd'hui, et le savoir que Merlin transmet à chacune d'elle semble souvent fondamental dans ce cloisonnement des rôles. Mais leur place d'ennemie ou d'alliée du royaume joue également un rôle fondamental à la fois sur la représentation qui est donnée d'elles et dans la relation qu'elles entretiendront entre elles.

⁷⁸ Vincent Jouve. *L'Effet-personnage dans le roman*. Paris : Presses universitaires de France, 2001, p. 124-125

a) De la guerre ouverte à l'amour : rôles et relations des élèves de Merlin entre elles

Dès le Moyen-Âge, les rôles de Morgane et de Viviane, la Dame du Lac, ont été opposés. Si Morgane avait dans certains textes un rôle positif, ce n'est pas le cas dans ceux de notre corpus. *Les Premiers faits du roi Arthur* est le texte qui la présente sous le jour le moins défavorable, en ne mentionnant que son apprentissage avec Merlin et son aventure avec le chevalier Guiomar, mais en annonçant tout de même qu'elle deviendra l'ennemie de la reine Guenièvre à cause de cette aventure avec le Guiomar :

Mais puis le sot la roïne Genievre ensi come li contes le vous devisera cha avant, par coi il furent departi, dont Morgains l'en haï si que puis li fis assés d'anui et de contraire et de blasme que ele li aleva qui onques puis ne li chaïrent tant com ele vesqui⁷⁹.

L'inimitié entre Guenièvre et Morgane à laquelle le récit fait allusion ici est celle qui est développée dans le *Lancelot en prose*, écrit avant les *Premiers faits du roi Arthur*. Cependant, dans ce récit, même si son rôle futur est préparé, elle n'a pas la place d'ennemie : elle est présentée simplement comme une belle femme, très savante et surtout « la plus chaude feme de toute la Grant Bretagne et la plus luxurieuse⁸⁰ » : au Moyen-Âge, c'est effectivement un tort vis-à-vis de la morale chrétienne, mais cela ne suffit pas, dans ce récit, à la dépeindre sous un jour complètement défavorable. Elle n'intervient qu'à deux reprises, lorsque le roman parle de son apprentissage avec Merlin et dans le passage que nous avons cité plus haut, où Guiomar devient son amant, et n'agit pas contre le royaume d'Arthur. Cependant, *Les Premiers faits du roi Arthur* sont un cas à part : ils n'ont pas besoin d'en faire la pire femme qui soit parce qu'ils n'ont pas besoin de montrer le contraste avec la Dame du Lac. En effet, dans ce roman, Viviane n'existe que pour être celle qui *enserre* Merlin et ne devient ni la protectrice d'Arthur, ni la mère adoptive de Lancelot. *Les Premiers faits du roi Arthur* correspondraient donc à un stade neutre, où ni l'une ni l'autre n'ont un rôle plus bénéfique ou plus maléfique. Cela pourrait être dû à son statut de préquelle, qui l'oblige à amorcer des personnages sans pour vraiment les développer, cependant *La Suite du Roman de Merlin* a le même statut et ne se prive pas d'opposer Viviane et Morgane, amorçant la relation qu'elles auront dans le *Lancelot en prose*

Dans les deux autres romans du Moyen-Âge, cette relation est très loin de rester neutre. Le *Lancelot en prose* et la *Suite du roman de Merlin* rivalisent en effet pour faire de Morgane le pire personnage possible, et de Viviane, la Dame du Lac, le meilleur possible. Dans ces deux romans, elles en viennent en effet à devenir l'exact inverse l'une de l'autre et à s'opposer. Dans le *Lancelot en prose*, tout d'abord, la Dame du Lac est représentée de façon particulièrement positive, ayant un rôle très

⁷⁹*Lancelot du Lac* Tome IV : *Le val des amants infidèles*, op.cit. p. 1360

⁸⁰*Ibid.* p. 1358

important à jouer en tant que mère adoptive de Lancelot : c'est probablement pour que rien ne vienne entacher cette vision positive que Merlin est, dans ce récit, présenté comme un personnage véritablement diabolique, que la Dame du Lac *enserrera* après avoir tiré de lui son savoir. Morgane, qui s'opposera à elle, est également représentée de manière extrêmement négative, la noirceur de son âme transparaissant même dans la laideur de son corps : « Li dus estoit mout lais chevaliers et Morge retraioit a lui, car mout fu laide ; et quant elle vint en aage, si fu si caude et luxurieuse ke plus caude femme ne couvenist querre⁸¹. » Cette fois-ci, Morgane a bien une représentation très négative : on retrouve la même idée d'une femme très lubrique que l'on avait déjà dans *Les Premiers faits du roi Arthur*, mais cette fois-ci, l'idée est associée à la laideur, ce qui annonce la révolusion que toutes ces idées sont censées amener chez le lecteur. Laurence Harf-Lancner expliquait à propos de l'opposition de Morgane et de la Dame du Lac dans ce roman que :

Dans le *Lancelot*, le sort d'un couple est au cœur du conflit des deux fées. La Dame du Lac aime et protège Lancelot et du même coup Guenièvre ; Morgue déteste et persécute Guenièvre et du même coup Lancelot. La haine que voue la fée à la reine, justifiée d'une manière si peu convaincante par l'histoire des amours contrariées de Morgue et Guiomar, permet d'opposer un merveilleux bénéfique, favorable aux amants, et un merveilleux maléfique, inséparable des ennemis de Lancelot et Guenièvre : elle n'a sans doute pas d'autre origine⁸².

L'opposition des deux fées est un procédé narratif dans le roman, qui met en scène à différentes reprises le combat que les deux fées vont se livrer pour arriver à leurs fins. Le *Lancelot en prose* met en place l'opposition des deux fées à travers divers moyens, et la différence très marquée entre les deux femmes, la Dame du Lac étant présentée sans aucun défaut tandis que Morgane semble n'avoir aucune qualité, fait partie des méthodes utilisées pour creuser l'écart entre les deux personnages.

Nous retrouvons une idée très similaire dans la *Suite du Roman de Merlin*. Viviane n'est, dans ce roman, pas encore la mère adoptive de Lancelot, cependant elle prend directement la place de protectrice du roi Arthur tandis que Morgane s'oppose à lui pour une raison encore moins crédible que celle qui la faisait s'opposer à Guenièvre dans le *Lancelot en prose*, mais qui permet de souligner encore plus le côté malfaisant de ce personnage :

Morgue, che dist li contes, haoit le roi Artus son frere seur tous les hommes, non mie pour chou qu'il li euust de riens mesfait, mais pour chou qu'il est us et costume que les desloiaus gens et les mauvaises heent tout dis les pseudoumes et ont vers eus rancune qui tous jours dure. Morgue sans faille haoit le roi Artus pour chou que elle le veoit plus vaillant et plus gracieus que tuit li autre del lignage n'estoient⁸³.

Le récit déclare donc simplement que, si Morgane déteste Arthur, c'est parce que c'est dans la nature des mauvaises gens que de détester les bons. Non seulement cela permet de souligner à quel point

⁸¹*Lancelot du Lac, op.cit.* p. 300

⁸²Laurence Harf-Lancner, *op.cit.* p. 308

⁸³*La Suite du roman de Merlin, op.cit.* p. 327

Morgane est mauvaise, mais cela permet également de montrer qu'elle est entièrement dans son tort, puisque son frère ne lui a absolument rien fait, et par là même, cela renforce le rôle positif de Viviane, qui défend le droit en défendant le roi. La mauvaiseté de Morgane est également soulignée, une fois encore, par sa laideur, qui est cette fois-ci une conséquence directe de son commerce avec le diable et de son apprentissage avec Merlin :

Mais sor toutes celes qui le jour i furent emporta le pris et l'ounour de biauté Morgue, la fille Igerne. Et sans faille elle fu bele damoisiele jusques a celui terme que elle commença a aprendre des enchantemens et des charroies. Mais puis que li anemis fu dedens li mis et elle fu aspiree et de luxure et de dyable, elle pierdi si otrement sa biauté que trop devint laide, ne puis ne fus nus qui a bele le tenist, s'il ne fust enchantés⁸⁴.

La laideur et la luxure de Morgane viennent donc de l'enseignement qu'elle a reçu, et du diable avec qui elle finit par avoir commerce. Francis Dubost avait déjà souligné cette répartition des rôles venant du statut ambigu du personnage de Merlin dans *La Suite du roman de Merlin*, plus encore que dans les autres romans :

La version que reproduit le manuscrit Huth a réparti les pouvoirs de Merlin entre deux femmes, deux fées, Morgue et Nivienne. Dédoublement qui réduit l'ambiguïté fantastique inhérente au statut douteux du personnage [...] Une fois initiée à la science *des enchantements et des charroies* (t. I, p. 166), elle devint laide et perdit tous ses attraits, signe manifeste que le diable était en elle, comme il était, peu ou prou, dans Merlin⁸⁵.

Le pouvoir de Merlin se répartit donc entre Viviane, qui en récupère la part la plus positive, et Morgane, qui en obtient la part la plus négative, la part diabolique. Cette répartition des pouvoirs est une répartition des rôles : après la disparition de Merlin, l'une devient l'adjuvante privilégiée du monde arthurien tandis que l'autre en devient l'opposante. Les images positives et négatives de chacune doivent donc être particulièrement tranchées, même si, comme le souligne Laurence Harf-Lancner, il pourrait y avoir une petite incohérence, lorsque Viviane insiste pour accompagner Merlin qui doit aller sauver Arthur et profite de ce voyage pour l'*entomber*, avant d'aller elle-même aider Arthur :

[...] ce retour au royaume de Logres va lui permettre à la fois de sauver Arthur et de se débarrasser de Merlin, destiné à périr par trahison en Grande Bretagne. Cette contradiction apparente ne gêne pas le romancier qui joue de tous les traits, même divergents, que la tradition littéraire attribue au personnage de Viviane et à celui de la Dame du Lac. Il est dans la nature de Viviane de tromper Merlin ; il est dans la nature de la Dame du Lac de sauver Arthur⁸⁶.

Ce passage ne fait donc pas nécessairement de Viviane un personnage plus négatif, mais permet au contraire de la développer sur un ensemble d'actions plus riches que si elles étaient uniquement positives, et ne réduit pas la différence très marquée qui existe entre Morgane et Viviane.

⁸⁴*La Suite du roman de Merlin*,, *op.cit.* p. 19-20

⁸⁵Francis Dubost, *op.cit.* p. 748

⁸⁶Laurence Harf-Lancner, *op.cit.* p. 310

Dans les romans modernes, le statut des deux femmes est plus complexe. Elles ne s'opposent pas systématiquement et leur relation peut évoluer d'une franche inimitié à un amour mère/fille. Sur ce plan, l'*Enchanteur* de René Barjavel est une nouvelle fois le roman le plus proche des récits médiévaux. Morgane, associée avec le diable, y est présentée comme l'ennemie principale de Merlin et du royaume d'Arthur, et ce d'autant plus que Mordred n'est pas présent dans le roman pour avoir le statut de destructeur du royaume. C'est elle qui, en faisant découvrir à Arthur les dessins de Lancelot amoureux de la reine, réveillera sa jalousie et le poussera à mettre le royaume à feu et à sang :

Guenièvre, debout au milieu de la pièce, immobile, pleurait [...] Près de la fenêtre, Lancelot s'était représenté presque de face. Elle s'approcha de lui. Heureux, avec un amour infini il la regardait venir. Elle baisa ses lèvres peintes, posa sa joue contre sa joue et brusquement se mit à sangloter, de désespoir et d'horreur.

Morgane toucha le bras d'Arthur, qui regardait Guenièvre avec stupéfaction. Il avait la bouche à demi ouverte, sa courte barbe grise tremblait. Il semblait en proie à l'incompréhension et à la consternation plus qu'à la colère.

- Il va falloir la punir, dit Morgane⁸⁷.

Morgane est donc à l'initiative de la destruction du royaume de Logres et est présentée comme la pire personne qui existe sur Terre, et la seule qui pourrait mériter d'aller aux enfers⁸⁸, cependant, ce roman est fondamentalement optimiste et montre à plusieurs reprises que les pires choses peuvent donner naissance aux meilleures (le royaume de Logres est détruit alors même que Galaad découvre le Graal), et que même les pires personnes gardent un espoir de s'améliorer : c'est la conclusion que le livre apporte au personnage de Morgane : « Le Diable la guette. Elle finira bien par mourir [...] Le Diable espère en vain. Morgane lui échappera, elle aussi. Elle sortira, très simplement vivante ou morte, le jour où elle cessera de haïr les autres. Et de se haïr elle-même⁸⁹. » Dans ce roman, Morgane, la pire ennemie du royaume de Logres, ne s'oppose frontalement à Viviane qu'une seule fois mais chacune de ses actions prouve qu'elle en est l'antithèse absolue.

La série de romans de Michel Rio est plus nuancée. Morgane est toujours l'ennemie du royaume de Logres, mais elle est bien plus complexe que dans les autres romans, capable d'amour – même si elle essaie de se débarrasser de tous ceux qu'elle aime – et également présentée à la fois comme la plus belle femme de tout l'occident et comme la plus savante. Sa relation avec Viviane est également beaucoup plus complexe : elles ne s'opposent pas frontalement l'une à l'autre, mais ont une conception complètement opposée de l'éthique et de la vie, ce qui ne les empêche pas de s'aimer l'une l'autre :

- Merlin n'a jamais confondu amour et croyance, ni opposé amour et savoir. Moi non plus.

⁸⁷René Barjavel, *L'Enchanteur*, *op.cit.* p. 432

⁸⁸Le narrateur explique en effet que Jésus pardonne à toutes les âmes, même les pires, pourvu qu'elles le lui demandent, et leur accorde le paradis.

⁸⁹*Ibid.* p. 467-468

- Merlin n'a jamais laissé l'amour conduire son destin. Moi non plus. Arthur, oui. Toi, oui. Mais je te rassure. Je vous rejoins dans la passion, celle de ma propre révolte. La passion d'Arthur détruira Camelot, la mienne Avalon, et la tienne te détruira toi-même. Merlin n'a pas de passion, ou s'il en a, il la domine. Il ne sera pas détruit, il sera seul.

- [...] Mais aimer, c'est résister vraiment. Et si le temps finit par rattraper celui qui aime à l'instant de la mort, tout au moins il aura été tenu en échec pendant la vie. Je sais infiniment moins que toi. Mais je puis dire : je sais, donc j'aime. Et je t'aime, Morgane⁹⁰.

Les deux femmes, à travers leur opposition, parviennent donc à s'aimer l'une l'autre, bien qu'elles ne se voient qu'une seule fois. Leurs intérêts divergent totalement, et dans ce roman Morgane n'agit qu'indirectement contre le royaume de Logres, en envoyant Mordred le détruire par son fanatisme, ce qui fait que Viviane n'a pas besoin de protéger Lancelot ni Arthur et qu'elle n'a donc pas le rôle qui lui est confié dans les autres romans. De ce fait, elles ne sont pas ennemies. Michel Rio joue ainsi sur les codes définis par Vincent Jouve pour créer un personnage plus complexe :

A posteriori, le savoir du lecteur porte essentiellement sur trois domaines : le faire des personnages (le déroulement de l'intrigue), l'être des personnages (l'« intériorité »), la distinction (culturelle et subjective) entre le « bien » et le « mal » »

Trois codes de sympathie sont donc à retenir : le code *narratif*, le code *affectif* et le code *culturel*. Le code narratif est le seul à provoquer une *identification* du lecteur au personnage. Le code affectif n'entraîne, lui, qu'un sentiment de *sympathie*. Le code culturel, enfin, *valorise* ou *dévalorise* les personnages en fonction de l'axiologie du sujet lisant⁹¹.

En appliquant son analyse au personnage de Morgane dans les romans de Michel Rio, l'on se rend compte que le code narratif, qui nous montre Morgane faisant le mal autour d'elle, et le code culturel, qui dévalorise ses actions, justement parce qu'elles sont considérées comme mauvaises dans la société, s'opposent au code affectif : la narration produit un effet d'empathie par rapport à elle en nous confrontant aux raisons de ses actions – ses peurs, que le lecteur pourrait facilement avoir lui-même. En créant ce décalage entre le narratif et le culturel d'une part et l'affectif d'autre part, Michel Rio complexifie son personnage et le rapport que le lecteur peut avoir avec lui : « Dans ce type de romans (le plus intéressant), le code narratif demeure le code dominant. Mais il ne fait plus qu'orienter la réception affective des personnages sans l'imposer de façon autoritaire⁹². »

Enfin, *The Mists of Avalon* est le roman dans lequel Morgane et les différents avatars de la Dame du Lac sont les plus proches : la première Dame du Lac, Viviane, devient l'enseignante et la mère spirituelle de Morgane lorsque celle-ci vient à Avalon faire son apprentissage, tandis que Morgane enseignera à son tour à la jeune Nimue⁹³. La différence fondamentale entre ce roman et les autres est que, dans celui-ci, Morgane et la Dame du Lac ont les mêmes intérêts, protéger l'ancienne religion (d'ailleurs Morgane deviendra la dernière Dame du Lac) et donc, loin d'être ennemies, sont

⁹⁰Michel Rio, *Morgane*, *op.cit.* p. 167-168

⁹¹ Vincent Jouve. *op. cit.* p. 123

⁹² *Ibid.* p. 123

⁹³Le second avatar de la Dame du Lac n'aura que des relations cordiales avec Morgane, puisqu'elles ne se trouveront presque jamais au même endroit au même moment.

alliées. Cependant, la relation entre Morgane et Viviane sera plus complexe : elles en viendront à s'opposer, malgré leur amour profond. Leur relation n'est en effet pas uniquement basée sur un rapport mère/fille mais également de maîtresse à élève et de grande prêtresse à novice, c'est-à-dire qu'il y a une hiérarchie stricte entre elles, qui conduit Viviane à prendre pour Morgane une décision qui pousse par la force des choses cette dernière à renier Avalon et à en vouloir à la Dame du Lac : celle de la faire avoir une relation sexuelle avec son frère, ce qui la fera tomber enceinte. Morgane prend alors la décision de quitter Avalon pour se préserver de Viviane :

Avalon lay behind me, renounced ; the Island lay fair in the rising sun, but I did not turn to look my last on the Tor or the ring stones.

I would not be a pawn for Viviane, giving a son to my brother for some secret purpose of the Lady of the Lake [...] I felt as if I were waking from a long dream. I had asked, looking for the first time upon Avalon "Is it real?" and I remembered what Viviane had answered me: "It is more real than any other place." But it was real no more⁹⁴.

Ce jeu dans lequel Morgane a l'impression d'être un pion est la cause de sa fuite et le début d'un long exil dans lequel elle comprendra petit à petit le tort qu'elle a eu envers la Déesse – et Viviane à travers elle – puis de nombreuses tentatives pour se racheter. Après la relation mère fille que Morgane et Viviane ont eue, c'est ensuite une longue période durant laquelle elles ne pourront plus se voir et qui ne prendra fin que le jour de la mort de Viviane, où elles se reverront une dernière fois et pourront se pardonner et s'aimer à nouveau. La rupture de cette relation est cependant le point de départ de la place active que Morgane prend dans le récit, c'est donc une émancipation nécessaire.

Les romans médiévaux allaient d'une relation neutre entre Morgane et Viviane à une franche opposition, qui rendait souvent nécessaire le noircissement de la première et faire de la seconde un modèle de vertu. Les romans modernes jouent sur des modèles beaucoup plus variés, et la place que chacune prend dans le roman donne naissance à d'autres types de relations plus complexes. Aucune n'est uniquement négative ni positive, mais leur personnalité s'est affinée avec la place de plus en plus importante qu'elles prennent dans les romans. Les rôles qu'elles jouent et les relations qu'elles ont entre elles sont en grande partie déterminée par la représentation qui est donnée d'elles. Viviane et Morgane sont en effet très liées, au Moyen-Âge comme aujourd'hui, à l'imaginaire de la femme idéale, ou de son contraire absolu, et nous pouvons retracer en partie l'évolution de cet imaginaire à travers les modifications de ces personnages.

b) La femme idéale : évolution d'un stéréotype

Si Viviane et Morgane, les deux élèves de Merlin, ont chacune un rôle positif ou négatif, c'est qu'elles correspondent à un certain imaginaire, issu de la morale de chaque époque, qui donne une

⁹⁴Marion Zimmer Bradley, *The Mists of Avalon*, op.cit. p. 230-231

idée très stricte de ce que devrait être ou non une femme, et ce qu'elle devrait faire. Ces critères qui définissent la femme idéale à chaque époque sont très nombreux et souvent changeants, je ne pourrai pas être exhaustive. Je m'attarderai que sur quelques points représentatifs et pertinents pour ce sujet.

Le point le plus marquant concerne le rapport des femmes au sexe et au corps. Au Moyen-Âge, la chrétienté étant dominante et régissant tous les aspects de la vie, l'idée de pureté, et donc de virginité, est déterminante dans l'image de la femme idéale, le modèle absolu étant bien sûr la vierge Marie, comme l'explique l'*Histoire des femmes en Occident* :

Marie met au monde tout en demeurant vierge et, seule de son sexe, justement parce que son corps ne connaît pas l'union du mariage, peut être exaltée dans sa maternité. Il est naturel que, des trois états entre lesquels l'Eglise divise l'humanité : les personnes mariées, les veuves et les vierges, ces dernières occupent toujours la première place⁹⁵.

Cette exaltation de la vierge comme le parangon de la femme idéale permet de montrer pourquoi Viviane, dont nous avons déjà souligné l'obsession pour sa propre virginité, est montrée de façon si positive. Nous pourrions pousser encore plus loin le parallèle avec Marie en nous rappelant que Viviane aussi joue le rôle de mère sans jamais avoir enfanté, ayant adopté Lancelot. Cependant, cette virginité ne se maintient que jusqu'à un certain point : dans *Les Premiers faits du roi Arthur*, elle a probablement des relations charnelles avec Merlin après l'avoir enserré.

Et lors si dist a la damoisele : « Dame, deceü m'avés se vous ne demourés avoc moi, car nus n'en a pooir for vous de ceste tour desfaire. » Et ele li dist : « Biaux dous amis, je i serai souvent *et m'i tenrés entre vos bras et je vous. Si ferés des ore mais tout a vostre plaisir.* » Et ele li tint molt bien couvent, car poi fu de jours ne de nuit que ele ne fust avoc lui⁹⁶.

Viviane promet donc de donner à Merlin ce qu'il désire, et le fait d'avoir des relations sexuelles avec elle en fait théoriquement partie. Cependant, l'idée n'est pas clairement exprimée, simplement suggérée, et le texte reste toutefois peu clair sur ce qu'ils font réellement ensemble lorsqu'elle le retrouve dans sa tour. Plusieurs raisons peuvent expliquer que ce texte, contrairement au *Lancelot* ou à *La Suite du Roman de Merlin*, décide de ne pas conserver une Viviane vierge. La première est que, comme nous l'avons déjà dit, *Les Premiers faits du roi Arthur* est le seul récit de notre corpus à ne placer Viviane ni en protectrice du roi Arthur, ni en mère adoptive de Lancelot : il n'y a alors aucun besoin d'en faire la femme idéale, et l'auteur peut laisser libre cours à son imagination et est donc plus libre de casser l'image de vierge de Viviane. La seconde pourrait être aussi que, même si Marie est le modèle parfait de la femme, il serait présomptueux de faire d'une fée quelqu'un qui s'en rapproche autant, et donc il faut montrer que, contrairement à la Vierge, Viviane conserve quelques défauts – cependant cela n'explique pas pourquoi les autres textes s'accommodent d'une Viviane

⁹⁵ Chiara Frugoni, « La femme imaginée », in Christiane Klapisch-Zuber, Georges Duby, Michelle Perrot (dir.) *Histoire des femmes en Occident*. Paris : Perrin, 2002, p. 443

⁹⁶ *Les Premiers faits du roi Arthur, op.cit.* p.1632. Je souligne.

éternellement vierge. La dernière raison, enfin, est que le texte insiste particulièrement sur le fait que Viviane tient sa promesse envers Merlin, si elle ne l'avait pas tenue elle aurait eu un aspect bien plus négatif, et il semble que cette raison prime puisque la tenue de cette promesse est ce qui différencie *Les Premiers faits du roi Arthur* des autres textes. Sur ce rapprochement entre Viviane et la vierge Marie, on pourrait m'objecter également que dans l'édition que j'ai choisie du *Lancelot*, Viviane a aussi un ami. Cependant, il se fait si discret que nous ne pouvons pas vraiment dire quelle est sa relation exacte avec elle, et le texte ne fait pas d'allusions à des relations sexuelles entre eux. S'il y en a, elles sont passées sous silence, ce qui corrobore implicitement le statut de Viviane comme femme éternellement vierge. Cet aspect, qui lui donne une caractéristique de la femme idéale au Moyen-Âge, est absent dans les textes modernes. La religion s'y faisant moins présente, l'imaginaire de la femme idéale n'intègre plus ce paramètre, et les deux romans qui lui donnent cet aspect-là, celui de René Barjavel et celui de Michel Rio, font le choix d'érotiser Viviane⁹⁷ pour la rendre plus proche de l'image que l'on a de la femme idéale à la fin du XX^e siècle. De la vierge fuyante, elle devient un être tout entier amoureux, correspondant à la définition idéale des femmes du XX^e siècle qui est soulignée dans *l'Histoire des femmes en occident* :

Une fois opérée cette mise en place, les qualités propres à la femme seront soulignées, qualités d'ailleurs toujours ambiguës : confusion et perpétuelle hésitation d'un être tout en courbes, « voluptuosité », aptitude à la vie privée, capacité d'aimer « c'est-à-dire de disparaître dans l'autre », beauté⁹⁸.

Cette capacité d'aimer, c'est ce qui définit Viviane dans les romans de Michel Rio, comme dans celui de René Barjavel. Le premier fait ainsi dire à Morgane : « Tu es toute entière une femme amoureuse, Viviane [...] Et cela t'interdit d'avoir un grand dessein, sinon un grand destin⁹⁹. » : Viviane est donc définie par l'amour qu'elle éprouve, rejoignant ainsi cette image de la femme idéale du XX^e siècle, entièrement amoureuse. Cette définition de Viviane comme entièrement amoureuse revient également dans *L'Enchanteur*. Selon Merlin, c'est à cause de cet amour que Lancelot échoue à la quête du Graal :

- Pourquoi ne m'as-tu pas confié Galaad ?
- Parce que je ne veux pas recommencer la même erreur. Aucun être humain ne pourrait éduquer Galaad sans lui communiquer ses propres faiblesses. Comme tu as imbibé Lancelot de tout l'amour qui t'habite. Et il a échoué¹⁰⁰...

Viviane correspond ici aussi à la description d'une femme entièrement amoureuse, mais il est à noter que, si cet amour est positif pour elle et la rapproche de la femme idéale, il est négatif pour Lancelot en l'excluant de la quête du Graal et en faisant de son amour pour Guenièvre le motif de la destruction

⁹⁷Ce qui est assez ironique, puisque nous avons déjà souligné que les auteurs du Moyen-Âge cassaient pour Viviane l'image érotique de la fée en faisant d'elle une vierge, et que l'époque moderne remet en avant cette même image.

⁹⁸Georges Duby, Michelle Perrot, Françoise Thébaud, *Histoire des femmes en Occident. V : Le XXe siècle*. Paris : Perrin, 2002, p. 365

⁹⁹Michel Rio, *Morgane, op.cit.* p. 166

¹⁰⁰René Barjavel, *L'Enchanteur, op.cit.* p. 385

du royaume. C'est donc bien à la féminité que s'attache ce caractère totalement amoureux, qui s'accompagne de plus, dans ce roman, du mythe de la femme-enfant, éternellement jeune, auquel s'attache tout l'érotisme associé à Viviane :

Viviane s'était étendue sur l'herbe à côté de la source, pour se sécher au soleil, et avait sombré d'un seul coup dans le sommeil, comme un petit enfant [...] En un geste de modestie, Viviane, en fermant les yeux, avait posé sa main droite au bas de son ventre, et son autre bras en travers de sa menue poitrine. Mais dans son sommeil ses bras avaient glissé, et il ne demeurait de son double geste que l'intention et la grâce. [...] Elle n'avait besoin d'aucun artifice. Elle était plus parfaite que la fleur et que l'oiseau, et pareille à eux dans l'innocence de sa nudité¹⁰¹.

La transformation et l'évolution du corps de Viviane, qui reste pourtant toujours jeune, fait souvent l'objet de descriptions et de l'admiration de Merlin, cependant son esprit reste toujours jeune, et elle garde ainsi l'innocence décrite ici et qui correspond à l'un des imaginaires de l'idéal féminin courants au XX^e siècle. Les comportements féminins considérés comme attirants sont en effet plus nombreux et variés à cette époque qu'ils ne l'étaient au Moyen-Âge, étant donné la libération sexuelle, et on peut remarquer cette différence entre le récit de René Barjavel, qui joue avec le mythe de la femme-enfant, et celui de Michel Rio, qui rend Viviane plus mature et plus provocante :

Elle était très haute de taille et donnait l'impression d'être rompue à tous les exercices du corps, de pouvoir défier l'homme sur ses propres terres de force et d'adresse, et cependant, le modelé ravissant et délicat de ses traits et de son cou, l'opulence de la chevelure, la finesse longue et pleine de ses membres et l'épanouissement glorieux de ses seins faisaient triompher une *idéale* chair de femme sous les oripeaux et la posture de la virilité¹⁰².

Ce qui crée l'érotisme dans cette description de Viviane est le contraste entre sa posture presque virile et son costume de chasseresse et son corps aux attributs typiquement féminin : cette attitude, jugée attirante parce que provocante, correspond à une autre des descriptions de femme idéale, que l'on pourrait rapprocher de l'Amazone, féminine mais s'attribuant des pratiques – combat, chasse – considérées comme réservées aux hommes. Le récit souligne d'ailleurs lui-même qu'il s'agit de la femme « idéale », du moins dans sa beauté.

Entre le Moyen-Âge et le XX^e siècle, les paramètres de la femme idéale ont changé, du moins dans son rapport à la sexualité : du modèle marial, nous sommes passés à des modèles pluriels, souvent glorifiant la sexualité et faisant preuve de rapports au corps divers. Si nous n'avons pas encore parlé de la vision de Marion Zimmer Bradley sur ce point-là dans *The Mists of Avalon*, c'est que c'est le seul récit à proposer une vision féministe sur cette question. La description d'une femme que l'on pourrait dire idéale en est absente, comme s'il fallait être une femme pour déconstruire tous ces mythes. Avoir fait de Viviane trois avatars différents joue probablement dans cette déconstruction : aucune d'elle ne prend plus d'importance et n'est donc érotisée au point de ressembler à une femme idéale. Cependant, nous avons déjà noté le rapprochement entre le dernier de ces avatars, Nimue, qui devient

¹⁰¹*Ibid.* p. 26

¹⁰²Michel Rio, *Merlin*, *op.cit.* p. 111-112. Je souligne

malgré elle le type de la femme fatale, jusqu'à un certain point, puisqu'une femme fatale perd les hommes sans se perdre elle-même et que Nimue, elle, se perd : les mythes sont confrontés à un réalisme tranchant, qui empêche les images de femme idéale de se former.

Mais si l'image de la femme idéale, Viviane, évolue du Moyen-Âge jusqu'au XX^e siècle, c'est bien plus compliqué pour celle qui était son inverse absolu, Morgane, représentant dans les récits du XIII^e l'adversaire du monde arthurien. Cet imaginaire du modèle marital qui s'associait au Moyen-Âge à Viviane est, pour Morgane, inversé : Morgane devient un modèle de luxure et de débauche, l'exact inverse de son pendant positif, et est alors amenée à représenter tout ce qui est réprouvé chez une femme. Dans tous les récits de notre corpus, en effet, c'est sa luxure qui est soulignée : dans *La Suite du Roman de Merlin*, on trouve : « elle fu aspiree et de luxure et de dyable¹⁰³ », ce qui souligne clairement qu'au Moyen-Âge, les relations sexuelles, pour une femme, sont considérées comme la pire chose possible puisqu'un lien est fait avec le diable. Dans *Les Premiers faits du roi Arthur*, le seul récit à présenter Morgane de façon presque neutre, nous pouvons quand même retrouver : « la plus chaude feme de toute la Grant Bretaingne et la plus luxurieuse¹⁰⁴ », et enfin le *Lancelot en prose* souligne à diverses reprises la perversité et la luxure de Morgane comme le pire défaut qui puisse être : « si fu si caude et luxurieuse ke plus caude femme ne couvenist terre¹⁰⁵ » Morgane est ainsi clairement identifiée au péché de luxure, et le récit fait donc de ce caractère celui qui l'oppose le plus à Viviane et au modèle de la femme idéale.

Au XX^e siècle cependant, ces critères sexuels ne semblent plus pouvoir justifier la représentation qui est donnée de Morgane : son comportement sexuel n'a pas véritablement changé : elle continue, comme au Moyen-Âge, à choisir ses compagnons et à avoir une véritable indépendance sexuelle. Cependant, à la fin du XX^e siècle la révolution sexuelle¹⁰⁶ a déjà eu lieu et ces comportements ne sont pas réprouvés avec autant de vigueur. La description que fait René Barjavel de Morgane corrobore cette affirmation :

Et lorsqu'on les voyait l'un près de l'autre c'était elle qui paraissait la plus jeune, parce qu'elle était plus petite, plus mince, toujours en mouvement, et gardait ses cheveux noirs coupés court, ébouriffés en mèches raides de tous sens, ce qui lui donnait l'allure d'un garçon qui joue. Ses yeux sombres brûlaient d'un feu qui était celui de son corps. Elle avait déjà fait entrer dans son lit plus d'un homme, sans que son frère le sût. Elle était intelligente, habile, et ne désirait qu'une chose : la liberté de faire ce dont elle avait envie¹⁰⁷.

¹⁰³*La Suite du Roman de Merlin*, op.cit. p. 20

¹⁰⁴*Les Premiers faits du roi Arthur*, op.cit.p.1358

¹⁰⁵*Lancelot du Lac, Tome IV : Le Val des amants infidèles*, op.cit. p. 300

¹⁰⁶Cette dernière a eu lieu dans les années 1970 environ grâce aux différentes lois sur : « Contraception, avortement, dénonciation des violences masculines » ce qui a pour effet de donner lieu à une sexualité plus libre : Christine Bard. *Les femmes dans la société française au 20^e siècle*. Paris : Armand Colin, 2003, p. 184

¹⁰⁷René Barjavel, *L'Enchanteur*, op.cit. p. 93

Cette description d'une Morgane androgyne n'est pas, à première vue, particulièrement négative. René Barjavel appuie sur son intelligence et sa liberté, ce qui laisse à penser qu'il l'approuve en partie. Cependant, ce comportement reste connoté comme choquant sur plusieurs points : la confusion des genres qui s'opère – marquée à la fois par la vision qu'a Morgane du désir et son aspect assez masculin – est à l'opposé de la féminité innocente de Viviane. De plus, la solitude de Morgane, qui ne s'attache à aucun homme au point de ne même pas laisser son frère connaître ses actions, est appuyée : elle est implicitement décrite comme marginale et asociale. Enfin, son envie de liberté l'amène à ne connaître que le désir, pas l'amour, qui est marqué par René Barjavel comme la chose la plus positive qui puisse être. Si l'on reprend l'idée qu'au XX^e siècle la femme idéale est avant tout celle qui est entièrement amoureuse, c'est là que l'on voit que Morgane en devient l'exact inverse, étant la représentation de la haine absolue : « Ce qu'elle venait de subir l'avait bouleversée, mais ne l'avait pas délivrée de la haine, bien au contraire. La rage bouillonnait dans son sang¹⁰⁸. » : ce n'est que lorsqu'elle laisse libre-cours à sa haine que Morgane devient une vieille dame laide et repoussante, et c'est ainsi qu'elle devient l'inverse exact de la femme idéale, associant la laideur du corps à celle de l'esprit, et devenant le contraire de Viviane, toujours jeune et amoureuse, en devenant vieille et haineuse.

Les deux autres romans sont bien plus mesurés : dans le cas de *The Mists of Avalon*, en effet, Morgane n'est pas l'adversaire, mais l'héroïne du roman. Si elle subit parfois des descriptions négatives, elles sont le fait d'autres personnages, par exemple de Guenièvre lorsqu'elle la rencontre pour la première fois :

“Are you one of the fairy people ? You have that blue sign on your forehead -” and she raised her hand and crossed herself again. “No,” she said doubtfully, “You cannot be a demoness, you do not vanish when I cross myself, and the sisters say any demon must do – but you are little and ugly like the fairy people -” [...] Morgaine saw herself as she must look to Lancelot and to the strange golden maiden – small, dark, with the barbarian blue sign on her forehead, her shift muddy to the knees, her arms immodestly bare and her feet filthy, her hair coming down¹⁰⁹.

La description que fait Guenièvre de Morgane, qui la compare directement à un démon, montre que la future reine voit justement en Morgane tout ce qui est considéré comme repoussant pour une femme, mais encore une fois cette description n'est qu'un point de vue donné par un personnage, et comme le roman ne s'embarrasse pas du mythe de la femme idéale, il ne prétend pas non plus décrire son contraire.

Il semble important de s'attarder sur le rapport à la maternité : il semblerait en effet qu'il s'agisse de l'un des rares critères n'ayant que très peu changé depuis le Moyen-Âge, et que la femme idéale soit encore souvent une mère dans l'imaginaire collectif. Nous l'avons dit, au Moyen-Âge, le modèle marial, inatteignable pour les femmes, fait la promotion de la vierge mère comme parangon

¹⁰⁸ *Ibid.* p. 168

¹⁰⁹ Marion Zimmer Bradley, *The Mists of Avalon*, *op.cit.* p. 157-158

de la femme idéale, et Viviane, avec son adoption de Lancelot, se rapproche au plus près de ce modèle. Dans le cas de Morgane, bien au contraire, soit elle n'est pas présentée comme une mère, soit cette maternité est une autre façon de faire d'elle le contre-exemple parfait. *L'Histoire des femmes en Occident* insiste en effet sur le fait que :

La maternité avait, dans la conception médiévale du monde, autant d'importance que le mariage ou la situation de famille pour l'existence des femmes au sein de la société. Donner le jour à des enfants et les élever était considéré comme un des devoirs majeurs, comme le « métier » des femmes mariées¹¹⁰ [...]

Morgane, qui n'est jamais vierge dans les romans, est cependant très rarement présentée comme une épouse et une mère. On voit cependant cet état de mère dans *La Suite du Roman de Merlin*, seulement pour insister sur son incapacité à faire une bonne mère et une bonne épouse :

Et quant Yvains voit que la chose est a che venue que sa mere veult toutes voies occhire son père, il li crie : « Ha ! feme maleuree et plainne de dyable et d'anemi, sueffre toi ! » Lors saut par dessus le lit coume chis qui legiers estoit, si prent sa mere par le brac et li oste l'espee de la main, et li dist moult courechies et moult dolans : « Certes, se vous ne fuissies ma mere, mar l'euussies baillie, l'espee, car jamais après ceste ne baillissies autre, ains en morussies maintenant ! Et vous l'avés deservi, car vous estes la plus desloiaus chose que je onques veisses, qui volés occhirre en dormant vostre signour espousé, le plus loial et le plus preudomme que je sache el roiaume de Logres¹¹¹ [...] »

La déloyauté de Morgane en tant que mère et épouse, alors qu'elle cherche à tuer son mari, est soulignée par son propre fils qui l'empêche de lever la main sur lui. Dans ce récit, non seulement elle fait partie de la catégorie de femmes la moins estimée au Moyen-Âge, les épouses, mais en plus elle s'avère incapable de remplir correctement cette fonction et devient plus encore l'antithèse de Viviane, qui en éduquant parfaitement Lancelot dans le *Lancelot en prose*, dont la *Suite du roman de Merlin* veut être la préquelle, montre une nouvelle fois sa supériorité absolue sur Morgane et son statut de femme idéale dans l'imaginaire collectif.

Dans les romans du XX^e siècle, cette qualité de mère ne devrait pas avoir autant d'importance qu'au Moyen-Âge : les récits ont tous été rédigés après les années 1970 et la révolution sexuelle, qui émancipe également les femmes de leur rôle au foyer. Cependant, si les faits historiques sont tels, ils semblerait que l'imaginaire ait besoin de plus de temps pour se libérer de cette image de la mère comme idéal de la femme, et les romans qui font de Morgane l'antagoniste du récit axent plus ou moins consciemment la différence entre Viviane et Morgane sur leurs capacités à élever correctement les enfants à leur charge.

¹¹⁰Georges Duby, Christiane Klapisch-Zuber, Michelle Perrot, *Histoire des femmes en Occident. II : Le Moyen-Âge*. *op.cit.* p.367

¹¹¹*La Suite du roman de Merlin. op.cit.* p. 351-352

Dans le récit de René Barjavel, Morgane n'a pas d'enfants, mais Viviane adopte, elle, Lancelot puis Lionel et Bohor, et semble s'épanouir dans cette posture de mère adoptive. De plus, elle vit magiquement l'expérience de la maternité pour pouvoir nourrir Lancelot¹¹² :

Viviane posa un doigt sur le front de l'enfant qui s'endormit dans un sourire. Puis elle s'allongea comme Merlin lui avait dit [...] Elle croisa ses mains sur son ventre, et au loin Merlin le sut et fit le signe qu'il fallait. Alors elle sentit, sous ses mains, son ventre se mettre à vivre. Il y eut des fleuves et des soleils, des volcans et des dragons, et les oiseaux et les poissons des profondeurs, et les flux et les reflux du premier océan, et une immense plaine paisible couverte de fleurs. Et puis il y eut quelqu'un de décidé, qui tenait toute la place, la trouvait trop exigüe, et lui donnait des coups de pied dans le cœur pour qu'elle le laissât sortir. Alors elle s'ouvrit et Galaad cria, avec un cri pointu, pour faire savoir qu'il était là et qu'il avait faim.

Elle sentit la vie monter en un courant chaud de son ventre à sa poitrine, elle arracha son vêtement, prit l'enfant contre elle, et le nourrit¹¹³.

Cette expérience de la maternité qu'elle vit sans enfanter ni avoir déjà eu des relations sexuelles la rapproche encore plus de l'image donnée de Marie, en faisant d'elle une véritable mère sans jamais avoir connu d'homme. La magie remplace donc l'intervention divine et rapproche – fait rare pour une œuvre du XX^e siècle – Viviane de l'image idéale de la femme véhiculée au Moyen-Âge.

C'est cependant une exception dans notre corpus moderne, qui semble montrer qu'il y a autant de conceptions de la femme idéale que d'auteurs, sur tous les critères choisis. La maternité, chez Michel Rio, n'a pas cette résonance mystique qu'elle avait chez René Barjavel : l'adoption de Lancelot, Lionel et Bohort par Viviane est seulement mentionnée, sans qu'aucune précision sur leur éducation ne soit ajoutée. Le cas de Morgane est plus complexe : à la fois femme idéale dans le roman par sa beauté et son savoir et ennemie jurée de l'utopie de Merlin, sa conception de la maternité, qui se révèle lorsqu'elle donne naissance à Mordred, fait d'elle le contre-exemple absolu de toutes les mères :

Pendant les quatre premières années de sa vie, Mordred ne vit pas sa mère une seule fois. Il était élevé par une nourrice et quelques esclaves dans un lieu reculé du palais où il était confiné lorsque les obligations de Morgane la forçaient à circuler dans le domaine [...] Morgane voulait ainsi éviter que sa pédagogie à venir ne fût troublée par un sentiment filial lui préexistant, et que les idéaux de fer, abstraits et rigides comme l'est une pensée qui ne s'est jamais affrontée au réel, qu'elle comptait inculquer à Mordred ne fussent tempérés, amollis ou même dévoyés par les douceurs et les perplexités d'un lien d'amour puissant entre maître et élève, chose qu'elle avait éprouvée et éprouvait encore vis-à-vis de Merlin et qui était la source de toutes ses propres contradictions¹¹⁴.

Morgane, dans ce récit, considère son fils comme un instrument et souhaite continuer à le considérer comme tel. Plutôt que de créer un lien d'amour avec lui, elle l'écarte au contraire de sa vie jusqu'à ce qu'il soit en âge d'apprendre et se pose ainsi comme une antithèse de la mère idéale, refusant de voir en Mordred autre chose qu'un pantin à manipuler pour parvenir à ses fins.

¹¹²Appelé Galaad à ce moment-là

¹¹³René Barjavel, *L'Enchanteur*, op.cit. p. 135

¹¹⁴Michel Rio, *Morgane*, op.cit. p. 106

Le cas de *The Mists of Avalon* est encore plus complexe. Nous l'avions dit, aucune femme n'est idéale dans ce roman écrit par une féministe, qui semble pourtant sujet à des contradictions que soulève William Blanc :

Néanmoins, plusieurs critiques ont pointé du doigt le fait que l'auteure, et plus largement la spiritualité wiccane, enferme les personnages féminins dans un rôle délimité. Malgré leur réhabilitation, les héroïnes des *Brumes d'Avalon* laissent en effet les fonctions chevaleresques aux hommes, gardant pour elles des rôles qu'elles avaient déjà dans les textes médiévaux : ceux de mère et de guérisseuse¹¹⁵.

En effet, le rôle de mère est prépondérant dans *The Mists of Avalon*, et la seule véritable image de femme idéale, celle de la Déesse, est avant tout considérée comme celle de la mère de l'humanité et révérée pour la fécondité qu'elle apporte au monde. La maternité, et le fait d'offrir une fille au service de la déesse, devient alors l'apogée de la carrière de ses prêtresses :

The Christians valued chastity above all other virtues, while on Avalon the highest virtue was to give over your body to the God or Goddess in union with all of the flow of nature; to each, the virtue of the other was the blackest sin and ingratitude to their own God. If one of them was right, the other was of necessity evil. It seemed to her that the Christians were rejecting the holiest of the things under heaven, but to them, she would not be considered much better than a harlot. If she should speak of the Beltane fires as a sacred duty to the Goddess, even Igraine, who had been reared in Avalon, would stare and think that some fiend spoke through her¹¹⁶.

Ce passage, en soulignant la différence principale entre chrétiens et païens – différence qui tient justement au don de son corps au principe divin – insiste également sur la relativité de ce qui représente l'idéal pour chaque culture : si offrir un enfant à la Déesse est la plus belle chose à faire pour l'une de ses prêtresses, ne pas avoir de relation sexuelle est le plus beau don pour un prêtre chrétien. Cependant, cela ne permet pas d'expliquer pourquoi une féministe telle que Marion Zimmer Bradley a choisi de faire de ses héroïnes des femmes définies avant tout par leur statut de mères et de guérisseuses plutôt que des guerrières. Il me semble cependant que deux éléments pourraient répondre à cette question : l'appartenance de Marion Zimmer Bradley au mouvement wiccan – qui justifie qu'elle ait mis plusieurs de ses croyances dans son œuvre, notamment la présence de la Déesse-mère – et un respect de la légende à ce niveau-là. De plus, nous pourrions également y voir une tentative de promotion d'un modèle social plus pacifique, loin des valeurs guerrières et violentes traditionnellement masculines : la valorisation de l'égalité entre les femmes et les hommes ne passe pas forcément par une appropriation de leurs valeurs les plus négatives.

Notre dernier point – et non le moins problématique – est la question du savoir. Il semblerait en effet que la connaissance soit l'un des critères permettant d'opposer les deux élèves de Merlin dans les récits, mais Viviane et Morgane, dans les œuvres, sont souvent à égalité à ce niveau-là. Ce n'est donc pas le type de savoir qui fait véritablement la différence, mais l'utilisation qui en est faite.

¹¹⁵William Blanc, *op.cit.* p. 379

¹¹⁶Marion Zimmer Bradley, *The Mists of Avalon*, *op.cit.* p. 217

c) Savoir et morale

L'image que les récits donnent de Morgane et de Viviane est extrêmement dépendante de leur manière d'utiliser les connaissances transmises par Merlin. En effet, rien n'indique que le savoir qu'elles apprennent soient différent de l'une à l'autre, cependant, chaque récit joue sur la manière dont chacune se sert de cet apprentissage pour donner d'elle une image positive ou négative. Il s'agit même de leur différence la plus frappante.

Dans les textes médiévaux, nous l'avons dit, les *Premiers faits du roi Arthur* ne mettent pas Viviane aux prises avec Morgane, et nous ne voyons pas cette dernière utiliser ses connaissances. En revanche, dans *La Suite du roman de Merlin*, les deux femmes sont à plusieurs reprises confrontées l'une à l'autre, directement ou indirectement, et Morgane souligne elle-même la différence fondamentale existant entre leurs deux façons d'utiliser leurs pouvoirs :

« Dame, k'en dirés vous ? Nous n'i savons metre conseil. – Se je le peusse, fait elle, mener par enchantement aussi coume je porroie autre gent, il ne veist jamais Camalaoth, car je l'ochesisse maintenant. Mais che ne puis je mie faire, car une damoisele qui est en cest païs nouvelement venue l'a si garni por paour de moi seulement que nus enchantemens ne li puet mal faire tant coume elle demourra en ceste terre. Mais de nous qui chi soumes ferai je bien si grant merveille qu'il en sera parlé tant coume il avra crestiens en la Grant Bretagne¹¹⁷. »

Ce passage montre les différences les plus importantes entre Morgane et Viviane dans ce roman : alors que Viviane utilise ses connaissances pour dresser des enchantements de protections autour d'Arthur, Morgane cherche à utiliser les siennes pour le tuer, sans succès. Il serait anachronique de parler de magie blanche et de magie noire, mais les utilisations de la magie diffèrent bel et bien et l'une utilise son savoir pour faire le bien autour d'elle tandis que la seconde cherche la destruction. Ce paramètre sera commun à tous les récits, médiévaux comme modernes. Dans le *Lancelot en prose*, par exemple, c'est Viviane qui soigne Lancelot une fois celui-ci devenu fou :

Lors fait la reine l'uis ouvrir, et Lancelot velt saillir fors. Et la damoiselle lo prant par lo poig et lo nome par un non que ele lo soloit nomer qant ele lo norrisoit ou lac, car c'estoit cele qui au lac l'avoit norri et si li avoit mis non li Biaus Trovez. Et si tost com ele lo noma, si s'areste et mout est hontous. [...] Puis li met l'escu au col. Et il soffre qanque ele li velt faire. Et si tost com ele li a mis, si rest an son san ; et ele lo prant, so met an une couche gesir [...] Puis apelle une soie pucele, si li fait traire d'un escrin un oignement mout riche. Et ele lo prant, si l'an oint les deus pous des bras et les tamples anmedeus et lo front et la fontenelle¹¹⁸.

La Dame du Lac est, là aussi, une protectrice, utilisant son savoir pour guérir Lancelot de la folie. Au Moyen-Âge, quelle que soit l'œuvre, le rôle positif de Viviane est associé avec une utilisation de ses pouvoirs comme moyen de protection ou de guérison, et ce lien existe toujours dans les œuvres

¹¹⁷*La Suite du roman de Merlin*, op.cit. p. 361

¹¹⁸*Lancelot du Lac* [début XII^e], *Tome II*, présenté, traduit et annoté par Marie-Luce Chênerie, d'après l'édition d'Elspeth Kennedy. Paris : Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, collection Lettres Gothiques, 1993, p. 542-544

modernes. Chez Michel Rio, par exemple, les qualités de médecin de Viviane sont soulignées et exacerbées par son empathie :

Viviane avait pris une lame fine et acérée et s'en servait, sous l'œil surpris et appréciateur de Morgane, avec une habileté presque égale à celle de la reine et une douceur plus grande, car elle était plus sensible à la douleur, montrant qu'elle avait acquis à un degré élevé les principes et la pratique de la chirurgie¹¹⁹.

Ce passage est d'autant plus parlant qu'il souligne que la différence entre Morgane et Viviane ne vient pas de leurs connaissances, mais de l'empathie qu'elles peuvent ressentir pour les soldats qu'elles guérissent. Morgane, dans ce roman, utilise en effet ses connaissances pour expérimenter, sans se préoccuper du mal qu'elle peut faire autour d'elle, allant jusqu'à disséquer des prisonniers :

« J'ai un service personnel à te demander, lui dit-elle. Je désire que tu m'envoies au palais du Val tous les criminels condamnés à mort par ta justice. Rassure-toi, ce n'est pas pour leur éviter le châtement. Je les tuerai moi-même, de façon utile. J'en aurai besoin pour poursuivre mes recherches en biologie et en médecine. Et pour cela je dois pratiquer la dissection du corps humain, selon les préceptes d'Hérophile de Chalcédoine et d'Erasistrate de Céos, et après eux de Rufus et de Galien¹²⁰. »

Morgane utilise donc des condamnés à mort pour faire ses expériences, et ne leur épargne une mort douloureuse que pour éviter « d'entamer l'intégrité de leurs chairs¹²¹ » Entre Morgane et Viviane, la différence unique dans ce roman tient donc à leurs relations avec les autres êtres humains.

Chez René Barjavel, le cas est encore différent : Morgane n'apprend pas directement de Merlin, qui réserve son enseignement magique à Viviane. Cette fois-ci, la différence ne tient donc pas uniquement à l'utilisation du pouvoir, mais également à la manière dont il est appris. Viviane, élève de Merlin qui lui-même tient son pouvoir à la fois de Dieu et de son père le Diable¹²², emploie elle-aussi ses connaissances de la manière la plus positive qui soit, tandis que Morgane pactise avec le Diable, et lui seul, pour obtenir ses pouvoirs :

- Es-tu vraiment le Diable ou rien qu'un misérable petit démon ? fit Morgane avec mépris.
L'être devint minuscule, juché sur un lapin chauve. Il éclata de rire et devint plus haut qu'un arbre.
- Petit, grand, qu'est-ce que ça veut dire ? C'est la même chose... Ecoute, je t'aiderai, je construirai ton château, mais à la condition que tu m'aides à détruire Lancelot et Guenièvre... Je te donnerai des idées... Je te donnerai aussi des pouvoirs quand ce sera nécessaire, dont tu ne pourras te servir que pour me servir...
- Pour nous servir !
- C'est pareil !... J'ai faim ! J'AI FAIM¹²³ !

Le roman de René Barjavel est le seul où Morgane tient directement tous ses pouvoirs du diable, sans passer par l'intermédiaire de Merlin. Contrairement aux autres, ce n'est pas uniquement leur utilisation qui est maléfique, mais leur origine également. La mauvaiseté de Morgane est d'ailleurs

¹¹⁹Michel Rio, *Morgane*, *op.cit.* p. 161-162

¹²⁰*Ibid.* p. 86

¹²¹*Ibid.* p. 88

¹²²Ce dernier lui donne ses pouvoirs mais c'est Dieu qui décide de les lui laisser en échange de la promesse de faire le bien : « Brave petit !... Tu as la bonne nature de ta mère... Je te laisse donc tous les pouvoirs que ton père t'a donnés, mais tu les utiliseras pour le bien au lieu de les employer à faire le mal. » René Barjavel, *L'Enchanteur*, *op.cit.* p. 44

¹²³René Barjavel, *L'Enchanteur*, *op.cit.* p. 307-308

soulignée ici par le fait qu'elle est presque explicitement confondue avec le diable : lorsqu'il lui répond que le servir ou les servir tous deux « C'est pareil », cela implique que leurs intérêts et donc leur manière de penser coïncident. Là encore, cela l'oppose radicalement à Viviane, à qui Merlin enseigne l'histoire de la création et dont le dernier apprentissage sera le verbe ayant servi à créer le monde : Viviane est donc placée du côté de Dieu et presque confondue avec lui¹²⁴ tandis que Morgane est confondue avec le Diable. Cependant, elles ne s'opposent frontalement qu'une seule fois :

Mais tout à coup, sur la douce chair de l'adolescent elle vit sa main se dessécher, se flétrir, se ratatiner. Et tout son corps, en un instant, devint tel qu'il avait été à Camaalot sous le sortilège de Merlin. Mais cette fois-ci aucun vêtement n'en dissimulait l'affreuse décrépitude. Et les paupières de Lancelot frémissaient, il allait ouvrir les yeux !

- Ignoble Merlin, c'est encore toi ? interrogea-t-elle.

- Non, lui répondit une calme voix féminine. Mais c'est un tour qu'il m'a appris...

- Qui es-tu ?

- Peu importe... Sache seulement que Lancelot m'est cher comme un fils et comme un époux que je ne peux avoir. Si tu cherches encore à lui faire du mal, prends garde à toi, la prochaine fois il ne te restera plus que les os¹²⁵ !...

Cette confrontation autour de Lancelot voit s'établir la supériorité de Viviane. Morgane, elle, est une fois encore défaite et doit, comme dans les textes médiévaux, reconnaître malgré elle la supériorité de Viviane sur elle – supériorité d'ailleurs tellement établie que Morgane ne cherche même pas à l'attaquer. Mais nous devons noter que, même lorsque Viviane s'oppose à elle, elle utilise simplement le pouvoir qui donne à Morgane une apparence de vieille femme, sans chercher à lui faire du mal. Cette dernière, cependant, n'utilise que très peu les pouvoirs donnés par le Diable, mais elle lui demande souvent d'agir à sa place :

En bas du pré, une source coulait. Lancelot avait soif. Il mit pied à terre, recueillit de l'eau dans ses mains en coupe et but [...] Et tout à coup il ne sut plus qui il était, ni ce qu'était un chevalier ni une épée.

Et la source se mit à ricaner et à couler à l'envers, et elle rentra dans la terre : c'était une des langues du Diable.

Celui-ci avait disposé ce piège à la demande de Morgane, et aussi pour sa satisfaction personnelle.

Il n'en avait pas fini avec Lancelot¹²⁶.

Le fait que Morgane utilise directement les pouvoirs du Diable pour servir ses propres intérêts montre une fois encore le rapprochement qui s'opère entre les deux tout au long du roman. Les deux personnages ne se dissocient que très peu, ce qui souligne la négativité absolue du personnage de Morgane dans le récit de René Barjavel, à l'opposé total du personnage entièrement positif de Viviane.

¹²⁴Merlin dit en effet à Viviane : « Tu es Dieu. Dieu est en toi, Dieu t'habite parce que tu es belle... Tu es tous ses miracles [...] » *Ibid* p. 116

¹²⁵*Ibid*. p. 315-316

¹²⁶*Ibid*. p. 395

Nous ne détaillerons pas ici l'œuvre de Marion Zimmer Bradley : les personnages traditionnellement élèves de Merlin, dans son roman, sont tous les héros du récit, et Morgane n'est pas moralement opposée aux avatars de Viviane.

Nous soulignerons cependant à quel point le savoir enseigné par Merlin peut s'avérer ambigu, selon l'utilisation qui en est faite. Seul le récit de René Barjavel ne lui donne pas exactement la même origine, dans le cas de Morgane, que les autres, mais dans tous les cas, le savoir de Merlin est entièrement dépendant de la morale de la personne qui l'utilise. Nous ne pouvons alors que nous souvenir de l'ambiguïté originelle de Merlin, défini par Francis Dubost comme : « un être double chez qui le satanisme des origines est sans cesse battu en brèche par les vertus de la grâce¹²⁷ » : ses deux élèves féminines, qui se sont partagé ses pouvoirs séparent cette ambiguïté en deux, où Morgane la diabolique est sans cesse vaincue par les vertus de Viviane.

¹²⁷Francis Dubost, *op.cit.* p. 716

Conclusion générale

La transmission des connaissances est un enjeu majeur pour toutes les sociétés : c'est à travers la formation des plus jeunes qu'elle fait passer sa morale et ses valeurs d'une génération à une autre et qu'elle perpétue sa vision du monde. Le mythe de Merlin est l'un des rares à avoir autant évolué du Moyen-Âge à nos jours et les modifications qui y ont été apportées sont donc révélatrices à différents niveaux de l'état des sociétés. Il nous permet ainsi de comprendre en grande partie l'évolution morale de la société occidentale entre le Moyen-Âge et le XX^e siècle, tant du point de vue de la question de la transmission du savoir en général que de la situation féminine, notamment au niveau de la connaissance, en particulier. En effet, à travers ce mythe, nous pouvons étudier comment a changé l'accès des femmes au savoir, et surtout comment ce savoir a été perçu et utilisé.

Notre analyse de l'évolution du mythe nous a montré que les élèves de Merlin s'étaient multipliés : au Moyen-Âge, il enseignait essentiellement aux femmes qu'il aimait et à quelques élèves masculins. Aujourd'hui, les relations existantes se sont diversifiées et ses élèves se sont multipliés, avec lesquels Merlin crée des liens toujours plus complexes. Cela nous révèle les nombreuses conceptions des relations entre maître et élève, cependant toujours marquées par l'échec de Merlin en tant qu'enseignant. Le savoir de Merlin en lui-même n'a pas beaucoup évolué : il peut être séparé en deux catégories. La première, centrée sur l'individu et la compréhension du monde, rassemble les trois pôles de la magie, de la science et de la religion. La seconde, centrée sur la société et la place de l'élève dans celle-ci, rassemble à la fois la politique, des connaissances militaires et la chevalerie. Ces catégories nous permettent non seulement de définir le savoir transmis, mais aussi d'observer la manière dont il est partagé entre les hommes et les femmes bénéficiant des connaissances de Merlin : les femmes, apprenant ce savoir spirituel, sont appelées à régner dans les mondes de l'irréel tandis que les hommes, bénéficiaires du savoir social, apprennent à prendre leur place et à régner dans le monde réel. La place des femmes dans la société est donc déterminée par la catégorie de savoir que Merlin leur enseigne, et nous n'avons noté que très peu d'évolutions à ce niveau entre le Moyen-Âge et aujourd'hui.

D'un point de vue plus symbolique, le savoir de Merlin et de ses élèves est un puissant vecteur d'imaginaire : la connaissance, liée à la puissance de façon indissociable, donne aux apprenties du vieux sage plus de possibilités d'actions que les autres personnages.. Arrachées au destin ordinaire des femmes, elles sont presque divinisées et ce nouveau statut permet des jeux narratifs. Il brouille le statut des personnages pour leur confier une place véritablement à part dans la hiérarchie du récit, tant au niveau intradiégétique qu'extradiégétique. Les connaissances des femmes, si elles ont changé

entre les époques, les ont donc mis depuis le Moyen-Âge à une place supérieure par rapport aux autres femmes. Mais cette place ne les empêche pas d'être jugées par la morale : les deux élèves principales de Merlin, Morgane et Viviane, s'opposent fréquemment l'une à l'autre, la première ayant presque toujours le rôle d'ennemie du monde arthurien tandis que la seconde en est sa protectrice. Ces places qui leurs sont données sont renforcées par la représentation de chacune, Viviane devenant, à chaque époque, la représentante de la femme idéale – et évoluant pour toujours être au plus proche de cette représentation malgré ses nombreux changements – tandis que Morgane est montrée comme son exact inverse. L'utilisation du savoir est également une façon d'opposer les deux femmes et de montrer leurs différences d'un point de vue moral.

La question du savoir selon une perspective genrée est encore très peu traitée, nous l'avons dit, et gagnerait à être généralisée à d'autres époques et d'autres aires géographiques. Le personnage de Merlin a en effet traversé les siècles et une étude plus générale sur ses apprenties, qui ajouterait aux résultats de cette étude des recherches sur la représentation de Viviane par les romantiques du XIX^e siècle ou sur la récupération du mythe au XXI^e siècle dans les œuvres de *fantasy* et de littérature jeunesse permettrait de mettre en évidence les imaginaires que les différentes époques dressent autour du savoir de Merlin et des femmes qui en sont, encore aujourd'hui, souvent les dépositaires. C'est en effet à travers l'éducation et l'enseignement que l'inégalité entre les hommes et les femmes s'établit et se marque, et les différences que nous avons mis en lumière permettent de saisir l'enjeu d'une compréhension globale du problème.

Bibliographie critique

1. Œuvres littéraires

a) Corpus majeur

- Textes médiévaux (par ordre chronologique)

Lancelot du Lac [début XIII^e], présenté, traduit et annoté par François MOSES d'après l'édition d'Elspeth KENNEDY. Tome 1. Paris : Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, collection Lettres gothiques, 1991 [*personnage de Merlin vu comme un adversaire du bien*]

Les Premiers Faits du roi Arthur [XIII^e s.] in POIRION, Daniel (éd. sc.). *Le Livre du Graal. I, Joseph d'Arimathie ; Merlin ; Les Premiers Faits du roi Arthur*, Paris : Gallimard, 2001. [*relation entre Merlin et Viviane entre l'amour et la haine, entombement de Merlin assez doux. Transmission du savoir assez détaillée et réécritures modernes souvent basées dessus*]

La Suite du roman de Merlin [XIII^e s.], édition critique par Gilles Roussineau, Genève : Droz, 2006 [*traitement de la relation entre Merlin et Morgane plus travaillé que les autres œuvres médiévales, la transmission du savoir est offerte à deux amantes qui en font un usage très différent : Viviane pour le bien et Morgane pour le mal*]

- Textes du xx^e siècle

BARJAVEL, René. *L'Enchanteur*. Paris : Editions Denoël, collection folio, 1984. [*la relation entre Merlin et Viviane est au centre du roman, basée sur un amour idéalisé, l'entombement n'est pas fait mais les deux choisissent de se retirer du monde.*]

RIO, Michel. *Merlin*, Paris : Editions du Seuil, collection Points, 1989
Morgane, Paris : Editions du Seuil, 1999 [*deux premiers tomes de la trilogie réalisée sur Merlin, traitement particulier accordé à la notion de savoir et aux relations entre Merlin et Morgane, ainsi qu'aux différences entre Morgane et Viviane*]

ZIMMER BRADLEY, Marion. *The Mists of Avalon*. New-York : The Random House Publishing Group, 1982 [*traitement de la légende du point de vue de Morgane. Merlin scindé en plusieurs « avatars » ainsi que Viviane, relation essentielle entre le savoir et le pouvoir*]

b) Œuvres citées

- Œuvres du Moyen-Âge et de l'Antiquité [par ordre chronologique]

BOECE. *Institution arithmétique*. Traduction par GUILLAUMIN, Jean-Yves. Paris : Les Belles Lettres, 1995. [développe le concept du quadrivium, indispensable pour comprendre la transmission du savoir au Moyen-Âge]

Récits et poèmes celtiques : domaine brittonique VIe-XVe siècles. Édités et traduits par FLEURIOT, Léon, LOZAC'HMEUR, Jean-Claude, PRAT, Louis. Paris : Stock, 1981 [origine possible du personnage de Merlin]

Geoffroy DE MONMOUTH., *Vita Merlini* [environ 1150]. in WALTER, Philippe (éd.). *Le Devin Maudit. Merlin, Lailoken, Suibhne. Textes et Etude*, Grenoble : ELLUG, 1999 [œuvre fondatrice de la légende de Merlin, dépendance vis-à-vis de sa sœur qui finit par prophétiser à sa place]

Pseudo Aristote. *Le Secret des secrets, traduction du XVe siècle*. Edité par LOREE, Denis. Paris : Honoré Champion, 2017 [miroir des princes et encyclopédie, importante pour comprendre conception du monde au Moyen-Âge et savoir transmis]

Robert WACE. *Le Roman de Brut* [1150-1155]. Edité par ARNOLD, Ivor. Paris : Société des anciens textes français, 1934. [autre œuvre parmi les fondatrices, permet de développer le personnage de Merlin sous un autre angle]

Robert DE BORON. *Merlin* [début XIII^e s.] in POIRION, Daniel (éd. sc.). *Le Livre du Graal. I, Joseph d'Armathie ; Merlin ; Les Premiers Faits du roi Arthur*, Paris : Gallimard, 2001. [livre sur lequel s'appuient presque toutes les réécritures médiévales et modernes et sur lequel s'appuient les deux œuvres médiévales étudiées]

Lancelot du Lac [début XIII^e], *Tome II*, présenté, traduit et annoté par CHENERIE Marie-Luce, d'après l'édition de KENNEDY Elspeth. Paris : Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, collection Lettres Gothiques, 1993 [aspect de Viviane protectrice de Lancelot]

Lancelot du Lac [début XIII^e] *Tome IV : Le Val des amants infidèles*. Edité par LEPAGE, Yvan G., traduit par OLLIER, Marie-Louise. Paris : Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, collection Lettres gothiques, 2002 [développe la relation entre Morgane et Merlin et l'image négative de Morgane, qui devient la principale opposante].

Placides et Timéo. Edité par THOMASSET, Claude Alexandre. Genève-Paris : Droz, 1980 [encyclopédie sous forme de dialogue. Révélatrice de la conception du savoir et du monde au Moyen-Âge]

- *Œuvres postérieures au Moyen-Âge*

APPOLINAIRE, Guillaume. *L'Enchanteur pourrissant*. Paris : Gallimard, 1972 [*commence à l'entombement de Merlin et livre les réflexions de Viviane sur son acte*]

BARJAVEL, René. *La Nuit des temps*. Paris : Presses de la Cité, 1968 [*même perspective sur l'amour que dans L'Enchanteur*]

LANGLAIS, Xavier (de). *Le Roman du roi Arthur*. Paris : Edition d'Art H. Piazza, 1982 [*perspective moderne sur les amours de Merlin et Viviane assez misogyne et qui minimise les pouvoirs de cette dernière*]

RIO, Michel. *Arthur*. Paris : Editions du Seuil, 2001 [*troisième tome de la trilogie de Michel Rio, offre le point de vue d'Arthur sur l'histoire qu'il raconte, ce qui peut offrir un angle de vue différent*]

RIO, Michel. *La Terre Gaste*. Paris : Editions du Seuil, 2003 [*ouvrage qui confirme l'immortalité de Merlin dans la perspective de Michel Rio*]

2. Ouvrages théoriques généraux

a) Dictionnaires

- *Sur la langue actuelle*

Académie Française. *Dictionnaire de l'académie française, Tome 2 Eoc-Map (9e édition)*. Paris : A. Fayard : Imprimerie nationale, 2000 [*définitions*]

(coll.) *Le nouveau Littré : édition augmentée du Petit Littré*. Paris : Garnier, 2004 [*définitions*]

(coll.) *Le petit Larousse illustré*. Paris : Larousse, 2013 [*définitions*]

(coll.) *Dictionnaires Le Robert, Le Robert illustré d'aujourd'hui*. Paris : Editions du Club France Loisirs, Paris, 1996 [*définitions*]

Sur la langue au Moyen-Âge

JACQUART, Danielle, THOMASSET, Clause (ed.). *Lexique de la langue scientifique : astrologie, mathématiques, médecine*. Paris : C. Klincksieck [*consulté pour diverses définitions des différentes catégories au Moyen-Âge*]

- *Sur l'étymologie de la langue française*

REY, Alain (dir.). *Dictionnaire historique de la langue française*. Tomes 2 et 3. Paris : Le Robert, 2012 [*plusieurs étymologies de termes définis*]

b) Œuvres théoriques sur la littérature

- BRUNEL, Pierre (dir.). *Dictionnaire des mythes littéraires*. Monaco : Editions du Rocher, 1988 [notamment pour la définition du mythe littéraire et rapprochement de Merlin avec cette définition]
- GENETTE, Gérard. *Figures. III*. Paris : Seuil, 1972 [utilisé pour la définition des fonctions du narrateur]
- JOUVE, Vincent. *L'Effet-personnage dans le roman*. Paris : Presses universitaires de France, 2001

c) Œuvres théoriques sur le Moyen-Âge

- Littérature

- BOUTET, Dominique, STRUBEL, Armand. *Littérature, politique et société dans la France du Moyen-Âge*. Paris : Presses Universitaires de France, 1979 [travail sur la politique dans la littérature au Moyen-Âge]
- DUBOST, Francis. *Aspects fantastiques de la littérature médiévale (XII^e-XIII^e siècle) ; L'Autre, l'Ailleurs, l'Autrefois*. Paris : Honoré Champion, 1991 [analyse de l'histoire de Merlin et notamment de ses relations amoureuses.]
- GINGRAS, Francis. *Erotisme et merveilles dans le récit français des XII^e et XIII^e siècles*. Paris : Honoré Champion, 2002 [rapport entre érotisme et merveille dans la littérature médiévale, notamment sur les personnages de fées dont Viviane et Morgane]
- HARF-LANCIER, Laurence. *Les Fées au Moyen-Âge : Morgane et Mélusine : la naissance des fées*, Paris : H. Champion, 1984 [travail de référence sur les schémas narratifs associés aux fées, notamment à Morgane]
- HÜE, Denis. « Alcuin et Merlin, ou le sage imaginaire : le dialogue dans quelques textes didactiques médiévaux » in *Le dialogue : ou les enjeux d'un choix d'écriture (pays de langues romanes)*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2006 [en ligne] <http://books.openedition.org/pur/30116> (article consulté le 30 avril 2017) [travail sur le dialogue entre maître et élève dans la littérature médiévale]
- LECOUTEUX, Claude. *Au-delà du merveilleux : Essai sur les mentalités au Moyen-Âge*. Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 1998 [travail sur le merveilleux dans la littérature du Moyen-Âge, notamment intéressant pour les lieux où se produit l'acte magique]

SUSONG, Gilles (dir.). *Gentes dames et méchantes fées*. Turquant : Mens Sana, 2013 [*rapport de colloque sur le thème de la fée au Moyen-Âge, autre perspective sur les personnages de Morgane, Viviane et Merlin, notamment leur rapport à la magie*]

VIOLA, Coleman. « Manières personnelles et impersonnelles d'aborder un problème : Saint Augustin et le XII^e siècle. Contribution à l'histoire de la "quaestio" » in *Les genres littéraires dans les sources théologiques et philosophiques médiévales*. Louvain-la Neuve : Institut d'études médiévales de l'Université Catholique de Louvain, 1982, p. 11-30

d) Autres ouvrages théoriques

SERVIER, Jean. *La Magie*. Paris : Presses Universitaires de France, collection Que sais-je ?, 1993 [*travail de synthèse sur la magie*]

- Histoire

ALEXANDRE-BIDON, Danielle, LORCIN, Marie-Thérèse. *Système éducatif et cultures dans l'occident médiéval (XIII^e-XV^e siècle)*. Paris : Ophrys, 1998 [*travail sur l'éducation au Moyen-Âge*]

BOUDET, Jean-Patrice. *Entre science et nigromance : astrologie, divination et magie dans l'Occident médiéval (xii^e-xv^e siècle)*. Paris : Publications de la Sorbonne, 2006 [*travail sur la magie au Moyen-Âge*]

DUBY, Georges. *Mâle Moyen-Âge : de l'amour et autres essais*. Paris : Flammarion, 1990 [*collection d'essais sur les relations entre les hommes et les femmes au Moyen-Âge*]

DUBY, Georges, KLAPISCH-ZUBER, Christiane, PERROT, Michelle (dir.) *Histoire des femmes en Occident. II : Le Moyen-Âge*. Paris : Perrin, 2002 [*travail de synthèse sur l'histoire des femmes, utilisé notamment pour la représentation des femmes au Moyen-Âge*]

DUBY, Georges, PERROT, Michelle, THEBAUD, Françoise (dir.) *Histoire des femmes en Occident. V : Le XX^e siècle*. Paris : Perrin, 2002 [*travail de synthèse sur l'histoire des femmes, utilisé notamment pour la représentation des femmes au Moyen-Âge*]

FEDERICI VESCOVINI, Graziella. *Le Moyen-Âge magique : la magie entre religion et science aux XIII^e et XIV^e siècles*. Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 2011 [*réflexion sur la magie au Moyen-Âge*]

KIECKHEFER, Richard. *Magic in the Middle Ages*. Cambridge ; New York ; Melbourne : Cambridge University Press, 1990 [*recherches sur la magie au Moyen-Âge*]

LE JAN, Régine. *Femmes, pouvoir et société dans le haut Moyen-Âge*. Paris : Picard, 2001 [*intérêt surtout pour la relation du pouvoir avec le sacré*]

LE ROUX, Françoise. *Les druides*. Paris : Presses Universitaires de France, 1961 [*travail sur le fonctionnement des druides dans la civilisation celtique*]

NAYT-DUBOIS, Armelle, SANTINELLI-FOLTZ, Emmanuelle (éd. sc.). *Femmes de pouvoir et pouvoir des femmes dans l'Occident médiéval et moderne*. Valenciennes : Presses Universitaires de Valenciennes, 2009 [*actes de colloque sur le pouvoir des femmes au Moyen-Âge, renseignements sur la réalité de cette thématique*]

RICHE, Pierre, *Ecoles et enseignement dans le Haut Moyen Âge, fin du Ve siècle – milieu du XIe siècle*. Paris : Picard, 1989

VERDON, Jean. *La Femme au Moyen-Âge*. Paris : éditions Jean-Paul Gisserot, 1999 [*travail sur tous les aspects de la vie des femmes au Moyen-Âge et le point de vue qui en est donné dans les écrits*]

- Etudes de genres

LETT, Didier. *Hommes et femmes au Moyen-Âge : histoire du genre, XIIIe-XVe siècles*. Paris : Armand Colin, 2013 [*étude synthétique sur la question du genre au Moyen-Âge*]

3. Ouvrages théoriques sur la littérature arthurienne

a) A propos de la littérature arthurienne médiévale

BERTHELOT, Anne. *Arthur et la Table ronde : la force d'une légende*. Paris : Gallimard, 1996 [*analyses générales sur les légendes arthuriennes, comparaison entre symbolique de Morgane et de Guenièvre*]

BOUTET, Dominique. *Charlemagne et Arthur : ou le roi imaginaire*. Paris. H. Champion, 1992 [*imaginaire du pouvoir royal dans la littérature*]

COUSTEIX, Laurence. « Futur exploré par le biais des prophéties ou souvenir du passé grâce à la « mise en écrit » », in Société Internationale des Amis de Merlin, *L'Esplumeroir*, n°6, 2007, p. 7-14 [*savoir particulier transmis à Morgane dans La Suite du Roman de Merlin : la connaissance d'une partie de l'avenir*]

FREIRE-NUNES, Irène, « Les héritières de Merlin » in Société Internationale des Amis de Merlin, *L'Esplumeroir* n° spécial, janvier 2004 : Actes du premier colloque de la SIAM, 27-28 juin 2003, p. 37-46 [*réflexions sur les particularités des femmes auxquelles Merlin transmet ses connaissances*]

HAHN, Stacey. « Magic, Judgement, Merlin and Women » in Société Internationale des Amis de Merlin, *L'Esplumeroir*, n°11, 2012, p. 13-34 [*réflexion sur la situation de Merlin vis-à-vis des femmes qui serait une punition pour son comportement*]

- KOBLE, Nathalie (éd.). *Jeunesse et genèse du royaume arthurien : les suites romanesques du Merlin en prose : actes du Colloque des 27 et 28 avril 2007, Ecole Normale Supérieure, Paris, Orléans : Paradigme, 2007*
- LEGROS, Huguette. « Merlin et les fautes sexuelles, in Société Internationale des Amis de Merlin, *L'Esplumeoir*, n°11, 2012, p. 35-64 [réflexion sur le rapport de Merlin à la sexualité dans les œuvres médiévales]
- MILLAND-BOVE, Bénédicte. *La Demoiselle arthurienne : écriture du personnage et art du récit dans les romans en prose du XIIIe siècle*. Paris : Honoré Champion, 2006 [travail sur les personnages féminins secondaires, notamment les demoiselles affiliées à Morgane et à la Dame du Lac]
- STANESCO, Michel. *D'armes et d'amours : études de littérature arthurienne*. Orléans : Paradigme, 2002 [rassemble diverses études sur la littérature arthurienne. Intéressant pour la partie sur les rapports entre la science et la magie au Moyen-Âge]
- WALTER, Philippe. *Merlin ou le Savoir du monde*, Paris : Imago, 2000 [réflexion générale sur le personnage de Merlin et ses relations avec différents personnages]
- WALTER, Philippe. *Dictionnaire de Mythologie arthurienne*, Paris : Imago, 2014 [synthèse de la réflexion de Philippe Walter sur la littérature arthurienne, organisée autour de différents personnages et thèmes]
- ZUMTHOR, Paul. *Merlin le prophète : un thème de la littérature polémique de l'historiographie et des romans*. Genève : Editions Slatkine, 2000 [pose la question de l'évolution de Merlin-prophète vers Merlin l'enchanteur]

b) A propos des réécritures contemporaines de la littérature arthurienne

- BAUDRY, Robert. *Graal et littératures d'aujourd'hui ou les échos de la légende du Graal dans la littérature française contemporaine*. Paris : Editions Terre de Brume, 1998 [réflexions sur la place et la symbolique du Graal notamment dans plusieurs œuvres du corpus]
- BESSION, Anne. « Le retour d'Arthur au XXe siècle. Une histoire infinie. » in *Le Débat* 2013, n°177, p. 133-144 [en ligne] <http://www.cairn.info/revue-le-debat-2013-5-page-133.htm> (article consulté le 03/03/2017) [réflexions sur la perpétuation du mythe arthurien à l'époque contemporaine]
- BLANC, William. *Le Roi Arthur, un mythe contemporain*. Paris : Libertalia, 2016 [travail sur les réminiscences du mythe d'Arthur et de Merlin et de leurs implications dans la société contemporaine]

- BOULOU MIE, Arlette. « Le mythe de Merlin dans la littérature française du XXe siècle » in *Cahiers de recherches médiévales* [en ligne], 11. Classiques Garnier, 2004, mis en ligne le 10/10/2007 (article consulté le 06/03/2017). <http://crm.revues.org/1833> [*travail sur le personnage de Merlin dans la littérature contemporaine, notamment chez Rio et Barjavel*]
- CANI, Isabelle. « Viviane ou l'invention de la difficulté d'aimer. Réinterprétation de la figure de Viviane dans la littérature du XXe siècle. » in *Revue de littérature comparée* n°300, 2001, p.497-510 [En ligne] <http://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2001-4-page-497.htm> (article consulté le 03/03/2017) [*travail sur les différences de traitement du personnage de Viviane au XXe siècle, notamment entre la perspective anglo-saxonne et la perspective française*]
- ZUSSA, Gaëlle. *Merlin, rémanences contemporaines d'un personnage littéraire médiéval dans la production culturelle francophone (fin 20^e siècle et début 21^e siècle) : origine et pouvoirs*. Université Paris-Est, 2008 [thèse en ligne] <https://www.tel.archives-ouvertes.fr/tel-00462016> (thèse consultée le 03/03/2017) [*travail sur plusieurs aspects de Merlin traités dans la littérature francophone contemporaine*]

4. Autres œuvres artistiques citées

- Sir MILLAIS, John, Everett. *Ophelia*, 1851-1852, [en ligne] <http://www.tate.org.uk/art/artworks/millais-ophelia-n01506>, consulté le 07/04/2017

MOTS-CLES : Merlin, femmes, savoir, pouvoir, XIII^e siècle, XX^e siècle, éducation, magie, imaginaire

RESUME : Le personnage de Merlin, véritable mythe, a inspiré le type du « vieux sage », qui guide les jeunes apprentis vers leurs destin. Mais Merlin transmet surtout ses connaissances aux femmes, qui deviennent les réceptacles de son immense savoir. A travers trois œuvres du XIII^e siècle, *La Suite du roman de Merlin*, *Les Premiers faits du roi Arthur* et le *Lancelot en prose*, ainsi que quatre œuvres du XX^e siècle, *Merlin* et *Morgane* de Michel Rio, *L'Enchanteur* de René Barjavel et *The Mists of Avalon* de Marion Zimmer Bradley, nous analysons comment, à travers le mythe de Merlin et ses actualisations contemporaines, une société représente la question de l'accès des femmes au savoir, en questionnant d'une part le savoir transmis par Merlin à ses élèves et son orientation selon leur genre et d'autre part l'imaginaire porté par ces connaissances et la représentation des élèves féminines du vieux sage.